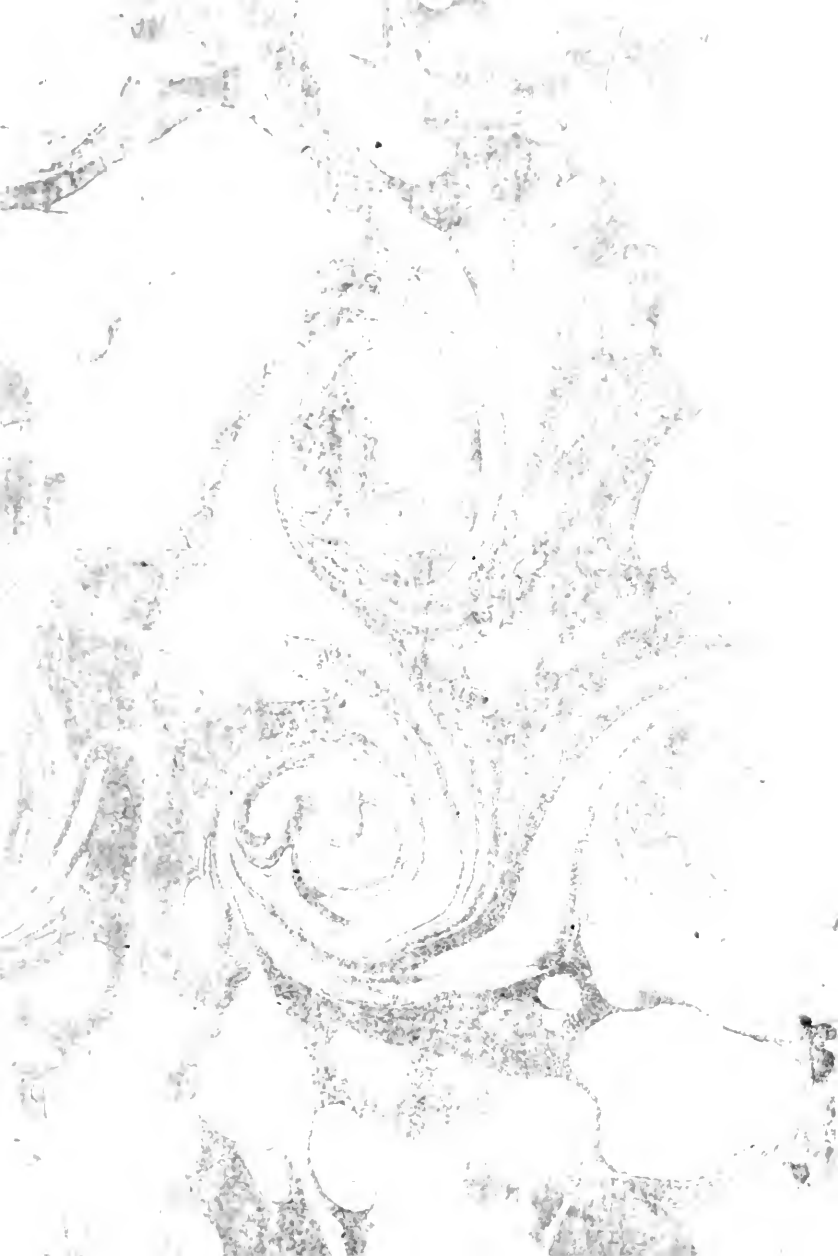




3 1761 03581 0167









M É M O I R E S.

E N F O R M E

D E L E T T R E S.

D E D E U X J E U N E S P E R S O N N E S

D E Q U A L I T É.

Par l'Auteur du *Danger des Liaisons*.

TROISIEME PARTIE.



A L A H A Y E.

Et se trouvent A P A R I S ,

Chez R O B I N , Libraire , rue des Cordeliers,
près celle de la Comédie Française.

M. DCC. LXV.

PQ

1954

A 35 M4

pt. 3-4



MÉMOIRES,

EN FORME

DE LETTRES,

DE DEUX JEUNES PERSONNES

DE QUALITÉ.

PREMIERE LETTRE.

DE SOPHIE.

A onze heures du soir.



'EN est fait, ma chere
Henriette, on m'a arra-
chée ce soir de la maison
de mon mari; & c'est sans doute
pour n'y rentrer jamais... Jamais!

A ij

ah ! Dieu ! j'en suis donc séparée pour toujours !... Le barbare !... avec quelle froide indifférence il a soutenu le spectacle de mon désespoir !.. il m'a vu noyée de larmes... prête à expirer... & ma douleur n'en a pu seulement obtenir un soupir !.. Ah ! si l'ingrat n'avoit pas au fond de son cœur des raisons pour me croire coupable , mon embarras à me justifier auroit seul suffi , pour lui prouver qu'il n'étoit pas possible que je le fusse. Il n'appartient qu'à l'innocence accusée d'être timide & craintive : le crime découvert a plus d'assurance & d'audace : une ame capable de le commettre , a-t-elle jamais manqué de moyens apparens de justification ? Au moins , dans mon affreux malheur , ai-je la consolation d'avoir détrompé mes parens ; ils me rendent justice ; le pere même de

de deux jeunes Personnes. 5
mon inexorable époux n'a pas dé-
daigné d'honorer de ses pleurs mon
départ de chez lui. Un peu remise
du trouble qui m'agite, je vous con-
terai ma funeste aventure; actuelle-
ment je n'en ai pas la force... Ah!
plaignez-moi, ma chere Henriette,
plaignez-moi; le comble de l'infor-
tune est d'avoir à se la reprocher;
& je ne puis me dissimuler que je
me suis attiré la mienne.



L E T T R E I I.

D E L A M Ê M E.

Du douze Août.

J'ESPEROIS quitter Paris dès le lendemain de ma séparation d'avec mon mari : quelques affaires à terminer y ont arrêté mes parens ; enfin , heureusement notre départ est fixé à après - demain matin. Mon pere m'a donné le choix de sa Terre de Champagne , ou de celle de Bourgogne : la première est à vingt-cinq lieues d'ici ; l'autre, à plus de quatre-vingt , & je l'ai préférée : dans la disposition où je suis , je voudrois fuir au bout du Monde.

Mais je vous dois , & je vous ai promis , ma chere Henriette , des

de deux jeunes Personnes. 7

éclaircissmens sur les circonstances & la cause de mon malheur : lisez le cahier que j'ai joint ici ; il contient ma déplorable histoire ; j'ai employé ces jours passés à vous l'écrire. Que vous m'y jugerez imprudente ! Mais, Dieux ! que vous m'y trouverez punie ! Hélas ! pourquoi faut-il qu'à nos âges , les lumieres ne soient ordinairement que le fruit de l'expérience ; que notre esprit , notre raison , ne nous servent jamais qu'à nous faire sentir nos fautes , sans nous préserver d'en commettre ?

Adieu ; aussitôt mon arrivée en Bourgogne , vous aurez de mes nouvelles. Ne soyez point inquiète de ma santé : malgré tout le chagrin qui me dévore , elle se soutient bonne ; l'état où je suis m'engage à la ménager : soyez certaine que j'en

aurai le plus grand soin , puisque d'elle dépend la conservation de l'être à qui je dois donner le jour. En vérité , je sens qu'il intéresse déjà très-essentiellement mon cœur : quel dédommagement ne lui devrai-je pas ? Hélas ! il ne connoîtra que sa mere , il ne recevra de caresses que les siennes . . . Mais , adieu , adieu.



D É T A I L

*De SOPHIE à HENRIETTE ,
de ce qui lui est arrivé du premier
au sept Août.*

UN violent chagrin est comme une joie excessive ; il cherche à se communiquer & à se répandre ; parler de ses peines , est un soulagement ; les voir partager , une consolation. Vous êtes la seule au monde , ma chere Henriette , avec qui j'ose me permettre l'un , & dont je puisse espérer l'autre. Souffrez donc que je profite du triste loisir que me procureront , jusqu'à notre départ , les affaires dont mes parens sont occupés , & que j'employe les momens qu'ils me laissent à vous instruire de ce

que, sans doute, vous êtes aussi inquiète que curieuse d'apprendre. Je l'ai déjà dit, & je le répète; vous trouverez dans mon récit autant de sujets de me condamner, que de me plaindre; mais je compte sur votre indulgence, autant que sur votre pitié: sans plus de préambule, je commence.

J'ai laissé le Vicomte à la campagne avec Madame de Berval: il arriva, ainsi que je l'avois prévu, le jour du retour de M. de Morfanne. J'avois beaucoup de monde, un grand concert: le Marquis a une assez jolie voix, nous chantions ensemble une Scène de Vertumne & Pomone, que j'accompagnois du clavecin, lorsque M. de Valnire entra: il vint se mettre derrière moi, & appuyé sur le dos de ma chaise, il écouta le reste de la Scène. Lorf-

qu'elle fut finie , sans le regarder ni lui rien dire , je me levai pour céder ma place à une jeune personne qui vouloit chanter une cantatille , & fus à l'autre bout de la salle dans une embrasure de fenêtre , où vint me joindre le Marquis , après qu'il eût fait au Vicomte les complimens d'usage.

Nous étions , M. de Morfanne & moi , absolument hors du cercle ; il me disoit à demi - voix des riens que j'entendois à peine , mais que j'avois l'air d'écouter avec le plus grand plaisir. Je n'ose vous avouer , ma chere Henriette , que j'en ressentois un véritable de la peine qu'il étoit visible que caufoit à mon mari cette espece de tête-à-tête. Le Vicomte à la fin s'en trouva à tel point impatienté , qu'il sortit tout à coup du concert , & ne parut plus qu'à l'instant de se

mettre à table , où il conserva l'air occupé & fort sombre. Pour moi , je continuai d'être très-gaie , du moins de le paroître.

Je ne sçais à propos de quoi , pendant le souper , on vint à parler des Maisons aux environs de Paris. Le Chevalier de Valmon , ami de mon mari & de M. de Morfanne , nous vanta si extraordinairement une que ce dernier a près de * * * , à trois lieues d'ici , & nous en dit des choses si extraordinaires , & qui me parurent ressembler si fort à une description de Château de Fée , que je semblai difficilement les croire. Le Marquis s'offrit de m'en convaincre , & me proposa de m'y donner à souper le lendemain. M. de Valmire , d'un ton presque brusque , répondit précipitamment qu'il avoit des affaires à Paris , qui ne lui permet-

de deux jeunes Personnes. 13

toient pas de s'en absenter. Deux femmes qui étoient présentes , l'une Madame de Verfeil , l'autre Madame de Martigny , ma parente , femme d'ailleurs d'un certain âge , mais qui aime le plaisir autant & plus , peut-être , qu'une fort jeune personne , jugeant de ma curiosité touchant cette Maison par celle qu'elle avoit elle-même , s'offrirent de m'y accompagner , à la condition qu'on y coucheroit , ne voulant point marcher la nuit. Le Marquis prit occasion de là de donner un peu plus d'étendue à sa proposition : il observa que, toute réflexion faite, sa Maison & ses jardins avoient trop d'étendue & contenoient trop de choses de détail , pour qu'il fût possible de tout voir & tout examiner en un jour ; & sans s'adresser directement à moi , il en demanda trois aux femmes qui

s'étoient offertes de me conduire , qui les accorderent sans balancer. La partie fut faite & fixée au lendemain , sans que j'eusse proféré un seul mot , ni pour , ni contre.

Le Vicomte , pendant qu'elle s'arrangeoit , parloit bas à son plus proche voisin , d'un air fort occupé : je l'avois en face , il me fut aisé de voir qu'il cherchoit à se donner une contenance. Ma parente , placée de l'autre côté auprès de lui , le tira plusieurs fois , pour lui demander son approbation sur ce qui venoit d'être décidé , qu'il donna à la fin , sans la regarder , par une inclination de tête.

La Musique recommença en sortant de table ; elle duroit encore , que le Vicomte s'eclipsa pour se retirer dans son appartement. En rentrant dans le mien , je rencontrai son va-

let de chambre qui sortoit de chez lui , à qui je m'informai si son Maître n'avoit point donné d'ordre pour le lendemain. Il me répondit qu'il lui avoit simplement dit d'entrer chez lui à sept heures. Je me doutai que son projet étoit de sortir le matin pour m'éviter ; je résolus de le prévenir , de lui parler un moment , dans le dessein , au moindre mot qu'il me diroit , de rompre la partie de la veille , mais déterminée de la faire s'il ne s'expliquoit pas clairement à ce sujet. Vous m'allez encore bien désapprouver , ma chère Henriette , & je ne sens que trop actuellement que vous avez raison : le chagrin du Vicomte n'avoit que trop éclaté ; jamais je n'aurois dû pousser les choses plus loin. Mais , mon Dieu ! cette campagne d'où il revenoit & où il avoit resté si long-

tems , je l'avois, je le confesse, sur le cœur : comment me refuser , à l'instant de son retour , à une occasion qui se présentoit si naturellement de l'en punir ? Pouvois-je , d'ailleurs , prévoir qu'une partie, si simple en apparence , faite avec des personnes dont les mœurs étoient irréprochables , pût devenir d'une si dangereuse conséquence ?

J'ordonnai qu'on m'éveillât le lendemain avant sept heures. Effectivement je me levai , & passai dans l'appartement de M. de Valmire. Malgré ma diligence je le trouvai habillé & prêt à sortir. Il fut surpris de me voir , & me demanda froidement l'importante affaire qui m'avoit obligée à me lever si matin. Je lui répondis sans détour , que n'ayant pu lui parler la veille sur l'arrangement qui avoit été fait à souper ,

auquel il avoit pu remarquer que je n'avois consenti que par mon silence, j'avois désiré le consulter à ce sujet ; qu'étant visible que les affaires qu'il avoit alléguées n'étoient qu'un prétexte pour ne point aller chez M. de Morfanne , j'avois présumé que ce voyage n'étoit pas de son goût ; que je le priois de me dire franchement ce qu'il en pensoit , d'autant mieux , ajoutai-je , (avec une sorte d'attendrissement qui m'est assez ordinaire quand je le vois & lui parle ,) que j'aurai peu de plaisir à la campagne , puisque je vous laisserai à Paris. Oh ! bien , me répondit-il avec un sourire amer , n'ayez à cet égard aucune espece de regret ; car je retourne à celle dont je suis revenu hier au soir. Sans rien ajouter de plus , & sans daigner me regarder , il sortit avec précipitation. L'étonnement & le dé-

pit que me causa cette brusque & laconique réponse , ne m'empêcha pas de courir à une fenêtre basse qui donnoit sur la cour , pour le voir monter en carrosse , & entendre l'ordre qu'il donneroit à son cocher : il fut d'aller à S. Maur : (notez que Madame de Berval y a une maison :) vous croyez bien que je ne m'en trouvai que plus autorisée à me rendre à celle de M. de Morfanne ; c'étoit , selon mes idées , le seul moyen de me venger du Vicomte , & je ne balançai plus sur ce voyage. Mesdames de Martigny & de Verfeil vinrent me prendre sur les sept heures du soir , & nous partîmes.

A une lieue de ***, nous rencontrâmes le Marquis & deux de ses amis qui venoient au devant de nous à cheval. En arrivant chez lui , nous fûmes également frappées & éblouies

de la plus superbe & la plus galante illumination qu'il soit possible d'imaginer ; chaque arbre d'une avenue qui conduit à sa maison , étoit garni du haut en bas d'une guirlande de lampions entrelacés de fleurs , qui faisoit aux yeux l'effet le plus surprenant & le plus agréable : la cour , le parterre , la façade de la maison , étoient pareillement illuminés ; à peine le plus éclatant des jours auroit-il pu entrer en comparaison avec cette brillante nuit.

Nous demandâmes , en descendant de carrosse , à débiter par quelques tours dans le jardin ; mais le Marquis nous supplia de vouloir bien entrer auparavant dans sa maison , sous le prétexte de nous délasser un instant de la fatigue de la route : il me présenta la main , & je me laissai conduire. Après nous avoir fait traver-

fer plusieurs appartemens d'une élégance , d'un goût , d'une recherche au-delà de toute idée , nous nous trouvâmes dans un endroit qui nous parut d'autant plus obscur , que les autres dont nous sortions étoient prodigieusement éclairés. Le Marquis , après nous avoir placées à tâtons & priées de nous asseoir donna un petit signal , & tout à coup une Musique excellente se fit entendre , une toile se leva & nous découvrit à la fois la Salle la plus ornée , & le plus joli Théâtre du monde , sur lequel fut joué , par les meilleurs Acteurs de l'Opéra , l'Acte de *Zélin-dor* , & le Ballet d'*Eglé*. Après le Spectacle, un souper délicat fut servi, & un superbe feu d'artifice termina la soirée. J'abrège , ma chere Henriette , sur le détail des autres fêtes que le Marquis imagina de nous

donner pendant notre séjour chez lui : je me contenterai seulement de vous dire que tout sembloit s'y faire par enchantement , & qu'en tout & en partie sa maison & tout ce qui en dépend , a exactement l'air d'en être un. Il faut vous avouer cependant qu'au milieu des amusemens qu'il s'empressoit de nous y procurer, je n'étois pas absolument exempte d'inquiétude , & quoiqu'étant avec deux femmes , dont je sçavois la conduite exempte de tout reproche , il ne fût pas à préfumer que cette partie pût me donner dans le monde aucune espèce de travers , le bruit que ces fêtes ne pouvoient manquer de faire , le soin que prenoit M. de Morfanne de faire connoître qu'elles n'avoient que moi pour objet , sa réputation auprès des femmes , quoiqu'au reste je lui doive

ce témoignage, que, malgré la façon de penser qu'on lui attribue sur leur compte en général, il ne m'a jamais, en mon particulier, donné de sujet de m'en plaindre, depuis une première déclaration hasardée une fois, & reçue de ma part comme elle devoit l'être; mais pourrois-je persuader le Public, dont la folie est de vouloir absolument que le Marquis soit l'homme de Paris le plus dangereux, parce qu'il en est le plus magnifique; & il faut convenir que c'est bien là une raison.

Tout cela, lorsque j'y fis réflexion, me fit vivement regretter d'avoir suivi le mouvement de dépit & de vengeance qui m'avoit déterminée à venir chez lui: de plus, le chagrin & le mécontentement très-marqué du Vicomte, le changement de son humeur, ce ton si

brusque avec moi , si différent de celui qu'il avoit coutume d'avoir , tout cela , dis-je , bien examiné , me fit craindre d'avoir poussé les choses trop loin , & me fit repentir de ne m'être pas rendue aux représentations que vous m'aviez faites sur le danger de la conduite légère que j'avois résolu de tenir , dont je commence à sentir la conséquence & à redouter les suites. A ces réflexions succéda la résolution , aussi tôt mon retour à Paris , de parler au Vicomte , de le forcer par un aveu sincère de ce qui se passoit dans mon cœur à m'ouvrir entièrement le sien , de rompre sans ménagement toute liaison qui pourroit lui déplaire , de n'en plus former qui pût lui causer la plus légère inquiétude ; enfin d'essayer si le contraire de tout ce que j'avois tenté jusqu'alors , ne pourroit

pas produire l'effet que j'en avois attendu , & que je sentoís bien, malgré tous mes efforts , qu'il ne me seroit jamais possible de cesser de souhaiter.

J'avois une si vive impatience de mettre en exécution ce dessein , que si Mesdames de Martigny & de Verfeil eussent voulu me croire , nous serions revenues à Paris dès le lendemain ; mais elles me dirent tant de choses pour m'engager à rester , & m'en pressèrent si vivement , que je consentis que les trois jours convenus fussent écoulés.

La magnificence de la fête du soir de notre arrivée fit , ainsi que je l'avois prévu , le bruit le plus prodigieux. Dès le lendemain , dans la matinée , plusieurs personnes des environs & de Paris même envoyèrent demander au Marquis la permission

mission de se trouver à celle qu'on
scut qu'il devoit donner encore : à
ma priere , il ne l'accorda qu'à un
certain nombre ; mais, quelque pré-
caution qu'il pût prendre , il ne put
empêcher qu'il n'excédât de beau-
coup celui qu'il avoit fixé , sur-tout
la soirée du dernier jour , où le Mar-
quis , pour faire quelque chose d'ex-
traordinaire , s'avisa d'annoncer un
bal masqué dans une Salle du jar-
din , préparée & décorée à cet effet :
l'affluence y fut si grande , que , vers
une heure du matin , me trouvant
très - incommodée , & n'y pouvant
plus tenir , je priai M. de Morfanne,
qui , masqué ainsi que moi , me don-
noit la main , de tâcher de découvrir
Mesdames de Martigny & de Ver-
seil pour sortir avec moi. Il les cher-
cha long-tems , & ne pouvant parve-
nir à les trouver , il me rejoignit ,

m'offrit de me tirer de la foule & de me conduire dans mon appartement; ce que, excédée de chaleur & de lassitude, j'acceptai sans aucune réflexion.

Le Marquis, pour me sauver les embarras, me fit passer par plusieurs petites allées détournées qui n'étoient point illuminées. Prête à me trouver mal, nos masques à la main, que nous avions ôtés en sortant du bal, je priai M. de Morsanne de me laisser reposer un instant sur un banc qui se trouva sur notre passage. A peine nous y fûmes-nous assis, qu'un masque en domino noir passa très-près de nous, & s'arrêta vis-à-vis de moi : quoiqu'il fût fort obscur, & que je n'imaginois pas qu'il fût possible de nous reconnoître, la réflexion du tête-à-tête où je me trouvois si imprudemment dans un lieu

écarté avec M. de Morfanne , m'étant venue tout-à-coup , aussi-bien que l'interprétation qu'on lui pourroit donner , si j'y étois surprise par quelqu'un de connoissance , me fit promptement remettre mon masque : je dis tout bas au Marquis d'en faire autant ; & nous étant levés, nous nous éloignâmes avec beaucoup de précipitation. En rentrant dans la maison nous rencontrâmes encore un masque noir , que , je ne sçais à propos de quoi , je me figurai être celui du jardin : il s'approcha de moi , m'examina avec une attention , on pourroit même dire une impudence , que la liberté du masque pouvoit autoriser , mais dont M. de Morfanne crut cependant devoir s'offenser. Comme cet homme me fermoit le passage, le Marquis, d'un ton brusque , lui dit de se ranger , & le poussa

même assez rudement ; l'autre avança fierement à lui , lui dit quelques mots tout bas, que je n'entendis point, & se retira ensuite. Entrée dans mon appartement avec M. de Morfanne , & démasqués l'un & l'autre , je remarquai beaucoup d'altération & de trouble sur son visage. Je lui en demandai le sujet ; jugeant , à l'embarras de sa réponse , qu'il ne vouloit pas me le dire , je cessai de le presser , & me contentai seulement de le prier de retourner au bal , où une plus longue absence pourroit être ridiculement interprétée. Il s'en défendit sur ce que ma femme de chambre & mes gens étant allés prendre part à la fête , il n'avoit pas été possible de les trouver , quoiqu'on eût donné ordre qu'on les cherchât , & s'obstina à demeurer avec moi , jusqu'à ce qu'il me fût

venu quelqu'un. Plus d'une heure s'écoula à attendre; enfin Mesdames de Martigny & de Verfeil ayant appris ma sortie du bal, vinrent me trouver, & le Marquis se retira.

Il étoit près de trois heures; il commençoit à faire jour. Je proposai à mes compagnes de voyage de ne nous point coucher, & de partir sur le champ pour Paris. Elles m'opposèrent d'abord quelque résistance; mais je les en pressai avec des instances si réitérées, qu'elles y consentirent, & , nos gens enfin trouvés, l'ordre fut donné pour le départ. Au moment de monter en carrosse, nous demandâmes un valet de chambre de M. de Morsanne, pour le charger de complimens & de remerciemens pour son Maître. Quel fut mon étonnement, lorsque cet homme me dit en confidence que M.

de Morfanne lui-même venoit de partir à cheval dans l'instant , & avoit pris à toute bride la route de Paris , fans vouloir être suivi de personne ! Cet homme m'assura que le Marquis n'avoit point dit le sujet de ce brusque départ ; mais qu'il y avoit grande apparence qu'un billet qu'il lui avoit vu remettre par un homme masqué en domino noir , comme il rentroit dans son appartement , où il s'étoit retiré en sortant du mien , lui avoit fait prendre cette résolution. La circonstance de la couleur du domino , la même que celle de ce masque rencontré dans les jardins , & sur mon passage à l'entrée de la maison ; l'air dont il m'avoit examiné , ces mots dits tout bas à M. de Morfanne , l'émotion qu'ils lui avoient causée , ce billet donné ensuite , ce départ si précipité

du Marquis, tout cela, & mes idées confuses qui s'y joignirent, me causerent une inquiétude, dont il me fut impossible de me défendre.

Elle fut cependant calmée à mon arrivée chez moi, où mon premier soin fut de m'informer du Viconte; lorsqu'on me dit qu'il étoit rentré le soir même de mon départ, qu'il n'étoit point sorti depuis, & que se trouvant la veille au soir un peu incommodé, il s'étoit couché de très-bonne heure, & qu'il avoit donné ordre qu'on entrât chez lui à neuf heures, qui est l'heure ordinaire de son lever : cet éclaircissement me rassura sur mes craintes; &, plus affermie que jamais dans le dessein d'avoir le jour même une entière explication avec lui, je me mis au lit, & m'endormis assez tranquillement : je l'étois à peine, qu'une de mes femmes

rentra brusquement dans ma chambre pour me dire , d'un air très-effrayé , que par la fenêtre de la sienne qui donne sur une cour de derriere , elle venoit de voir le Vicomte , qu'on m'avoit assuré être couché , revenir en fiacre, & rentrer dans l'instant par une porte secrete , dont lui seul a la clef ; qu'il étoit pâle , que ses habits étoient tachés de sang , qu'il marchoit soutenu par un de ses valets de chambre en qui il a toute confiance , qui avec beaucoup de peine venoit de le conduire chez lui par un petit escalier dérobé qui y mene ; qu'en traversant la cour , elle avoit entendu dire au Vicomte : » Il me » faut diligemment un chirurgien ; je » sens que je m'affoiblis. » Peignez-vous mon état à cette nouvelle , ma chere Henriette , & la précipitation avec laquelle je volai à son appar-

tement; mais , quoi que je pusse faire ou dire , il me fut impossible d'y pénétrer : j'entendis le cruel donner lui-même l'ordre de m'en défendre l'entrée. La crainte de lui causer , peut être , une révolution dangereuse , m'obligea de cesser d'insister : je me contentai de rester dans son anti-chambre, à sa porte ; encore , pour obtenir qu'on m'y laissât, me fallut-il prier ses gens de lui laisser ignorer que j'y fusse.

Tant que je me figurai que sa vie couroit quelque risque , je ne fus , comme vous imaginez bien , occupée de rien de plus ; mais lorsqu'on eut levé le premier appareil , les Chirurgiens m'ayant assuré que sa blessure n'étoit point dangereuse , & que ses jours n'étoient en aucun péril , ce fut alors , ma chere Henriette , que je commençai sérieuse-

ment à réfléchir sur la part qu'il n'étoit que trop vraisemblable que j'avois à cette aventure , que je ne pouvois attribuer qu'à la violence des soupçons du Vicomte sur M. de Morfanne , que mon imprudente sortie du bal avec lui , (à supposer toutes mes conjectures vraies ,) avoit portée au dernier excès : cependant je me rassurai sur ce qu'une conversation avec le Vicomte , qu'il faudroit bien que tôt ou tard il m'accordât, produiroit inmanquablement mon entière justification. J'ignorois , hélas ! encore toutes les particularités de mon malheur ; je ne tardai pas d'en être instruite.

Une lettre que je reçus de Madame de Martigny , mit le comble à ma désolation. Elle m'apprit que cette malheureuse affaire faisoit dans le monde le bruit le plus prodigieux ,

& s'y racontoit avec les circonstances les plus outrageantes pour moi ; que tout cet éclat n'avoit d'autre cause que l'indignité de M. de Morfanne , qui , après avoir inutilement employé l'adresse , la ruse , la lâcheté même , pour éviter d'en venir aux mains avec M. de Valmire , forcé par celui-ci , qui dans sa fuite de chez lui l'avoit suivi de si près qu'il l'avoit joint aux portes de Paris , où il l'avoit contraint de se battre , s'étoit vengé d'une très-dangereuse blessure qu'il en avoit reçue , en déclarant que c'étoit le Vicomte qui la lui avoit faite. Elle me conseilloit , pour parer aux suites de cette déclaration , de voir , sans perdre de tems , le Duc de *** , grand oncle maternel de mon mari , dont il étoit important , me marquoit-elle , d'opposer le crédit aux mouvemens que

pourroit faire la famille de M. de Morfanne, s'il venoit à mourir de sa blessure, ainsi qu'il y avoit tout lieu de l'appréhender. Elle me donnoit encore le conseil de dépêcher un courrier à mon beau-pere, qui étoit alors chez un ami à vingt lieues de Paris, pour l'instruire de ce qui venoit d'arriver à son fils; mais j'appris des gens du Vicomte que lui-même, dès la veille, lui avoit envoyé un exprès pour le presser sur son retour, ainsi qu'à mon pere & à ma mere. Il ne me restoit donc qu'à voir le Duc de***. Quoique cette démarche dans la circonstance dût me coûter infiniment, vû le bruit public & la connoissance que j'ai du caractère du Duc, qui conserve, dans un âge déjà fort avancé, toute la frivolité de la première jeunesse, le ton le plus léger, les mœurs les plus libres, l'opinion des

femmes la plus défavantageuse, & que je ne sentisse que trop celle qu'il étoit simple que le moment lui fût prendre de moi ; déterminée par l'utilité dont il pouvoit être à son neveu , j'allois me résoudre à me rendre chez lui , lorsqu'on vint m'annoncer que son carrosse entroit dans la cour : j'étois toujours dans l'anti-chambre du Vicomte , dont je n'étois point sortie encore : voulant au moins me sauver l'humiliation d'être trouvée à sa porte , je me retirai dans mon appartement , où j'ordonnai de conduire le Duc lorsqu'il sortiroit de chez M. de Valmire.

J'attendis environ une demi-heure , après laquelle un des gens du Vicomte vint me prier , de sa part , de passer chez lui. C'étoit la chose du monde que , depuis deux fois vingt-quatre heures , je désirois le

plus ; & à l'instant où elle me fut accordée , ce fut celle que je redoutai davantage : il me fallut plus d'un quart d'heure pour me rassurer & m'armer de quelque résolution. Eh ! mon Dieu ! dans quel état aurois-je donc été , si j'eusse véritablement mérité les reproches que je craignois ? Un peu remise de mon trouble , il fallut enfin se résoudre à paroître ; mais le peu de force qui me restoit pensa m'abandonner, lorsque la porte du Vicomte s'ouvrit , que je le vis pâle & défait , couché sur une chaise longue , le Duc d'un côté , le Baron de Valmire de l'autre , dont j'ignorois le retour.

Le Vicomte rougit , & détourna la tête dès qu'il m'aperçut ; son pere me lança un regard qui me glaça : jamais je n'aurois eu le courage d'avancer , sans le Duc qui ,

me voyant interdite & tremblante, se leva, vint à moi & me conduisit auprès de mon mari, où il me fit asseoir.

Nous aurions vraisemblablement gardé long-tems le silence, sans le Duc de ***, qui enfin le rompit. Eh ! bien, dit-il, en s'adressant au Vicomte, trouverai-je plus de difficulté à conclure un raccommodement entre votre femme & vous, que je n'en ai trouvé ce matin à la Cour à arranger votre affaire contre Morfanne ? Allons, mon neveu, poursuivit-il, pour prix du service que je vous ai rendu, & de la grace que je vous apporte ; accordez-moi celle de cette jolie coupable : devroit-elle, pour l'obtenir, avoir besoin auprès de vous d'autres sollicitations que celles de ses charmes ? Si M. le Duc, repris-je d'un ton qui,

quoique timide , étoit cependant un peu fier , daigne m'honorer de quelques bontés , je le supplie de les employer moins à solliciter une grâce , qu'à faire valoir les raisons que j'ai à alléguer , pour faire la preuve que je n'en ai pas besoin. Des raisons à alléguer , répéta le Duc en secouant la tête ! dans le fait dont il s'agit , une explication , croyez-moi , loin de produire une réconciliation , ne fait pour l'ordinaire que brouiller davantage ; & de plus , supposé qu'il dût être question ici de justification , continua-t-il , c'est moins vous qui la devriez que votre mari , puisqu'il est très-clairement démontré que , sans son ridicule combat , belle & faite comme vous êtes , tout Paris auroit pu vous croire mille amans , mais n'auroit , peut-être , jamais eu la preuve que vous en aviez

un favorisé : c'est donc lui seul qui est coupable , puisque lui seul a pris soin d'en instruire ; le tort réel d'une galanterie ne consistant que dans l'éclat qu'on s'avise d'en faire Et d'outrageans propos sont apparemment la punition de paroître mériter cet éclat , interrompis-je brusquement ? je n'eus pas la force d'ajouter rien de plus ; mes larmes , que je m'efforçois de retenir , commençoient à s'ouvrir un passage ; la crainte de quelque nouvelle réponse déplacée de la part du Duc me fit sortir , & je courus dans mon appartement donner un libre cours à mes sanglots & à mes pleurs. Mon beau-pere vint m'y joindre quelques momens après ; je me plaignis avec amertume de ce que lui & son fils ne m'avoient vraisemblablement fait appeller que pour m'exposer à l'humiliation que

je venois d'effuyer. Le Baron m'assura que l'intention du Duc n'avoit point été de m'offenser ; il excusa la liberté de ses propos par celle de son caractère , à laquelle les apparences n'avoient que trop malheureusement fourni matière de s'exercer ; prit occasion de-là de me demander des éclaircissémens sur lesquels il n'avoit point voulu questionner son fils en présence du Duc de ***. Je les lui donnai avec sincérité , & lui fis l'histoire suivie & vraie des torts réels du Vicomte avec moi , & des apparens , que je convins de bonne foi que j'avois eus avec lui. Quoique le Baron idolâtre son fils , sa tendresse , toute extrême qu'elle est , ne le rend point injuste : il blâma beaucoup le déreglement de sa conduite , & ne me fit que des reproches ménagés sur l'imprudence

de la mienne. Ensuite il ne me dissimula point que l'éclat de cette malheureuse affaire avoit fait prendre à son fils la résolution de me rendre à mes parens ; que le Duc & lui avoient vainement tenté de le détourner de ce projet ; que tout ce qu'ils avoient pu dire avoit été inutile , & qu'il pensoit devoir me prévenir , pour m'éviter une surprise dangereuse ; que de la maison de campagne de Monsieur de Morfanne , (car l'idée qui m'étoit venue n'étoit , hélas ! que trop vraie , & ce domino noir étoit en effet bien lui-même ,) que de cette maison de campagne donc , & avant son combat , il avoit envoyé un courier à mon pere & à ma mere , pour les presser de revenir à Paris ; qu'ainsi je devois m'attendre à chaque instant à les voir arriver.

Pour bien juger de l'étonnement que dut me causer ce dessein de séparation , il faut vous avouer , ma chere Henriette , combien j'étois loin de m'y attendre ; j'avois regardé la jalousie du Vicomte , & la violence qui en avoit été une suite , comme une marque certaine qu'il ressentoit pour moi plus de tendresse que je ne lui en avois cru. De combien d'espérances cette erreur n'avoit-elle pas été suivie ! Ah ! vous ne sçauriez imaginer tout ce que me fit éprouver de cruel l'instant qui la détruisoit sans retour.

Un juste sentiment de fierté , cependant , me fit renfermer une partie de ma douleur ; mais quels que fussent mes efforts pour la contraindre , le Baron la pénétra aisément ; il y prit la plus tendre part , s'empressa de me consoler , & s'engagea

non-seulement de travailler à prouver à son fils mon innocence , mais encore à en persuader mes parens. Il m'a exactement tenu parole : ses soins ont eu un entier succès auprès de mon pere & de ma mere ; il lui en a coûté peu d'efforts pour parvenir à les convaincre ; ils avoient trop de desir de me trouver innocente , pour douter que je ne le fusse. Pour mon injuste époux , il s'est obstiné à me juger coupable , ou du moins à paroître croire que je le suis. Mais , après tout , l'intérêt de sa propre justification pouvoit-il lui permettre de recevoir la mienne ? Quels remords , quels regrets ne lui feroit-elle pas éprouver ! Ah ! tout ce que me coûte son odieuse prévention , me fait souhaiter , pour son repos , qu'il ne la perde jamais. Quelle seroit l'opinion qu'il auroit de son

cœur, s'il venoit un jour à prendre du mien celle qui lui est dûe ! combien d'amers reproches l'ingrat ne se feroit-il pas ! Eh ! est-il rien de plus cruel, ma chere Henriette, que d'avoir à s'en faire ?

Heureusement, quand mon pere & ma mere arriverent, que le Baron, qui étoit dans l'appartement de son fils, les vit descendre de carrosse : il fut au-devant d'eux, les entretint en particulier quelques momens ; de sorte que, lorsqu'on me fit paroître, ma cause étoit plaidée & gagnée, & que je me trouvai quitte de toute facheuse explication.

Je voulus partir sur le champ sans faire d'adieux au Vicomte, que, depuis la visite du Duc & d'après la déclaration que son pere m'étoit venu faire de sa part, j'avois jugé

inutile de revoir ; mais Monsieur & Madame d'Alanville ont prétendu que ce seroit fuir en criminelle , & ont exigé de mon obéissance que je le verrois un moment ; il a bien fallu obéir.

Je comptois qu'une suite de procédés offensans, terminée par un plus offensant encore , en me donnant le courage de dévorer mes pleurs , déroberoit à mon cruel époux la douleur & le triomphe de m'en voir répandre. Dans cette espérance, je me disposai à suivre Madame d'Alanville : mon mari , prévenu par son pere de notre visite , vint jusqu'à la porte de son anti-chambre au-devant de ma mere , qu'il salua respectueusement en lui baissant la main : le Baron qui l'accompagnoit , vint à moi ; il avoit les yeux mouillés de larmes , & , malgré mes résolutions , les miennes

commencerent à couler : ma mere ; qui le remarqua , voulant m'abrégér ce douloureux instant , refusa la main que lui présentoit le Vicomte pour la faire entrer chez lui , en lui disant qu'elle étoit attendue , & qu'il ne lui étoit pas possible de s'arrêter ; & sans rien détailler : je viens , Monsieur , continua-t-elle , chercher Madame de Valmire , & vous assurer , au nom de son pere , que , sans qu'il soit nécessaire de donner davantage de scène au Public , il soufcrira , ainsi que moi , à tous les arrangemens qui pourront vous convenir. Que M. le Baron , ajouta-t-elle en le regardant , daigne s'en charger ; nous nous en rapportons entierement à lui : ma fille n'a point mérité de cesser d'être la sienne ; il lui conservera ses bontés ; c'est un dédommagement précieux que je lui demande

demande pour elle . & dont la conduite , à l'avenir , prouvera qu'elle a toujours été digne. Ma mere parloit encore , que je me suis trouvée dans les bras du Baron ; il me ferra quelques momens , ensuite me présenta à Madame d'Alanville : ce n'est point un bien que je vous rends , Madame , lui dit-il d'un air & d'un ton attendri ; c'en est un seulement que je vous supplie de nous conserver : mon fils un jour sera trop heureux , l'erreux du Public & la sienne dissipée , de vous conjurer de nous le rendre ; ce n'est que dans l'espérance qu'il le pourra obtenir une seconde fois , que je consens pour un tems à vous le remettre. Ma mere n'a répondu au Baron que par un tendre embrassement , m'a pris ensuite sous le bras , a froidement salué le Vicomte , & est

sortie en m'entraînant avec elle. En traversant la cour pour aller joindre mon pere, qui, vivement offensé de la conduite de M. de Valmire, n'ayant pas voulu le voir, étoit remonté dans son carrosse pour nous attendre, il m'a semblé appercevoir le Vicomte, à travers une fenêtre, qui nous suivoit des yeux.... Le cruel!... c'étoit, sans doute, pour jouir plus long-tems du spectacle de ma douleur.... Mais depuis quatre jours j'écris de suite & sans relâche... Ma chere Henriette, c'est vous qui m'aimez, & que j'aime, que j'entretiens de mes chagrins; voilà l'excuse des longs détails que vous venez de lire. Il faut pourtant vous laisser reposer; adieu.



LETTRE III.

DE LA MÊME.

Du 13 Août.

LE Baron sort d'ici : de quel nouveau trait il a percé mon cœur ! Son fils est malade. . . . Ma chere Henriette , on lui a trouvé ce matin une fièvre violente , & mon beau-pere paroît persuadé que le chagrin , & la violence qu'il se fait pour l'empêcher de paroître , en est la seule cause : il prétend en avoir eu la preuve dans un entretien qu'ils ont eu ensemble hier , où il n'a été question que de moi , dans laquelle le Baron lui a rendu le compte le plus circonstancié de ceux que j'ai eus avec lui. Le Vicomte , après l'a-

voir attentivement écouté, a tout-à-coup changé de conversation; depuis il a paru très-rêveur; très-occupé, & a même fini par supplier instamment qu'on le laissât seul. Mon beau-pere a terminé ce récit par me demander d'un air tendre, qui avoit même quelque chose de suppliant, si, à supposer tous les regrets & le repentir de son fils sinceres, je consentirois à lui rendre dans mon cœur la place qu'il n'avoit que trop mérité de perdre M. d'Alanville, qui m'a vu interdite & émue à cette question, prévoyant à peu près ma réponse, l'a prévenue, & prenant précipitamment la parole, il dit au Baron, qu'il falloit voir ce que produiroient les réflexions du Vicomte; qu'il étoit possible qu'elles fussent suivies de l'effet qu'il leur souhaitoit, pour son bonheur & le mien; mais

qu'il n'y avoit que le tems qui pût en assurer ; que le passé devoit servir de leçon pour l'avenir ; que, sans l'éclat qui venoit de se faire , il auroit été bien éloigné de me conseiller jamais certaine extrémité ; mais que , puisque le Vicomte lui-même en étoit venu là , il falloit sçavoir la soutenir , pour ne pas s'exposer à y revenir une seconde fois.

Ce doit être là , sans doute , ma chere Henriette , ma façon de penser : cependant la froide réponse de mon pere m'a semblé dure , mon cœur en a souffert ; j'ai craint qu'elle n'affligeât celui du Baron : n'osant en présence de M. d'Alanville la démentir , mes caresses réitérées à mon beau-pere , lui ont au moins donné à entendre que celle que j'aurois faite auroit été bien différente : il m'en a sçu gré , je l'ai vu à son

air satisfait ; nous ne nous sommes séparés qu'avec peine. Il n'est , hélas ! que trop vraisemblable que nous ne nous reverrons de long-tems , quelque changement même qui puisse se faire dans le cœur de son fils : comme ce sera moins moi que mes parens qu'il aura à en persuader , qu'ils sont étonnamment aigris & prévenus contre lui , il faudra une conduite bien soutenue , pour les convaincre & les faire revenir.

Au reste , comme , malgré les assurances du Duc de *** sur les suites que pourroit avoir pour mon mari son affaire contre M. de Morfanne , j'avois conservé à ce sujet beaucoup d'inquiétude , je me suis fait exactement informer tous ces jours passés , de ce qu'on pensoit de l'état du Marquis. Sa blessure , qui d'abord avoit été jugée mortelle , ne s'est

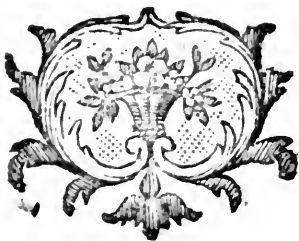
trouvée que dangereuse ; on le croit hors de péril , quoiqu'il soit encore fort mal ; j'aurois bien souhaité pouvoir différer de quelques jours notre départ , moins pour être absolument tranquille à cet égard , que pour voir ce que deviendra cette fièvre du Vicomte. . . . O ma chère Henriette, si réellement il alloit être malade ! . . . à plus de quatre-vingt lieues de lui . . . hélas ! mon Dieu ! que deviendrois-je ? . . . J'ai, il y a deux heures, envoyé un de mes gens en demander secrètement aux siens des nouvelles... il ne revient point . . . je suis d'une impatience ! . . . Ma mere m'appelle : c'est peut-être pour m'en donner ; j'y vole.



*L E T T R E I V.**DE LA MÊME.**9 heures du soir.*

HE bien ! la fièvre est réellement très-considérable ; elle est même actuellement accompagnée d'un peu de délire. Dieu ! que je suis effrayée ! chere amie , s'il étoit vrai. . . . si son pere avoit deviné juste. . . . que ce fût effectivement le chagrin le regret. . . . Ah ! qu'il auroit tort d'en avoir , & de s'y abandonner ! . . Un mot , un seul mot suffiroit pour me faire tout oublier. . . S'il connoît mon cœur . . . s'il lui rend enfin justice , ce mot peut-il lui coûter à prononcer ? . . . Ma chere Henriette , je suis dans une inquiétude , un trouble , une émotion ! . . .

non , décidément je ne veux point partir. . . . Je vais faire des représentations à M. & à Madame d'Alainville ; ils sont trop justes pour ne s'y pas rendre ; quelque tort que puisse avoir le Vicomte , il est mon époux ; je lui dois des soins , s'ils lui sont nécessaires , & s'il me permet de lui en donner : déterminément donc je ne m'éloignerai point qu'il ne soit bien prouvé qu'il n'y a rien à craindre. Je ne vous dis point adieu , ma chere Henriette ; je finirai ma lettre quand j'aurai parlé à mon pere & à ma mere.



*L E T T R E V.**DE LA MÊME.**14 Août, 11 heures du soir.*

IL étoit si tard hier, ma chere Henriette, quand j'ai quitté mon pere & ma mere, (qui, après bien des sollicitations, ont enfin consenti à un retard de 24 heures;) j'étois d'ailleurs si fatiguée, si malade même, que je me suis fait mettre au lit, sans avoir seulement la force de fermer ma lettre : je n'en suis pas fâchée; l'état de trouble où j'étois vous auroit sûrement donné bien des inquiétudes; celui de tranquillité, où je puis vous protester que je suis actuellement, les dissipera : je dois ce heureux changement au court délai

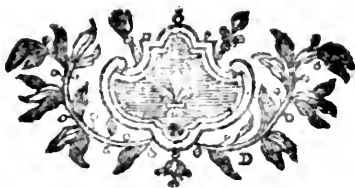
qui m'a été accordé , que je me sçais gré d'avoir si vivement sollicité pour l'obtenir.

La fièvre du Vicomte l'a absolument quitté hier sur le minuit ; le reste de la nuit a été tranquille : sur les dix heures ce matin , il étoit assez bien pour que son pere , qui avoit affaire à quatre lieues d'ici , ait cru pouvoir y aller. Immédiatement après son départ , Madame de Berval s'est présentée pour voir le Vicomte : non-seulement elle a été reçue , mais elle a passé avec lui toute la journée , & ne s'en est séparée qu'à dix heures du soir , qui étoit l'heure du retour du Baron.

Or , jugez de-là , ma chere Henriette , si cette fièvre d'hier , qui m'a si vivement alarmée , pouvoit être une suite de ce prétendu chagrin auquel on l'attribuoit.

Quoi ! recevoir publiquement sa maitresse dans sa maison , & cela au bout de huit jours que j'en suis sortie ! . . . après l'état où il m'a vue . . . après tout ce que lui a dit son pere . . . moi , étant encore à Paris , en devant partir le lendemain . . . n'avoir pu différer de vingt-quatre heures . . . Quelle conduite ! . . . Oh ! vous imaginez aisément , ma chere Henriette , que c'est enfin sans retour qu'elle anéantit à jamais ces vaines chimères sur l'avenir , que les propos du Baron avoient si facilement fait renaître au fond de mon cœur : ne vous figurez pas que je les regrette ; non , en vérité , non : il est certain que j'aurois aimé toujours , si toujours j'eusse pu conserver l'idée que je pourrois l'être : je me crois , d'après cela , sincèrement obligée au Vicomte de me l'avoir fait perdre ; il n'est point

de deux jeunes Personnes. 61
d'amour sans espérance. Hélas ! puisqu'il n'est plus possible que j'en conserve , bientôt je n'aimerai donc plus. . . . Mais , cessons de parler de lui ; je veux même faire en sorte de n'y plus penser , & d'en oublier , s'il se peut , jusqu'aux outrages. Allez heureuse pour ne les avoir pas mérités , ce témoignage qu'il m'est permis de me rendre , ne doit il pas , après tout , suffire pour m'en consoler ? Adieu , ma chere Henriette ; j'attends de vos nouvelles ; adressez-'es au Château de * * * * : nous partons demain matin à six heures.



L E T T R E V I.

DE LA MÊME.^A*En Bourgogne, 25 Novembre.*

QUoi ! plus de quatre mois sans entendre parler de vous, ma chere Henriette ! une lettre que je reçois à l'instant de M. Hyde, en réponse d'une très-pressante que je lui ai écrite à votre sujet, ajoute beaucoup à mes allarmes : il me marque que vous n'êtes point à Londres, dont lui-même a été absent depuis le commencement d'Août ; qu'à son retour il vient d'apprendre que vous en êtes partie fort peu de jours après lui, avec Milord d'Herford & toute sa suite, pour vos Terres dans le Cornouaille : il est, ainsi que moi, très-

vivement inquiet de n'avoir point, depuis ce tems, reçu aucune de vos nouvelles; il n'a pu en demander à personne, Milord d'Osmond, Milady d'Helfeld, le Chevalier Holfold, les Carpenter, Sir Thomlay même étant tous en campagne. Mon Dieu! que peut signifier ce silence? Que vous est-il donc arrivé? . . . M. Hyde, dans sa lettre, m'offre, lorsqu'il aura terminé quelques affaires à Londres, d'aller s'en informer lui-même, & de partir pour le Cornouaille. Je ne balance point à accepter sa proposition, d'autant mieux que votre vieux Intendant resté à Londres, qu'il a vu, dont il n'a pu tirer aucune lumière sur ce qui vous regarde, lui a seulement dit qu'en partant vous lui aviez expressément recommandé de garder toutes les lettres qui pourroient vous venir, de quelque endroit qu'elles fus-

fent, de vous les apporter lui-même, ou de ne les confier qu'en mains sûres : il ajoute que, dans le nombre qu'il avoit retiré pour vous, il y avoit un paquet de Paris : c'est sûrement une de mes lettres. Je vais écrire au Chevalier, lui adresser toutes celles-ci, le prier de se charger de l'autre, & de vous porter le tout. O mon Dieu ! ma chère Henriette, avec quelle impatience je vais attendre sa réponse ! Je connois trop votre cœur, pour le soupçonner d'une négligence dont le mien auroit à se plaindre. Il n'est donc que trop prouvé que votre silence renferme quelque triste mystère ; mais quel peut-il être ? Je brûle & je tremble d'en être éclaircie.

Pour ce qui me regarde, vous pensez bien que, dans ma situation, j'ai peu de choses nouvelles à vous apprendre. Mes jours s'écoulent ici.

dans une uniformité dont, malgré ce goût si vif que vous m'avez connu pour le plaisir, je ne m'accommode point mal. Je suis souvent assez triste, mais jamais ennuyée.

Mon pere & ma mere m'accablent chaque jour de marques touchantes de bonté ; ils ont pour moi des attentions infinies ; il n'est point de moyens qu'ils n'imaginent pour m'amuser, ou tout au moins pour me distraire. Je me prête avec complaisance à leurs efforts ; mais qu'il est difficile qu'ils aient ici l'effet qu'ils en attendent & que je leur desire ! Ces lieux, hélas ! sont les mêmes, ma chere Henriette, où ont pris naissance les sentimens qui auroient dû faire le bonheur de ma vie, & qui, je l'appréhende bien, en feront long-tems le supplice : raison qui auroit dû m'en faire craindre & éviter le séjour, & qui, si je voulois

bien m'examiner , est sans doute celle qui me l'a fait choisir & préférer. J'y ai vu par-tout le Vicomte , & crois par-tout le voir encore ; je me rappelle, jusqu'au moindre mot, ces conversations que nous y avons eues ensemble, lorsqu'il se croyoit mon frere : quelle connoissance ne m'avoit-il pas fait acquérir de son caractère , de son cœur ? Combien ne m'auroit-elle pas été utile , si j'avois sçu en profiter , si au moins j'avois suivi vos conseils ! . . . Ah ! ma chere Henriette, qu'un malheur mérité est difficile à soutenir ! Il est certain que je supporterois le mien avec plus de courage, si je n'étois forcée de m'avouer que mon inconséquente façon de penser , & la conduite légère qu'elle m'a fait tenir en est l'unique cause. Il y a grande apparence que M. & Madame d'Alanville ont démêlé que le souvenir dans lequel ce

séjour m'entretient, pouvoit beaucoup contribuer à augmenter la mélancolie à laquelle ils voient , avec chagrin, que je me livre. Malgré tout le desir que je leur ai marqué de rester en Bourgogne, ils ont déterminé de partir incessamment pour la Champagne, & d'y fixer leur demeure, le tems qu'il leur conviendra de rester en Province.

C'est donc là où je deviendrai mere ! Je vois approcher avec plaisir l'instant qui doit me le rendre : peut-être que le nouveau sentiment qu'il fera naître dans mon ame, y absorbera celui que j'ai tant de peine à y détruire. Quelle que soit cependant la vivacité qu'il conserve, j'ai depuis peu été instruite de la vie que le Vicomte mene à Paris, & elle m'a inspiré plus de pitié que de colere.

Le Baron de Valmire , chargé de

secrètes commissions pour une Cour étrangere , est parti, il y a un mois, si précipitamment , qu'il n'a pu satisfaire le desir qu'il avoit de venir passer ici quelques jours avec moi. Son absence ayant laissé son fils en pleine liberté , le premier usage qu'il en a fait a été de donner dans sa maison un asyle a Madame de Berval, qu'une scène scandaleuse a mise en fuite de celle de son mari. Comme je ne connoissois que très - superficiellement cette femme , pour l'avoir vue plusieurs fois chez une de mes amies, & une seule chez moi , où cette amie l'avait amenée à ce certain malheureux souper, cause premiere de tout ce qui m'est arrivé de fâcheux depuis son intrigue déclarée avec le Vicomte , ayant donné souvent occasion de parler d'elle ici, voici ce que m'en a appris mon pere.

de deux jeunes Personnes. 69

Elle est fille d'un riche Marchand de drap de la rue Saint Denis. M. de Berval eut, on ne sçait comment, occasion de la voir, & en devint éperduement amoureux. Pendant plus d'un an il vécut avec elle avec beaucoup d'intimité, de secret & de bonheur; mais comme il est peu d'intrigue que le tems à la fin ne découvre, le pere de la jeune personne eut quelques soupçons: il épia sa fille & la surprit une nuit avec son amant dans un tête-à-tête des moins équivoques. Il n'y eut point de milieu; il fallut que le Maître des Requêtes optât, entre être jetté sur le champ par les fenêtres, ou donner une parole d'honneur d'épouser, que le pere jura, qu'au péril de sa propre vie, il trouveroit bien le moyen de faire tenir, supposé que, hors de danger. on eût le projet d'y manquer: cent mille écus de dor

comptant mis à côté de cette menace , firent résoudre de bonne grace M. de Berval à en prévenir l'effet.

Il épousa donc peu après sa maîtresse , dont le pere , au bout de trois mois , étant venu à mourir , & sa succession ne s'étant pas , à beaucoup près, trouvée aussi considérable qu'on se l'imaginoit , un fils qu'il a laissé , obligea Madame de Berval de rapporter sa dot , qui , de cent mille écus qu'elle étoit , fut réduite à quatre-vingt mille francs. Cette prodigieuse diminution donna de l'humeur au Maître des Requêtes , dont l'espece de violence qui lui avoit été faite pour épouser sa femme , avoit commencé d'amortir les feux ; cet échec à sa fortune acheva entierement de les éteindre ; il eut des regrets sur son mariage , qui firent naître la froideur , ensuite le dégoût , & bientôt le mé-

pris. Madame de Berval d'abord affligée, ensuite furieuse, se crut autorisée à chercher des moyens de vengeance, capables de lui en fournir de consolation. Elle avoit dix-sept ans, étoit très-belle; il s'en présenta beaucoup; & gens qui se prétendent bien instruits, assurent qu'elle n'en refusa aucun: la tolérance de son mari, ou, pour mieux dire, son insensibilité sur ses désordres, l'a fait continuer de s'y livrer sans aucun ménagement; avec cette différence, que le goût, ou, pour parler plus juste, la fantaisie déterminoit dans les commencemens le choix de ses amans, & que, depuis environ trois ans, c'est l'intérêt seul qui le détermine. Dans le nombre presque infini qu'on lui en compte, depuis six ans qu'elle est mariée, on en cite deux fort riches, qu'elle a absolument ruinés. Du ca-

raclère facile & de l'humeur générale dont je connois le Vicomte , je parierois bien qu'il ne tardera pas de faire le troisieme ; mes parens l'appréhendent fort ; moi , vous l'avoueraï-je ? je le desire ; ce seroit peut-être un moyen de réunion. . . . Ah ! si , pour obtenir son cœur , il ne m'en coûtoit que sa fortune , ne serois-je pas trop heureuse ? . . . Enfin , il faut voir , prendre patience , attendre l'effet du tems sur lui ou sur moi ; il faudra bien qu'il opere quelque changement dans l'un ou dans l'autre.

Mais , à propos de changement , ma prophétie sur mon frere & ma belle-sœur , est accomplie ; il est très-décidé qu'ils quittent leur Terre de Gascogne ; la santé de la Comtesse d'Alanville en est le prétexte ; & surment l'ennui , la raison : ils ont écrit à mon pere pour le supplier de les recevoir

recevoir chez lui , jusqu'à ce qu'ils aient pris d'autres arrangemens; nous les attendons cette semaine.

Je suis curieuse de voir comment ils sont actuellement ensemble ; bien des gens prétendent qu'après s'être aimés trop , ils pourroient bien à présent ne se point aimer assez ; l'on entend à ce sujet citer tous les jours tant d'exemples , que j'appréhenderois pour eux , si je pouvois me persuader que ce pouvoir destructif qu'on donne à l'habitude sur l'amour , ait pu produire son effet dans le court espace de huit à neuf mois. Quoiqu'on puisse donc dire , ou qu'on prétende même prouver à cet égard , je pense moi , que ces inconstances si subites marquent seulement que c'est un échauffement de tête, dont on revient, & non une passion de cœur , dont on guérit. Ainsi, si mon frere & ma belle-

sœur ne s'aiment plus , ou s'aiment moins , j'en tirerai la conclusion qu'ils ne se sont jamais véritablement aimés beaucoup.

Adieu , ma chere Henriete ; je vais compter les jours , les heures , les momens mêmes , jusqu'à ce que je reçoive la réponse de M. Hyde : j'espère que vous y joindrez un mot ; il me seroit bien nécessaire pour me rassurer sur votre santé ; car j'ai beau rêver , je ne vois qu'elle qui ait pu si long-tems vous empêcher d'écrire ; & imaginez les allarmes où cette idée me jette.



LETTRE VII.

DE LA MÊME.

*Du Château de * * * en Champagne,
15 Décembre.*

JE reçois dans l'instant, ma chere Henriette, une lettre de M. Hyde, adressée en Bourgogne, & renvoyée ici, où nous sommes depuis huit jours. Les affaires du Chevalier l'ont arrêté à Londres plus qu'il ne comptoit ; il n'a pu vous aller joindre plutôt : selon ce qu'il me mande, il doit actuellement être parti.

Je lui dois sans doute bien de la reconnoissance de son attention à me rassurer sur votre santé, qu'il sçait, à n'en pouvoir douter, me marque-t-il, être bonne : ce point est essentiel pour moi, & est certainement de tous,

celui qui me touche davantage ; mais, malgré cela cependant , je ne puis vous cacher qu'il s'en faut bien que je sois entièrement tranquille. Il regne dans la Lettre de M. Hyde une obscurité & un air d'inquiétude sur des bruits de Londres, qu'il ne m'explique pas , qui me causent les plus vives allarmes. Sûrement il vous est arrivé quelque chose d'extraordinaire ; il est mal-adroit au Chevalier, ne voulant pas me l'apprendre , de me donner occasion de le craindre. Peut-il ignorer que le plus grand de tous les maux , le plus difficile à supporter , est l'incertitude ? Ma chere Henriette , qu'une lettre de vous me feroit nécessaire ! quels tristes momens je vais passer à l'attendre !

Je viens d'être accablée par un nouveau malheur , qui met le comble à tous les autres. Mon beau-pere est

mort, il y a six semaines, à Turin, d'une fluxion de poitrine. Mon pere & ma mere, qui connoissoient tout mon attachement pour lui, avoient résolu d'attendre après mes couches pour m'annoncer cette affligeante nouvelle : l'imprudence d'un parent du Vicomte, qui nous est venu voir avant notre départ de Bourgogne, me l'a apprise : j'en ai été pénétrée ; c'est un véritable ami, un tendre pere que j'ai perdu, & que je regretterai toute ma vie. On dit que M. de Valmire a fait éclater aussi la plus violente douleur ; qu'il est resté un mois enfermé, sans vouloir recevoir personne ; mais depuis huit jours il voit Madame de Berval, qui ne le quitte pas. Ah ! puisqu'il se permet sitôt des consolations, qu'il les souffre, il n'est pas loin d'en trouver. Je doute cependant que, dans sa position actuelle, sa mai-

treffe continue long-tems encore à lui en donner. Le Baron laisse ses affaires en très-mauvais état : les excessives dépenses de son fils dans ses voyages, & depuis son retour en France, qu'il n'a jamais eu la force de régler, ont considérablement dérangé sa fortune ; sa succession est chargée de dettes immenses ; le Vicomte n'est pas capable d'y mettre l'ordre nécessaire pour les payer ; je suis sûre qu'il en fera au contraire de nouvelles, & son entière ruine peut être l'ouvrage de peu de tems. Mes parens, qui la croient certaine, travaillent, pour assurer mes droits, à une séparation en forme. La mort du Baron détruit, hélas ! toute espece d'espoir sur le retour de son fils ; je suis d'ailleurs au moment de devenir mere ; ainsi je laisse agir ma famille, & pense devoir me prêter aux précautions qu'elle se figure être obligée de prendre.

Mon frere & ma belle-sœur sont arrivés il y a trois semaines : effectivement , j'ai trouvé la Comtesse très-changée, très-maigrie ; mais elle est à présent plus belle que jamais.

Ils partiront le mois prochain pour aller s'établir à Paris : je suis persuadée que ma belle - sœur y fera un grand effet ; c'est réellement une brillante figure.

Au reste , mon frere & elle se prétendent toujours aussi tendres ; mais , malgré leurs efforts pour le persuader , Madame d'Alanville paroît actuellement si fort occupée du soin de plaire aux autres , qu'en dépit de tout ce qu'elle peut dire , elle fait imaginer à bien des gens que son mari lui plaît beaucoup moins.

Pour lui , on observe qu'il n'a plus pour elle que des attentions d'éclat ; qu'il ne lui tient plus que des propos

galants ; qu'il s'absente d'elle sans peine , la rejoint sans empressement ; & d'après tout cela , jugez de la conclusion qu'on en tire. Ah ! qu'est-ce que les hommes ? qu'est-ce que les femmes ? qu'est-ce que l'amour enfin ? ce goût passager , ce bonheur d'un instant , qui ne sçait , ni supporter la douleur , ni soutenir le plaisir , que les obstacles rebutent , que la jouissance affoiblit , que le tems détruit nécessairement , mérite-t-il le nom de sentiment qu'on lui donne ? Be au champ à réflexions que je vous laisse à parcourir , ma chere Henriette ! Pour moi, tout le chemin que je pourrois y faire , est à peu près fait ; je le sens à la tranquillité qui commence à renaître dans mon cœur. Adieu ; mes inquiétudes sur ce qui vous regarde , font , pour le moment , son plus cruel supplice ; faites - les cesser au plutôt , je vous en conjure.

LETTRE VIII.

D'HENRIETTE.

1. Janvier, de Lanceslon.

J'Arrive ici à l'instant, ma chere Sophie ; j'y trouve M. Hyde qui se dispoſoit à en partir, pour me venir joindre à la Terre de mon pere, dont, depuis ſix mois que nous y ſommes, je ſuis ſortie ce matin pour la premiere fois. Quel plaifir notre ami ne me cauſe-t-il pas ? Il m'apporte vos lettres : je comprends aifément combien vous avez dû être piquée de n'en point recevoir de moi ; mais avant de vous expliquer pourquoi & comment ce prétendu ſilence, je vais vous parler de vous, ma chere Sophie.

D v.

Avec quel vif intérêt , quel déchirement de cœur j'ai lû la relation que vous me faites de ce qui vous est arrivé ! Vos douleurs me sont presque auffi fenfibles que les miennes ; je les partage tendrement : cependant je conſerve encore l'eſpérance de les voir terminer un jour par une heureuſe réunion.

Une vie retirée, ſimple, régulière, telle enfin que vous avez réſolu de la mener, effacera bientôt l'imprefſion qu'a pu faire dans le monde, & fur votre mari, ces petites inconſéquences & ces étourderies que vous avez à vous reprocher. Dans le pays où vous êtes, ma chere Sophie, toutes les apparences, quelles qu'elles puiſſent être, ſoit en bien ou en mal, frappent également : la réputation ſ'y perd, il eſt vrai, avec facilité ; mais nombre d'exemples prouvent qu'elle

de deux jeunes Personnes. 83
s'y recouvre de même. Combien ne pourrois-je pas vous citer de femmes à Paris , que des aventures du plus grand éclat avoient rendu l'objet du mépris public, & qui paroissent l'être actuellement de son estime ? Ce qu'elles sont devenues efface le souvenir de ce qu'elles ont été. Si le tems peut faire oublier des torts réels , à plus forte raison parviendra-t-il à détruire une prévention injuste , légèrement prise , à laquelle vous êtes bien loin de donner occasion davantage. Attendez donc tout de lui , ma chere Sophie , & du tendre titre de mere que vous allez acquérir. Que le nouveau sentiment dont il remplira votre ame , soit l'ouvrage du préjugé, ou celui de la Nature ; vous éprouverez qu'il est certain qu'il existe , qu'il a des droits particuliers.

sur les cœurs , que les circonstances quelquefois peuvent affoiblir , mais qu'il est impossible qu'elles fassent jamais perdre. Ce qui se passe dans mon ame pour Milord d'Herford , est une preuve de cette vérité : vous en conviendrez , lorsque je vous aurai instruite à mon tour de ce qui m'est arrivé depuis six mois : mais je reviens à vous.

M. de Valmire se souviendra un jour qu'il est pere ; & ce souvenir , croyez - moi , vous rendra votre époux : il reviendra alors de ses erreurs , & je répondrois bien que votre conduite , soutenue , aura beaucoup contribué à l'en guérir : car enfin , par le détail que vous m'en faites , il est clair qu'il étoit jaloux , & jaloux jusqu'à la fureur. Or , à son âge , léger & dissipé comme il est , le seroit-il

de deux jeunes Personnes. 85
devenu , s'il eût été absolument sans
amour pour vous ? Soyez donc sûre ,
ma chere Sophie, qu'il en avoit ; soyez-
le de plus , qu'il en a encore : les fan-
taisies qui ont paru , & qui paroissent
encore l'occuper , ne signifient rien.
Dans le pays que vous habitez , ne
voit-on pas tous les jours des maris
avoir, ainsi que le vôtre , une femme
charmante, n'oser, par honte, paroître
l'aimer , & s'afficher , par air , avec
une autre qu'ils n'aiment point ?

Voilà, à peu près, l'histoire de tous
vos jeunes gens , & c'est certaine-
ment là celle du Vicomte. Ah ! vous
ne souhaitez pas plus ardemment que
moi , de pouvoir y ajouter l'heureuse
conclusion que je vous annonce.
Mais occupée de vous , ma chere So-
phie , j'ai oublié que je n'avois que
peu de momens dont je pouvois dis-

poser. Mon pere & Madame Hervins, avec lesquels je suis ici, vont rentrer ; il ne faut pas qu'ils me surprennent à écrire : si j'ai un instant de libre ce soir, je vous en expliquerai la raison. Adieu.



L E T T R E I X.

DE LA MÊME.

8 heures du soir.

MOn pere & Madame Hervins soupent en ville ; j'ai heureusement trouvé un prétexte pour me dispenser de les accompagner : me voilà , pour quelques heures , seule avec vous , ma chere Sophie , je me hâte d'en profiter : je commence par la raison qui vous a fait être si longtemps sans recevoir de mes nouvelles : la voici en deux mots. Depuis mon séjour ici , je vous ai écrit trois fois très-amplement . comme à mon ordinaire : mes deux premieres lettres ont été interceptées ; je vous apprendrai dans quelques momens le sort

de l'autre. Depuis , dans la crainte d'une nouvelle surprise , je n'ai osé écrire davantage. Combien cette privation ne m'a-t-elle pas été pénible ! combien n'a-t-elle pas ajouté à mes peines ! La liberté de m'en plaindre & d'en gémir avec vous , m'est un adoucissement précieux. Que ne dois-je point au Chevalier Hyde pour me l'avoir rendue ? .. Mais profitons des instans ; j'ai un long récit à vous faire ; c'est une histoire de six mois à vous compter ; vous allez trouver qu'il s'est fait bien du changement dans mon caractère ; je ne suis plus cette foible & timide Henriette , qui , quoiqu'elle eût à elle une façon de penser , n'osoit agir que d'après celle des autres : j'ai eu enfin le courage , non seulement de former une résolution , mais je me trouve encore tout celui qu'il me faut pour la soutenir. Vous verrez par la

de deux jeunes Personnes. 89

suite comment s'est opéré ce miracle , & ce qu'il me coûte.

Je vous ai marqué dans la dernière lettre que vous avez reçue de moi , le départ de Sir Thomlay pour l'Irlande ; son absence me procura un peu de tranquillité ; il ne fut en aucune maniere question de lui pendant plus de six semaines : au bout de ce tems , mon pere en parla un jour à dîner , annonça son retour comme prochain ; & le soir de ce même jour , en sortant de souper , il déclara que nous partirions le lendemain pour le Cornouaille , & donna ordre que tout fût prêt pour les neuf heures du matin. Cela dit , il passa dans son appartement , accompagné de Madame Hervins , qui eut soin d'en fermer la porte sur elle , dans le dessein sans doute de m'empêcher de la suivre. Restée seule , je fus dans ma cham-

bre , où je passai une bonne partie de la nuit en conjectures sur ce que pouvoit renfermer de mystérieux ce voyage si précipité , dont l'ordre , pour le départ , avoit été la première nouvelle ; mais j'eus beau rêver , je ne trouvai rien de plus que mon mariage avec Sir Thomlay , pour lequel je jugeai qu'on avoit déterminé mon pere à se servir de toute son autorité.

Représentez-vous de - là les idées affligeantes & les réflexions dont je fus tourmentée : un billet de Milord d'Osémond , qui me fut rendu un moment avant le départ , ajouta encore au trouble dont j'étois agitée. Sans entrer dans aucun détail , il me marquoit simplement qu'il avoit une chose de la plus grande importance à me communiquer ; qu'il falloit absolument qu'il m'entretînt ; que ce ne pouvoit être chez

les Carpenter, lieu ordinaire de nos rendez-vous ; qu'il m'en diroit la raison ; mais qu'il me supplioit d'engager Sara à nous ménager un quart-d'heure d'entrevue chez mon pere. J'allois répondre au Comte, & l'instruire de l'impossibilité où je me trouvois de le voir & de lui parler, lorsque Madame Hervins vint elle-même m'avertir qu'on m'attendoit, & que mon pere étoit déjà en carrosse. J'essayai, sous différens prétextes, de l'éloigner un instant ; mais mon air d'émotion & d'embarras en ayant été remarqué, elle soupçonna qu'elle m'étoit importune, & ce lui fut une raison pour s'obstiner à l'être. Ne pouvant donc m'en défaire, ni par conséquent écrire, il fallut me contenter de charger en secret le bon-homme Henry, qui, par bonheur, se trouva sur mon passage, &

qui restoit à Londres , d'aller sur le champ chez Milady d'Helfeld , apprendre au Comte mon départ pour la Province J'ajoutai à cette commission la recommandation expresse de ne remettre qu'en mains très-sûres , les lettres qui me seroient adressées , & de les garder plutôt que de les risquer imprudemment. En donnant cet ordre , je n'avois en vue que de mettre à couvert celles de Milord d'Ossemond , s'il s'avisoit de m'écrire Depuis quelque tems , plusieurs propos indirects de Madame Hervins m'avoient fait entrevoir qu'elle commençoit à soupçonner que l'amour pouvoit bien autant que la haine avoir part à l'opposition que je marquois pour mon mariage : il m'étoit important de ne lui point laisser à ce sujet acquérir de certitude ; une lettre hasardée pouvoit la lui donner , &

de deux jeunes Personnes. 93

c'est ce qui , malgré mon impatiente curiosité , me fit résoudre à courir le risque d'un long retard. Je partis donc l'esprit & le cœur déchirés de crainte , & d'autant plus affligée , que Charlotte absente toujours de chez mon pere, où son injuste mere ne vouloit plus la souffrir depuis la mort de Béty , n'étoit point de notre voyage.

Arrêtés à Lanceston , Capitale du Cornouaille , par un ami de mon pere qui nous retint chez lui plusieurs jours , mon premier soin fut de vous écrire , ma chere Sophie , avec ma confiance ordinaire. Notre commerce établi depuis plus d'un an , connu & approuvé de Milord d'Herford , ne me laissant aucune méfiance sur le sort de cette lettre , je la donnai sans précaution pour être mise à la poste. De Lanceston nous nous rendîmes à Wartel , cette Terre de ma mere qui

m'appartient actuellement, où Milord d'Osmond a été élevé, que par cette raison, je vis avec plaisir, & où j'aurois désiré qu'on eût fixé notre séjour; mais nous n'y restâmes qu'une semaine, pour des arrangemens à prendre avec les fermiers, & nous en partîmes pour Herwal, Terre de mon pere, à six milles de Wartel, où je sçus que le projet étoit d'y passer au moins une année, & où se devoit conclure mon mariage avec Sir Thomlay, que j'appris alors y devoir arriver incessamment. Croiriez-vous bien, ma chere Sophie, que, dans l'espace d'un mois qu'on mit à l'attendre, il me fut impossible de joindre mon pere un instant seul? Nous fûmes d'abord accablés de tant de visites, & dans les intervalles Madame Hervins l'obséda tellement, que, quelque dessein que j'eusse de lui parler en particu-

reil , je n'en pus trouver le moment. Dans ce tems je vous écrivis encore ; cette seconde lettre eut , ainsi que la premiere, le sort que vous apprendrez bientôt.

Enfin , fort heureusement pour moi , un accident arrivé en Irlande à Sir Thomlay , retarda son retour en Angleterre. J'avoue que je ne pus me défendre de mouvemens de joie lorsqu'on en reçut la nouvelle : un malheur différé , est un bonheur pour les malheureux.

Dans une course de chevaux, où il s'agissoit de gagner une gageure considérable , Sir Thomlay avoit fait une chute dangereuse, s'étoit fracassé un bras , & considérablement blessé à la tête ; on craignoit pour sa vie. Je ne me permis certainement point de vœu contre ; mais vous pensez bien que je n'en formai pas pour sa prompte guérison.

A cet événement , qui me donnoit un peu de relâche , en succéda un qui me fit éprouver un sensible chagrin , mais dont les suites me causerent un très-vif plaisir.

Charlotte , depuis la mort de sa sœur , avoit été , ainsi que je vous l'ai déjà dit , reléguée chez une amie de mon pere , femme fort âgée , très-infirmes , & par conséquent peu en état de veiller par elle-même sur la conduite d'une jeune personne : sans méfiance d'ailleurs sur celle qui lui étoit confiée , elle la laissoit jouir d'une liberté entière , sans dessein d'en abuser. Charlotte en profitoit souvent pour voir le jeune Carpenter. Une femme de chambre , d'intelligence , facilita d'abord des entrevues de jour ; mais la crainte qu'elles ne devinssent à la fin suspectes , engagea à les remettre au soir : insensiblement,

• *de deux jeunes Personnes.* 97
& toujours dans la vue d'en assurer davantage le secret ; elles furent différées jusqu'à la nuit. Malheureusement l'effet de la vertu est plus d'éviter l'occasion , que de lui résister : celle de Charlotte cependant se soutint quelques semaines encore ; enfin , elle eut le sort que ne peuvent manquer d'avoir toutes celles qui s'y exposent ; l'Amour fut vainqueur. Après avoir pleuré & gémi de son triomphe , Charlotte s'y accoutuma ; mais une circonstance embarrassante , où elle ne tarda pas à se trouver , renouvela ses regrets , & lui coûta de nouvelles larmes. Cet incident si ordinaire , que l'aveuglement de la passion empêche toujours de prévoir , fut pour son amant & pour elle un coup de foudre. Que faire ? que devenir ? Le jeune Carpenter dépend entièrement de sa mere ; il n'a de

secours à espérer & à attendre que d'elle ; un engagement formé sans son consentement , ne pouvoit manquer de l'irriter , d'autant plus qu'elle avoit depuis peu des vues d'établissement pour son fils ; que d'ailleurs ayant , par je ne sçais quelle voie , été informée de son amour , elle lui avoit expressément défendu, depuis la sortie de Charlotte de chez mon pere , d'entretenir avec elle aucune espee de commerce , sous peine d'encourir toute son indignation. Un entier abandon , une exécrédation même , pouvoit punir cette désobéissance : Sir Carpenter l'appréhenda , mais ne se crut pas pour cela dispensé d'offrir à Charlotte la seule réparation qui dépendoit de lui , & qui pouvoit au moins rétablir son honneur : c'étoit encore se rendre plus coupable auprès de sa mere ; mais c'étoit cesser

de l'être avec sa maitresse ; l'Amour & la Nature lui en imposoient la loi : au risque de tout ce qui pouvoit en arriver , il ne balançoit pas à la suivre : un Ministre donc sanctifia secrètement leurs tendres nœuds , & les rendit indissolubles. Le jour de leur mariage fut précisément celui de mon départ de Londres : Milord d'Ossémond en fut instruit par Sir Carpenter l'instant d'après qu'il venoit de se conclure. Ce billet si pressant que m'écrivoit le Comte , & qui m'avoit donné tant d'inquiétudes , où il me pressoit de lui accorder un moment d'entretien , auroit pu parer bien des inconvéniens , s'il m'avoit expliqué ce qu'on avoit à me dire ; mais Sir Carpenter ne voulut jamais consentir que son ami confiât ce secret au papier ; leur dessein étoit de me l'apprendre , & de consulter avec

moi les moyens à employer pour prévenir Milord d'Herford , sur cette affaire , & l'engager à appaiser la mere de l'époux de Charlotte. Notre brusque départ rompit toutes ces mesures ; il restoit à tenter à me faire parvenir une lettre : Sir Carpenter & Milord d'Offémond la vouloient hasarder ; Charlotte s'y opposa : les conséquences d'une coupable conduite ne se font jamais mieux sentir , que lorsqu'il n'est plus possible d'y remédier.

Charlotte , effrayée des suites que pouvoit avoir la sienne pour son amant (car pour ce qui la regardoit, elle pensoit devoir compter sur l'indulgence de sa mere ; à seize ans , on ne sçait point encore que celles qui devroient en avoir le plus , sont assez communément celles qui en ont le moins :) Charlotte donc crai-

de deux jeunes Personnes. 101
ignant tout du ressentiment de Madame Carpenter, se résolut de différer un humiliant & dangereux éclat, autant que sa situation pourroit lui permettre; mais ce retard ne servit précisément qu'à en augmenter la honte & le péril. Au bout de quelques mois, son état, malgré toutes les précautions qu'elle pût prendre pour le cacher, fut pénétré par les domestiques de la maison où elle étoit; ils en avertirent leur Maîtresse, qui, en paroissant refuser de les croire, ne négligea rien pour approfondir la vérité. Charlotte fut espionnée, & surprise une nuit avec son époux. Une lettre aussitôt fut envoyée à Madame Hervins pour la prier de reprendre sa fille, & lui en expliquer la raison; & dès le lendemain, Madame Carpenter fut informée de ce qui regardoit son fils. L'a-

veu qu'il se trouva obligé de faire de son mariage, & l'incébranlable résolution qu'il fit paroître de le soutenir, mirent sa mere dans la plus violente colere : il fut chassé de chez elle, avec défense d'y reparoître davantage. Pour comble d'infortune, il ne put revoir sa maitresse, qu'on gardoit à vue, en attendant la réponse de Madame Hervins, qui fut, d'abandonner cette malheureuse, dont, marquoit-elle, elle ne vouloit plus entendre parler. Cette aventure fit dans Londres & dans notre Province le bruit le plus scandaleux, par les imprudentes clameurs des deux meres. Ce qu'il y eut de plus singulierement ridicule, c'est que Madame Hervins, précisément dans la même situation où se trouvoit sa fille, & qui, indépendamment de cette raison, en avoit en-

Core mille autres pour se taire, fut précisément celle qui parla davantage. Heureusement pour Charlotte, que mon pere, dont elle est tendrement aimée, se rappella alors la proposition que je lui avois faite pour elle, quelques jours auparavant, & jugeant, d'après mes idées, que le mal n'étoit peut-être pas sans remede, il s'occupa du soin d'y en apporter. A cet effet, après avoir inutilement tenté d'adoucir Madame Hervins, ou tout au moins, de l'engager au silence, il prit le parti de la laisser dire, de s'adresser à Madame Carpenter, & de la sonder sur un arrangement. Démêlant aisément à sa réponse, que c'étoit moins le défaut de naissance, que celui de fortune, qu'elle reprochoit à Charlotte, il proposa de joindre aux cent livres sterling de rente qu'il lui a déjà assu-

rées, les cent livres qu'il faisoit à sa sœur; de rendre, en faveur du mariage, ces rentes foncières, de viagères qu'elles étoient; de faire de plus, en billets de banque, un présent de trois mille livres sterling; de me permettre d'y en ajouter un du tiers de cette somme, & de donner aux nouveaux époux une habitation au château de Wartel, supposé qu'il ne leur convînt point de demeurer à Londres. Ces offres, sans beaucoup de difficultés, furent acceptées de Madame Carpenter: on en trouva davantage à y faire souscrire Madame Hervins. Le blâme général que lui attira sa résistance, l'obligea enfin de céder. Nos amans, époux déclarés, sont actuellement à Wartel, où Charlotte a voulu se retirer, malgré les prières de sa belle-mère, qui a paru vivement désirer de la retenir.

auprès d'elle. Son humeur intéressée satisfaite , l'a subitement fait passer d'une extrémité à l'autre : elle applaudit autant actuellement au choix de son fils , qu'elle l'a blâmé d'abord. Je n'ai vu , ni ma jeune amie , ni son mari , depuis leur mariage. Madame Hervins ne veut point qu'ils viennent ici , sous prétexte que la perte de Béty est encore trop récente , & que la vue de sa sœur aigrit & renouvelle sa douleur. Je ne pourrai solliciter la permission d'aller à Wartel , que lorsque Milady d'Helfeld , Lady Walmer & Milord d'Ossémond , qui sont depuis quatre mois dans une Terre du voisinage , appartenante à Milady , & qui voient beaucoup nos nouveaux mariés , seront retournés à Londres. . . . Mais minuit sonne , mon pere & Madame Hervins vont rentrer ; je me suis dit malade ; il

faut qu'ils me trouvent au lit. L'hiftoire de Charlotte a rempli tout mon tems ; il me reste la mienne à vous faire ; ce fera pour une autre fois.

Adieu, mon aimable Sophie ; selon mon calcul, je dois incessamment recevoir l'intéressante nouvelle de votre heureux accouchement, qui a dû être sur la fin du mois passé : vous jugez de l'impatience avec laquelle je désire l'apprendre ; sans doute que vous n'aurez pas différé d'un instant à me la faire sçavoir.



L E T T R E IX.

DE LA MÊME.

A Lanceston, 4 Janvier, 9. heures du matin.

OH ! combien je vais barbouiller de papier !

Toute la journée à moi , ma chere Sophie ! Mon pere & Madame Hervins sont allés dîner à la campagne , avec l'ami chez lequel nous sommes , & ne doivent revenir que ce soir après souper. Prévenue dès hier sur cette partie , je n'ai pas manqué d'avoir toute la nuit la fièvre. M. Hyde qui , comme vous sçavez , se prétend Médecin , a assuré gravement mon pere , que j'en avois encore considérablement ce matin , & qu'il seroit très - imprudent de me faire

sortir ; de sorte qu'on a consenti de me laisser avec le Chevalier , qui s'est offert d'être mon garde-malade : il est allé de son côté vous écrire ; me voilà donc seule , en pleine liberté ; je puis m'entretenir avec vous ; vous ouvrir toute mon ame ; vous confier toutes mes pensées. Ah ! ma chere Sophie , quelle destinée que la mienne ! il sembloit que je la prévoyois quand j'ai quitté la France : je n'ai point éprouvé, en rentrant dans ma Patrie, ce mouvement intérieur de plaisir & de joie qu'on dit être si naturel à tous les hommes, en revoyant les lieux qui les ont vu naître : j'ai au contraire senti un serrement de cœur , une sorte d'effroi même , qui, loin de se dissiper avec le tems , n'a fait qu'augmenter chaque jour. Vous allez encore vous récrier sur mon foible pour les pressentimens ; mais si,

jusqu'à présent, l'événement les a toujours justifiés, la frayeur qu'ils me causent n'est-elle pas bien pardonnable ?

Il est vrai que peut-être dépend-il de moi d'éviter une partie de ce qu'ils me font craindre ; qu'en consentant d'être malheureuse, j'échapperois aux dangers de devenir coupable : c'étoit-là la résolution que je m'étois formée ; c'est même celle que je forme encore : il y a six mois que je n'imaginois pas que je pusse jamais y manquer ; actuellement je l'appréhende. Ah ! ma chère Sophie, est-ce qu'aujourd'hui au fond du cœur je m'en jugerois capable ? Je ne le crois cependant pas. Fasse le Ciel que je ne me trompe point ! Mais poursuivons mon récit.

Les suites de l'accident de Sir Thomlay, qui furent très-dangereuses

& très-longues , par l'incapacité des Chirurgiens auxquels il confia plusieurs opérations douloureuses qu'il lui fallut effuyer , en éloignant mon mariage , me donnerent le tems de rêver aux expédiens pour le rompre. J'eus beau en chercher , je n'en trouvai point d'autres , que d'oser déclarer une seconde fois à mon pere mon invincible aversion pour cet homme ; de tâcher , par mes efforts , d'émouvoir sa tendresse , ou tout au moins sa pitié. Tout ce que je désirois , hélas ! étoit de me mettre à couvert d'une autorité absolue , à laquelle j'appréhendois de n'avoir pas le courage de résister ; mais pour cela il falloit voir & parler seule à mon pere : le soin qu'on apportoit à m'en ôter les moyens , l'humiliation des refus que j'essuyai plusieurs fois de Madame Hervins , qui sembloit

De deux jeunes Personnes. III

s'être établie le Cerbere de l'appartement de Milord d'Herford , pour m'en défendre l'entrée, donnerent lieu à bien des scènes entre nous , qui m'attirerent souvent de dures & mortifiantes réprimandes de mon pere , dont la froideur pour moi étoit parvenue au point de m'en faire craindre la haine.

Quoique , dans l'état où se trouvoient les choses , je dusse attendre peu de fruit d'une dernière explication , ne pouvant plus supporter l'inquiétude dans laquelle il étoit visible qu'on se plaisoit à me tenir , souffrant d'ailleurs tous les malheurs que je redoutois ; un jour que nous nous trouvâmes n'avoir point de monde , & que le matin j'avois eu une dispute des plus vives avec Madame Hervins , où cette femme avoit osé s'emporter jusqu'à la me-

nace , je conjurai avec tant d'importunité mon pere de m'écouter un moment , qu'après dîner lui ayant encore renouvelé , avec larmes , mon instante priere , & Madame Hervins , par bonheur , ne se trouvant point dans cet instant auprès de lui , il me permit de le suivre dans son cabinet. Lorsque nous y fûmes , j'eus soin d'en fermer la porte en dedans , dans la crainte qu'on ne vînt nous interrompre ; précaution dont j'eus lieu de m'applaudir : car nous y étions à peine , que Madame Hervins se présenta pour y entrer : il me fallut employer de nouvelles supplications pour gagner sur Milord qu'il ne lui ouvrît point : enfin il y consentit , & se disposa à m'entendre.

Cette audience avoit été trop difficile à obtenir , pour que je n'en misse

pas à profit tous les instans. Je débutai d'abord par de respectueuses plaintes sur sa froideur , & le soin qu'il sembloit prendre de m'éviter ; de-là je fis naturellement suivre les sujets essentiels de chagrin que s'étudioit à me donner sans cesse Madame Hervins : tant que sa haine pour moi , poursuivis - je , n'a pu donner atteinte aux droits que j'ai sur votre cœur , j'ai pu la soutenir , peut être même la dédaigner ; l'impuissance de ses efforts pour me faire perdre vos bontés , m'étoit une vengeance suffisante , & vous sçavez , Milord , s'il m'est arrivé jamais de vous implorer contre elle ; mais , ajoutai-je , puis-je continuer à me taire , quand je ne vois que trop que vous m'aimez moins , & que j'ai lieu d'appréhender que bientôt vous ne m'aimiez plus ? Eh !

sur quoi fondez-vous cette appréhension , me dit mon pere d'un ton & d'un air qui me glaça ? Est-ce sur ma patience à souffrir vos délais , & ma foiblesse à tolérer votre désobéissance ? Mais, sans entrer ici dans l'inutile détail des plaintes qu'à mon tour je pourrois former contre vous, & dont votre cœur , si vous l'interrogez , suffira pour vous instruire ; je n'ai qu'un mot à vous dire , & vous, un seul à me répondre. Quelle est votre dernière résolution touchant Sir Thomlay ? La seule que je sois capable de former , répliquai-je . . . Et c'est, me demanda-t-il vivement. De mourir plutôt que de vous déplaire , répondis-je , en tombant à ses pieds. Oui , Milord , continuai-je, ma soumission me coûtera certainement la vie. Je ne vous ai point dissimulé mon insurmontable répu-

gnance pour l'engagement que vous voulez me faire prendre ; qu'elle soit fondée ou non , il est certain qu'elle est invincible , puisque le desir de vous plaire ne peut me la faire vaincre ; cependant quelle qu'elle puisse être , & quelqu'assurée que je sois que ma mort suivra de près ce nœud fatal que vous exigez que je forme , je ne balance plus à m'y résoudre , si mes prieres & mes pleurs n'ont pas l'effet que j'osois , je l'avoue , m'en promettre. Non , je n'opposerai point une opiniâtre & criminelle résistance à cette autorité , que mon cœur , bien plus que la Loi , me fait respecter & chérir en vous. Mais , souffrez que je vous représente , que c'est à votre volonté seule que je m'engage à me soumettre ; que c'est à elle que je remets mon sort ; qu'enfin , ce doit être à elle à en décider.

Ah ! mon pere , ajoutai-je , en embrassant ses genoux avec force , il n'est pas possible que je puisse m'y méprendre. Vous ne pouvez vouloir que je sois malheureuse. Tout ordre qui m'y condamneroit ne peut donc venir de vous. Ce discours prononcé avec chaleur , souvent entrecoupé de sanglots , & toujours accompagné des plus vives caresses , causa à Milord d'Herford , une émotion que je remarquai aisément. Je me crus à l'instant de remporter une entière victoire ; j'en devins plus tendre & plus pressante : la douceur avec laquelle j'étois écoutée , me fit étendre mes confidences : je cherchai à justifier mon aversion pour Sir Thomlay , & détailler les sujets de plaintes que me donnoit chaque jour Madame Hervins. Enfin , à l'exception de mon amour pour

Milord d'Ossémont, j'ouvris à mon pere mon ame toute entiere : ce secret même à lui cacher , me faisoit une véritable peine ; mais quel risque n'aurois-je pas couru à le lui confier ? car je n'étois déjà que trop fondée à l'en croire instruit : vous en allez juger par la suite de notre entretien. Henriette , me dit-il , en me forçant à me relever , ma conduite avec vous , depuis votre retour de France, a dû vous être une preuve que mon dessein n'a jamais été de vous contraindre. La Nature ne m'a point fait votre pere pour être votre tyran : ce seroit moins user, qu'abuser des droits qu'elle me donne , que de les trop étendre : je connois les bornes qu'elle a prescrites à mon autorité , je ne les passerai point. Puisque votre répugnance pour Sir Thomlay est toujours la même ,

malgré l'avantage que je voyois pour vous dans ce mariage , je consens de n'y plus penser : mais , continua-t-il , cette condescendance de ma part , doit me mériter quelques complaisances de la vôtre. Il est important à votre situation que vous acceptiez un époux : vos éternelles dissensions avec Madame Hervins , & une circonstance que vous ignorez , dont , avec le tems vous serez instruite , m'oblige , pour votre intérêt à venir , autant que pour votre tranquillité présente , à vous presser sur un établissement : à la place de Sir Thomlay , que vous semblez haïr , je vous offre le Chevalier Holfold , que vous paroissez estimer : il est homme de qualité ; sa fortune , sans être aussi considérable que celle de Sir Thomlay , l'est assez pour vous suffire : quoiqu'il ait passé la première jeu-

nelle , son âge n'est point assez loin du vôtre pour en être disproportionné. Les vûes déclarées de Sir Thomlay , l'ont empêché de me confier les siennes ; mais je sçais , à n'en pouvoir douter , qu'il vous aime ; vous vous en êtes sûrement apperçue : j'ai observé dans plusieurs occasions que vous receviez les soins sans répugnance , & que vous leur donniez une préférence très-marquée sur ceux que vous rendoit son rival C'est , interrompis-je , effrayée de cette nouvelle proposition , que je détestois l'un , & que l'autre ne m'étoit qu'indifférent. Il cessera de vous l'être , reprit mon pere , sans paroître remarquer mon trouble : l'estime que vous ne lui pouvez refuser , & son amour pour vous, vous inspireront par la suite les tendres sentimens que vous lui de-

vez. D'ailleurs, continua-t-il, en me fixant, à un cœur libre, tel que je dois croire le vôtre, cette estime, & l'amitié qui en est nécessairement une suite, fuffisent pour un époux. Je vais donc travailler à l'arrangement de cette affaire. Un voyage du Chevalier dans une Province éloignée, dont il ne fera de retour que dans un mois, me laisse le tems d'y préparer les esprits, & à vous, de réfléchir, ajouta-t-il en se levant, qu'une confiance entière en moi sur les moyens de vous rendre heureuse, peut seule me dédommager des justes reproches où je vais m'exposer, en rompant un engagement, que ma parole, sans doute, auroit dû rendre sacré. En achevant ces mots, il sortit sans attendre de réponse, & me laissa pénétrée du plus vif chagrin. J'eus recours à ma ressource ordinaire

naire ; ce fut de voler dans ma chambre , pour répandre dans votre sein ma douleur : la clef ne se trouvant point à ma porte, &, baignée de larmes comme j'étois , ne voulant point descendre pour l'aller demander, j'entrai dans le premier appartement que je vis ouvert: y trouvant une écritoire, je me mis à vous écrire. Cette Lettre, le fruit de l'amertume du premier mouvement, ne contenoit que des plaintes & des murmures , que n'osant directement les former contre mon pere, je faisois tomber sans ménagement sur Madame Hervins, à laquelle je m'en prenois du changement sensible qui s'étoit fait pour moi dans le cœur de Milord d'Herford : ce m'étoit une espece de consolation , que de me trouver un motif de haïr cette femme , en me rappelant tous ceux qu'elle me four-

nissoit d'ailleurs de la mépriser. Je n'oubliois pas de vous parler de l'état où elle étoit , qui seul , selon les apparences , avoit donné lieu à notre exil en Province ; état qu'elle avoit au reste l'impudence de laisser appercevoir , sans user d'aucune précaution pour le cacher. J'ajoutois à cela , comme une suite des observations que j'avois déjà faites sur sa conduite , quelques remarques sur l'intérêt que mon pere avoit la bonté de prendre à sa situation , & sur celui qu'avec plus de raison le Public prétendoit qu'y devoit prendre Sir Thomlay. Lorsque j'eus à peu près épuisé tout ce que je pouvois dire à ce sujet , je vous parlois de Milord d'Offémond : il est certaine disposition d'esprit , où tout devient sujet de chagrin. Affligé à un certain point, il semble qu'on ne cherche

qu'à l'être davantage: c'est ce que j'éprouve depuis deux mois. Le Comte étoit avec Miladi d'Helfeld dans cette Terre de Miladi qu'elle a à cinq milles au plus de celle de mon pere que nous habitons. Après bien de tendres prieres de la part du Comte , j'avois consenti à des entrevûes dans une petite ferme, à un demi-mille de Herval , qui termine un bois , lieux ordinaires de ma promenade , où mon Amant déguisé venoit souvent me joindre. Sara , qu'il a sçu enfin entièrement gagner , & qui m'accompagnoit toujours à ces rendez-vous, nous en ayant fait sentir & craindre le danger , avoit obtenu qu'ils seroient moins fréquens ; moi-même je l'avois exigé de Milord d'Osmond , qui , persuadé par mes représentations , avoit consenti de les fixer à quinze jours de distance : cette

convention avoit été faite il y avoit un mois ; j'avois jusqu'alors trouvé tout simple que le Comte s'y fût soumis ; mais dans ce moment je m'avisai de lui en faire un crime. Il sçavoit que , pour peu que le tems pût le permettre , je ne passois jamais un jour sans aller à la ferme ; comment l'envie ne lui avoit-elle pas pris de m'y venir surprendre ? & comment , s'il m'aimoit autant qu'il vouloit me le faire croire , avoit-il eu la force d'y résister ? Etoit-il naturel qu'un amour sans bornes , tel qu'il prétendoit le sien , pût se contenter si facilement des simples permissions accordées , & qu'il ne cherchât pas à les étendre ? A cette réflexion , que je fus étonnée de n'avoir pas faite plutôt , succéderent plusieurs autres , sur des bruits qui couroient dans le voisinage , de la

passion de Ladi Walmer pour le Comte , qui n'étoit ignorée de personne , excepté de Miladi , qui paroissoit toujours ne s'en point appercevoir ; je suis , comme vous sçavez , de mon naturel peu méfiante , & point jalouse : cependant , en me souvenant de m'être plusieurs fois entretenue de ces bruits avec Milord d'Osmond , je me rappellois avec inquiétude , qu'il avoit toujours détourné la conversation & évité de me répondre ; enfin , que vous dirai-je ? pour la première fois depuis que j'aime , & pour qu'il ne manquât rien aux peines qui déchiroient mon cœur , je soupçonnai celui du Comte d'inconstance : à cette cruelle pensée , se joignit celle de l'abandon où vous aviez l'air de me laisser ; (j'ignorois encore le sort de mes deux premières Lettres) ; je me

crus donc trahie par mon Amant, oubliée de mon amie : ces accablantes idées , que je faisis avec autant d'empressement , que dans un autre tems j'en aurois eu à les rejeter , me firent tout à coup interrompre ma Lettre. La tête appuyée sur les deux mains , je me mis à rêver si profondément , que je n'entendis point ouvrir la porte de la chambre où j'étois , ni personne s'approcher de moi : vraisemblablement on seroit sorti sans que je m'en fusse apperçue, si quelques-unes des feuilles que je venois d'écrire s'étant trouvé arrêtées par un de mes bras qui portoit dessus , le mouvement qui se fit en les tirant , ne m'eût arraché à mes réflexions. Représentez-vous , ma chere Sophie , ma surprise & mon effroi , lorsqu'ayant brusquement tourné la tête , je vis Ma-

dame Hervins , qui s'étant emparée de ma Lettre , se retiroit précipitamment. Machinalement je me levai pour courir après elle ; mais j'étois troublée & tremblante ; les jambes me manquèrent ; une d'ailleurs s'embarrassa dans ma robe , je tombai , & cette chute fut si violente , qu'elle me fit rester étendue sur le pavé , sans aucune connoissance. Madame Hervins , que je ne perdis de vûe qu'en tombant , le vit , & dédaigna de me secourir. Je ne sçais combien dura mon évanouissement ; mais revenue à moi , je tentai quelques efforts pour me relever , qui furent inutiles : celle de mes jambes qui s'étoit engagée sous moi , me faisoit une douleur si aigue , que tout ce que je pus faire , fut de me traîner , appuyée sur mes mains , vers la porte qui se trouva fermée. Dans l'impossibilité

où j'étois de l'ouvrir , il me fallut attendre qu'il vînt à passer quelques Domestiques , dont mes douloureux gémissemens pussent être entendus. Ils le furent à la fin de la pauvre Sara, qui me cherchoit par-tout avec empressement , pour m'instruire d'un ordre que Madame Hervins venoit de lui signifier de la part de mon pere. L'état où elle me trouva , lui fit oublier ce qu'elle venoit me dire ; elle ne songea qu'à me faire promptement procurer des secours : je fus portée dans mon lit, où je perdis connoissance une seconde fois , & elle ne me revint que lorsque le Chirurgien du Village qu'on fit appeller , me remit une jambe qu'on s'aperçut que j'avois démise. Je restai au lit près de trois semaines , bien plus tourmentée par mes inquiétudes que par les douleurs que je souffrois.

Pendant ce tems , où je fus jugée assez dangereusement malade , je ne vis point Madame Hervins , & je m'en embarrassai assez peu : mais ce qui me fut infiniment sensible , c'est que je ne vis point mon pere. Cet abandon, joint au bouleversement qui se fit dans la maison , ne m'annonça que trop combien il étoit irrité : la plupart des Domestiques furent chassés ; Sara même , malgré ses soixante & dix ans , dont elle en avoit passé plus de cinquante dans la maison, où elle avoit nourri & élevé le Maître, eut ordre de se retirer. Je l'envoyai à Wartel auprès de Charlotte ; mais la pauvre femme , qui adoroit mon pere , pénétrée de douleur , mourut de regret , quinze jours après avoir quitté Herval.

Pour moi , je vins en convalescence : ma jambe , foible encore, ne

me permettant pas de quitter ma chambre , ce ne fut que près d'un mois après , lorsqu'elle fut entièrement guérie , & que je voulus enfin descendre , qu'une nommée Jenni , qui occupoit la place de Sara auprès de moi , me signifia de la part de mon pere , que j'étois prisonniere dans mon appartement , & qu'il y avoit expresse défense de m'en laisser sortir. J'en ressentis plus de plaisir que de chagrin : ne redoutant rien tant qu'une premiere entrevûe avec Milord d'Herford : je fus aussi enchantée de la voir différée , que si ce retard eût dû détruire les sujets que j'avois de la craindre.

Cependant , cette rigueur de mon pere , & le peu de tendresse qu'il m'avoit marquée dans ma maladie , opéra un effet opposé à celui que sans doute il en attendoit.

Il est des caractères que l'autorité révolte, & que la douceur seule pourroit soumettre : le mien est de ce nombre : j'avois plus craint d'affliger mon pere que de l'irriter. De tendres représentations m'auroient trouvée sans force; je sentis que des ordres absolus m'en inspireroient. J'osai donc dès-lors prendre la résolution d'opposer une respectueuse, mais ferme résistance, à tout ce qu'on pouvoit exiger de contraire à l'intérêt de mon cœur. Qu'en pouvoit-il après tout résulter ? Etoit-il possible que ma défobéissance pût me rendre jamais aussi malheureuse que me le rendroit ma soumission ? Cela considéré, & mon plan formé en conséquence, je pris le parti d'attendre les événemens, & je me trouvai beaucoup plus tranquille.

J'eus, au reste, pendant mon es-

pece de prison , un adoucissement auquel je ne m'attendois pas. Jenni , qui m'y servoit de Géoliere, touchée de mon état , sensible à mes bontés , plus encore peut-être à mes présens , que je ne lui faisois pourtant dans aucune vûe de la séduire , me parla un jour avec attendrissement de ma situation , m'en plaignit avec intérêt , & m'offrit avec empressement ses services. Son zèle me parut d'abord suspect ; je crus que c'étoit un nouveau piège de Madame Hervins. Cette fille étoit à elle depuis plus de trois ans : quelle apparence qu'elle l'eût fait placer auprès de moi , sans être bien assurée de sa fidélité ! Malgré donc toutes ses avances , je ne fus avec elle que plus réservée ; elle en démêla la cause , travailla à la détruire , & y réussit.

La confiance une fois établie de

part & d'autre , j'é sçus d'elle que Madame Hervins avoit intercepté les deux premieres Lettres que je vous avois écrites. Il est à observer que dans ces deux Lettres-là je n'avois , contre ma coutume , parlé de cette femme en aucune maniere. Cela donna lieu à une étourderie de sa part , au sujet de la troisieme qu'elle me surprit , qui auroit pû avoir pour elle de dangereuses suites. Voici ce que m'en apprit Jenni , que sa Maitresse , imprudente , comme le sont ordinairement toutes les femmes à intrigues, en avoit instruite, moins par confiance que par indiscretion.

Madame Hervins , en sortant de l'appartement où elle m'avoit laissée , rencontra mon pere , à qui elle remit la Lettre en question , dont elle n'avoit eu le tems que de parcourir

quelques feuilles , qui vraisemblablement ne se trouverent point celles où je parlois d'elle avec si peu de ménagement. Milord d'Herford , en sa présence , la lut tout haut d'un bout à l'autre. Il est né méfiant & jaloux. Le long article qui traitoit de l'état actuel de Madame Hervins , & de la part que le Public y donnoit à Sir Thomlay , le frappa. Quelque effort qu'il se fît pour cacher l'impression qu'il en recevoit , la pénétrante Hervins , accoutumée à lire dans son ame , la démêla aisément : imaginez l'inquiétude qu'elle en a dû prendre. Mon pere , dit-on , lui avoit promis de l'épouser , si elle accouchoit d'un fils. Quoi qu'il en soit , & quelque fondées que fussent ses craintes , habile dans l'art de feindre , elle sçut les dissimuler ; & comptant sur son adresse , peut-être même plus en-

core sur la foiblesse de son Amant , sans lui donner lieu de lui expliquer ses soupçons , elle s'appliqua à les détruire. Rien n'y contribua davantage , que la modération qu'elle fit paroître à mon égard. Loin de montrer du ressentiment , & d'aigrir celui de mon pere contre moi , elle travailla à l'appaiser : elle fit plus ; la rupture de mon mariage avec Sir Thomlay ayant éclatée , elle parla vivement en faveur de Milord d'Osémond. Mon pere n'ayant rien voulu entendre à ce sujet , elle le pressa avec tant d'instance de m'accorder au moins un délai pour me résoudre à épouser le Chevalier Holfold , qu'elle me fit obtenir six mois. Je ne sçais pas bien si tout ce manège , & une infinité d'autres petits moyens , qu'il est inutile de vous détailler , ont détruit , sans retour , tout soupçon

dans le cœur de Milord d'Herford ; c'est ce dont instruira la suite de l'événement qui se prépare. Quoi qu'il en résulte , rien ne me surprendra ; je m'attends à tout.

Mais , pour en revenir à ce qui me regarde , ce fut encore à Madame Hervins que je dus la fin de ma prison , & la permission de reparoître devant mon pere, après quinze jours d'exil dans ma chambre : je m'attendois de sa part , aux plus amers & aux plus sanglans reproches, & je n'en essuyai qu'une réprimande sèche & froide , qui ne me punit que davantage. Depuis , il n'a été question ni du passé ni de l'avenir : on ne parle pas plus de Sir Thomlay, que si on ne l'avoit jamais connu ; on ne dit rien non plus du Chevalier Holfold : je sçais cependant qu'il est attendu ici ; qu'il y a même long-

tems qu'il y feroit , fans un grand procès qui le retient depuis plus de fix mois , dans je ne ſçais quelle Province : mais qu'il demeure ou qu'il vienne , cela m'eſt à peu près égal ; mon parti eſt pris. La déſeſpérante froideur dont mon pere continue de m'accabler , m'y affermit chaque jour. Je ne craignois rien au monde que la perte de ſa tendreſſe ; je l'ai faite , je n'ai plus rien à ménager.

A l'égard de Madame Hervins , ſa conduite avec moi ne ſe reſſemble plus ; elle y met autant d'égard & d'attention , qu'elle y en mettoit peu auparavant. Vous croyez bien que je ne m'en tiens avec elle que plus ſur mes gardes. Sa haine , voilée & contrainte , ne m'en paroît que plus à redouter : elle connoît ma façon de penſer pour elle ; elle la

mérite ; elle ne me la pardonnera jamais. Monsieur Hyde m'en-voie dire par Jenni , que c'est assez d'avoir passé près de neuf heures de suite à écrire , qu'il me supplie de discontinuer un instant , qu'il a nécessairement à me parler. Comment trouvez-vous qu'il ne prenne pas la peine de venir , & qu'il me donne celle de l'aller joindre : Mais j'y cours : c'est peut-être une Lettre de vous qu'il a à me donner. Sans adieu , ma chere Sophie. Ne voilà que six heures : malgré le cahier bien rempli , vous n'en êtes pas encore quitte ; il me reste bien du tems jusqu'à minuit , & je n'en compte point perdre.



L E T T R E X.

D E L A M Ê M E.

Onze heures du soir.

C E n'est point de vous qu'il vient d'être question , ma chere Sophie ; & quand je vous aurai dit ce que c'est , vous ne croirez peut-être pas que je m'en trouve à peine dédommée : rien cependant de plus réel. Mais écoutez mon aventure de ce soir.

Je descends avec le plus grand empressement , dans la persuasion que c'est une de vos Lettres que le Chevalier va me remettre : j'arrive dans une grande salle basse , où on me dit qu'il m'attend : je suis à peine entrée, que la porte se ferme , & que deux figures d'homme m'embrassent tour à tour , avec une vivacité sans

égale , tandis qu'une troisieme à mes genoux , saisit mes mains , & les accable d'autant de baisers qu'il lui plaît , sans que l'étonnement , la frayeur même , me permette d'opposer à tout cela la plus foible résistance.

Mais figurez-vous quel sentiment a dû succéder à ma surprise , lorsque Monsieur Hyde , qui , sans doute , en redoutoit l'effet , après avoir été prendre sur la cheminée l'unique bougie qui éclairoit l'appartement , est venu gravement , sans prononcer un seul mot , & de l'air que vous lui connoissez , sa bougie à la main , éclairer l'endroit de la scène & m'en faire reconnoître les acteurs , pour Charlotte & son mari dans les bras desquels j'étois , & Milord d'Ossémond à mes pieds : il y a plus de six mois que je n'avois vû les uns ,

près de trois que je n'ai vû l'autre. Jugez de la joie & de la satisfaction de tous.

C'est au Chevalier à qui nous la devons : il sçait que Sir Carpenter & sa femme ne sont connus de personne à Lancelton. Instruit hier matin de la partie de campagne d'aujourd'hui , ainsi que du projet que j'avois formé de n'en point être , il a secrettement envoyé à Wartel , qui n'est qu'à trois milles d'ici , en prévenir Charlotte, qui a saisi cette occasion de me voir. Milord d'Ossémond se trouvant chez elle , a cru pouvoir aussi en profiter. A cause de lui , & pour être moins remarquée , Charlotte a imaginé de se mettre en homme , & de n'arriver ici que le soir avec ses deux compagnons de voyage. Ils ont bien fait de ne se montrer que la nuit ; la grosse

avancée de la jeune Ladi rendant son déguisement très - apparent , & dans le vrai , fort ridicule.

Monsieur Hyde les a fait passer dans la maison pour trois de ses amis , qui partent pour s'aller embarquer à Plimouth. Hélas ! peut-être Milord d'Ossémond s'y embarquera-t-il effectivement bientôt. Depuis long-tems Miladi d'Helfeld sollicite pour lui un poste considérable dans nos colonies , qu'elle est , dit-on , au moment d'obtenir : cependant , comme depuis plus d'un an il en est question , que cette affaire a toujours été à l'instant de se conclure , & qu'elle ne l'est pas encore , j'espère toujours qu'elle ne le fera point. Loin de faire des questions ce soir à ce sujet , j'ai au contraire prié qu'on ne m'en parlât pas : la seule idée de ce voyage me déses-

pere; ce sera bien assez de s'en occuper, s'il doit avoir lieu. Mais à propos de colonies, Charlotte m'a informée en particulier d'une chose que Miladi lui a apprise, qui, en me confirmant dans l'idée que je m'étois formée de celle de mon pauvre oncle, m'a renouvelé tous les regrets de sa perte.

Rappelez-vous, ma chere Sophie, ce que je vous ai mandé de ses dernieres volontés; la condition à laquelle il m'a instituée son héritiere, le refus de Milord d'Herford de s'y soumettre, & ce Frédéric Will, Négociant à la Jamaïque, nommé, en ce cas, héritier à ma place.

Hé bien! cet homme, aussitôt qu'il a eu reçu la renonciation à la succession de mon oncle, que mon pere m'a fait faire, a écrit à Miladi d'Helfeld, & lui marque qu'il se trouve

obligé de lui révéler que le Testament en question , qui le désigne héritier , n'est qu'un moyen dont s'étoit servi mon oncle , pour voiler ses véritables intentions ; que , pour de secrètes raisons , qu'il n'avoit point expliquées , son dessein avoit été que sa fortune , au défaut de la clause qui me l'assuroit , passât en entier à Milord d'Osmond ; qu'en conséquence, il supplioit Miladi d'engager le Comte à lui prescrire l'emploi des fonds appartenans à Milord d'Ormond, qu'il se trouvoit avoir entre les mains,provenans d'une somme qui lui avoit été confiée il y avoit plus de vingt ans , & qu'il avoit fait valoir dans son commerce avec tant de bonheur , que ce capital , qui , dans son principe , n'avoit été que de sept mille livres sterling , setrouvoit actuellement monté à près de cinquante

cinquante mille ; qu'aussitôt qu'il auroit reçu des ordres , il prendroit des mesures pour faire passer ces fonds en Angleterre , ou en tout autre lieu qu'il conviendrait de lui indiquer. Cette lettre communiquée à Milord d'Ossémond , il y répondit sur le champ , par un refus de la succession offerte, qu'à supposer qu'il fût vrai qu'elle le regardât, ajouta-t-il , il n'accepteroit que pour la remettre à l'héritière naturelle ; qu'au reste , d'après le procédé de Monsieur Will, il ne croyoit point lui devoir rien prescrire ; qu'ainsi , il restoit entièrement le maître de faire à cet égard ce que sa probité ne pouvoit manquer de lui inspirer. Le résultat de cette déclaration & de cet abandon de part & d'autre , selon une seconde lettre du Négociant à Milord d'Ossémond , doit être que

cet homme saisira la première occasion sûre qui se présentera pour me faire passer le dépôt qu'il prétend lui avoir été confié , auquel il doit joindre un désistement en forme de la qualité d'héritier que le Testament lui donne. Je suis fort aise que Charlotte m'ait prévenue à ce sujet ; je vais très - diligemment écrire à cet honnête-homme , pour lui déclarer à mon tour , que rien au monde ne me déterminera à aller contre ce que je connois des intentions de mon oncle ; qu'ayant mis une condition à ses bienfaits , je ne puis , je ne dois ni ne veux en jouir qu'elle ne soit remplie : (Eh ! mon Dieu ! qu'en ferois-je sans elle ?) qu'ainsi , je le supplie , par le respect qu'il doit aux dernières volontés de son ami , de continuer au moins d'être dépositaire de la fortune qu'il refuse ; le

de deux jeunes Personnes. 147

tenis amenera peut-être un événement qui engagera Milord d'Osmond à l'accepter. Mais pour le coup , il est tems de vous laisser tranquille ; voilà , de bon compte , près d'onze heures que je vous étourdis : je commence à m'apercevoir que c'est assez : je souhaite que vous ne trouviez pas que c'est beaucoup trop. . . . Un Exprès vient dans l'instant annoncer de la part de mon pere qu'il n'arrivera pas aujourd'hui , parce que Madame Hervins s'est trouvée fort mal : tant pis pour vous , ma chere Sophie. En mettant demain matin en ordre l'*Infolio* pour le faire partir , je pourrai bien l'augmenter encore de quelques pages ; mais pour ce soir , adieu.



L E T T R E X I.

DE LA MÊME.

5. Janvier , 10. heures du matin.

A H ! que je suis triste , affligée ,
ma chere Sophie ! Je viens d'apprendre une nouvelle qui me désole. Milord d'Osmond sort d'ici ; il y est depuis sept heures du matin. Hier en s'en retournant avec Charlotte & son mari , ils ont rencontré sur la route l'Exprès de mon pere , ont reconnu sa livrée , l'ont questionné ; & ayant appris de lui le sujet de son message , le Comte , malgré tout ce que Charlotte a pu lui dire , a rebroussé chemin , & est revenu à Lancaster , où il a couché ; & ce matin , dès les six heures , il s'est , sous je ne

ſçais quel nom , fait annoncer à M. Hyde , qui a été très - ſurpris de le revoir , & qui l'a fort ſérieuſement grondé de ſon imprudence : mais , hélas ! la circonſtance le rend bien excuſable. Bientôt nous ne nous verrons plus. Des mers , un eſpace immense va nous ſéparer. Cette place dans les Colonies , dont je vous parlai hier , que Miladi ſollicitoit depuis ſi long - tems , que j'eſpérois qu'elle n'obtiendrait jamais , eſt accordée , ma chere Sophie. Milord d'Oſſémond , ce matin , n'a pu me le cacher , non plus que les préparatifs qu'on fait pour ſon départ : Dans quinze jours il va à Londres remercier la Cour : dans ſix ſemaines il doit ſ'embarquer. Cette cruelle abſence , dont la ſeule idée me glace d'effroi , ſera cependant mon ouvrage ; puisqu'il eſt certain qu'il dépen-

droit de moi de l'empêcher. Mais le puis-je , & le dois-je ? Miladi d'Hel-feld la regarde comme la voie la plus sûre , non-seulement pour conduire Milord d'Offémond à la plus brillante fortune , mais encore pour le faire rentrer dans tous les droits de sa naissance. La réhabilitation de la mémoire de son pere , à laquelle on travaille depuis tant d'années sans succès , fera , assure-t-on , le prix des services du fils. Mais c'est trois ans d'expatriation qu'on exige.... Trois ans ! Eh ! les pourrai-je vivre ? Quels dangers ne va-t-il pas courir ?... A deux mille lieues de moi ! dans un climat mal sain , qui m'a déjà coûté mon oncle ! Dieu ! s'il alloit encore me coûter mon amant ? Cette crainte affreuse me déchirera sans cesse : la supporterai-je :

Le désespoir dont le Comte m'a vu

pénétérée , l'a touché jusqu'au fond de l'ame. Nous avons long-tems été à nous regarder en silence. Mes larmes , à la fin , se sont ouvert un passage : en vain j'ai voulu les retenir ; elles ont échappé avec violence. Milord d'Oslemond n'a pu s'empêcher d'y mêler les siennes : ensuite se faisant effort pour parler , l'état où je vous vois est au-dessus de mes forces , m'a-t-il dit , ma chere Henriette ; de grace , ménagez ma foiblesse ; & par pitié , cachez-moi vos pleurs. Mais après tout , pourquoi en répandre ? N'est - ce pas vous qui faites ma destinée ? ne dépend-elle pas de vous ? Vous désapprouvez ce voyage : hé bien ! il le faut rompre. Quels que soient les avantages qu'il doit me procurer , doutez vous que je balance un instant à les sacrifier à votre repos : Eh ! dans quelle espé-

rance me suis - je résolu à le faire ? Est - ce dans la vue d'acquérir des biens que je méprise ? de mériter des honneurs que je dédaigne ? Est - ce même cette raison qui , sans vous , auroit été si puissante sur mon cœur , de travailler à rendre à la mémoire d'un pere sa gloire indignement flétrie ? Que je rougirois de l'avouer , si j'aimois une autre que vous ! C'est l'amour seul qui m'a déterminé : j'ai cru qu'en fournissant à un cœur comme le vôtre une nouvelle raison de m'estimer , c'étoit lui en fournir une de m'aimer davantage. J'ai cru encore ôter à votre pere un de ces prétextes de haine , que possédant une fortune , qu'étant rétabli au rang de mes ancêtres , il vous pourroit à la fin pardonner mon bonheur , & y consentir peut - être. Voilà mes seuls motifs , ma chere

Henriette, a-t-il ajouté ; je les soumets à votre jugement : prononcez au reste ; & quoi que vous décidiez , foyez sûre d'être exactement obéie.

M. Hyde , témoin de ce triste entretien , & qui aime le Comte de la plus sincère amitié , craignant sans doute de notre mutuel attendrissement que la raison , moins que l'amour , ne présidât à notre dernière résolution , nous a fait , quoiqu'avec ménagement , les représentations les plus fortes sur le danger d'écouter l'un , au préjudice de l'autre. Je ne vous rapporte point tout ce qu'il nous a dit à ce sujet. Il suffit que vous sçachiez , ma chère Sophie , que s'il n'a pu réussir à nous consoler , il est parvenu au moins à nous convaincre. L'amour de Ladi Walmer , & ce que nous avons à en craindre , a été un de ses plus forts

argumens , & celui , je l'avoue , qui m'a le mieux persuadée , d'autant plus que j'ai appris par Jenny , que depuis le séjour de Miladi d'Helfeld dans notre Province , sa sœur entretenait un commerce secret avec Madame Hervins. Sans imaginer les raisons de leur intimité , ni comment elle nous pourroit nuire , je m'en méfie , & je la crains. . . . J'entends un carrosse. C'est mon pere. Quoi ! déjà ! . . . Adieu donc : je suis peu en état de paroître : je vais me faire mettre au lit. Ah ! pour le coup aujourd'hui , en disant que je suis malade , je dirai vrai. Si rien n'est changé aux arrangemens qui ont été pris , nous devons retourner demain à Herval. Je le voudrois ; la Terre de Miladi d'Helfeld en est moins loin que d'ici.

Fin de la troisième Partie.

M É M O I R E S ,

E N F O R M E

D E L E T T R E S ,

D E D E U X J E U N E S P E R S O N N E S

D E Q U A L I T É .

Par l'Auteur du *Danger des Liaisons*.

QUATRIÈME PARTIE.



A L A H A Y E ;

Et se trouvent A P A R I S ;

Chez R O B I N , Libraire , rue des Cordeliers ,
près celle de la Comédie Française.

M. DCC. LXV.





MÉMOIRES,
EN FORME
DE LETTRES,
DE DEUX JEUNES PERSONNES
DE QUALITÉ.

PREMIERE LETTRE.
D'HENRIETTE.

Au Château d'Herval, 25 Janvier.



E quelle vive joie mon cœur est pénétré , mon aimable Sophie ! le Chevalier vient de me remettre à l'instant , avec votre lettre du 15 Décembre ,
Part. IV. Aij

le petit billet que vous avez eu la tendre attention de me faire écrire le 29 : recevez - en un million d'actions de grâces : quel plaisir il me cause ! enfin , la voilà donc reçue cette nouvelle si impatiemment attendue , & si ardemment désirée ! vous êtes mere , & , selon mes souhaits , vous l'êtes d'un fils ; il se porte bien , & nul accident fâcheux n'est plus à redouter pour vous. Vous avez prévu à cet égard mes inquiétudes , & me les avez épargnées , en ne me faisant écrire que le neuvieme jour. Que vous êtes bonne , & que je suis reconnoissante !

Puisse cet heureux événement , dont je vous félicite de toute mon ame , faire & votre consolation présente , & votre bonheur à venir ! Je suis assurée de l'une , j'ai prédit l'autre , & continue à l'espérer. Qu'a

de deux jeunes Personnes. §

paru penser , & qu'a dit M. de Val-
mire ? A-t-il montré de la sensibilité
& de la joie ? Je compte bien-tôt re-
cevoir une seconde lettre qui m'ins-
truira des détails , & me confirmera
votre parfait rétablissement. Notre
Chevalier est , à sa maniere , tout
aussi enchanté que je le suis ; il a l'air
presque gai ; il m'a même semblé
l'avoir vû sourire en lisant l'intéres-
sant billet : jugez de l'impression
qu'il lui a faite ; jugez aussi de celle
qu'il m'a faite à moi : je l'ai reçu
un instant avant le dîner : Madame
Hervins, du commencement à la fin,
n'a cessé de parler du départ de Mi-
lord d'Ossémont pour les Colonies,
dont la nouvelle est répandue : dans
toute autre circonstance que n'aurois-
je pas souffert ? Hé bien ! j'ai pensé
à vous , & j'ai eu le courage de l'en-
tendre sans montrer trop de tristesse ,

sans même , je crois , trop en sentir.

Le Comte cependant doit être parti ce matin pour Londres: il va faire des remerciemens, & recevoir des ordres pour son voyage. . . J'ai tout risqué pour le voir: l'expédient est de l'invention de Jenni; il est imprudent , il est dangereux ; je m'en servirai pourtant encore : hélas ! j'en ferai si peu usage ! Mais nous nous entretiendrons de cela une autre fois.

Nous sommes de retour ici du 8 ; le Chevalier Holfold y est attendu le 30 : il vient de perdre son procès; il va manquer son mariage ; en vérité, cet homme n'est point heureux.

Mon pere , sans autre explication, en me l'annonçant , m'a conseillé de le bien recevoir ; mais ce conseil, par le ton dont il a été donné , a valu toutes les explications du monde : heureusement, j'ai deux mois encore

de deux jeunes Personnes. 7

du délai qui m'a été accordé , & j'ai imaginé un moyen qui le prolongera peut-être.

Quoique ma résolution soit sûrement inébranlable , j'appréhende les violentes secousses. Malgré toute l'indifférence de Milord d'Herford , je sens qu'une désobéissance formelle coûteroit à mon cœur autant qu'à mon caractère : j'éviterai d'en venir là , si je puis , & je crois le pouvoir ; l'opinion que j'ai de l'ame du Chevalier Holfold , m'en donne l'espérance mais vous saurez tout cela un autre jour , ma chere Sophie ; je ne veux point vous assommer aujourd'hui d'une trop longue lettre. Adieu ; ménagez bien votre santé ; faites-m'en souvent donner des nouvelles , & aussitôt que vous le pourrez , donnez-m'en vous-même ; deux mots seulement , que je voye de vo-

tre écriture , & je serai contente.

Le Chevalier , toujours très-circonspect, n'ose vous écrire, de crainte d'être incommode ; mais quoiqu'il *ne dise mot* , il *n'en pense pas moins* , & me charge de vous en assurer. Un baiser à l'enfant de ma part ; j'en envoie mille à sa charmante mere.



LETTRE II.

DE LA MÊME.

Au Château d'Herval , le 6 Mars.

JE reçois un billet qui m'assure que vous vous portez bien , ma chere Sophie ; mais ce billet n'est point de vous ; jugez s'il peut me tranquilliser : c'est un mal de bras , dit-on , qui vous empêche d'écrire ; mais , mon Dieu ! qu'est-ce donc que ce mal-là ? une suite de couchés sans doute. Vous ne vous ferez point assez ménagée ; vous aurez pris l'air trop tôt. Ma chere Sophie , que je suis inquiète ! faites-moi écrire souvent , mais très-souvent , je vous conjure. Ce pauvre Hyde , il m'a vu si allarmée , que , si j'avois

voulu l'en croire , il seroit parti sur le champ pour m'aller chercher de vos nouvelles ; & il s'en est fallu de très-peu , mais de très-peu , en vérité , que je n'aye accepté sa proposition. Guérissez vite , sinon je ne réponds pas qu'il ne se trouve un matin à la poste , à la place d'une lettre : il feroit , j'espère , plus de diligence que le billet que je viens de recevoir ; il est du 13 Janvier , nous sommes au 6 Mars : pourquoi donc ce retard ?

Hé bien ! le Chevalier Holfold est ici depuis cinq semaines : la bonne , l'honnête , la vertueuse créature ! qu'il est digne d'estime ! que je lui dois de reconnoissance ! Chaque jour on lui découvre de nouvelles vertus ; j'ai toujours à-peu-près rendu justice à son caractère , & vous savez que je vous en ai dit du bien ; mais il faut convenir que j'étois loin de la rendre

à son esprit : le jugement que j'en porte, à présent que je pense le connoître, est qu'on peut en avoir autant, & qu'il ne se peut pas qu'on en ait davantage. La simplicité de son extérieur, jointe à celle de ses discours, m'a d'abord fait m'y méprendre ; je ne lui ai cru précisément que celui qu'il laissoit paroître.

L'erreur étoit excusable ; j'arrivois nouvellement de France, où tout l'esprit qu'on semble avoir n'est pas toujours tout celui qu'on a : j'avois à ce sujet trouvé souvent à rabattre, & il ne m'étoit point arrivé encore d'avoir à augmenter.

Mais je reviens au Chevalier Holfold : tout a changé de face à Herval depuis son arrivée : très-peu de temps après, mon pere a commencé à me marquer de la bonté, & je suis sûre, qu'avant qu'il soit peu,

il me marquera de la tendresse. Charlotte est venue voir sa mere ; & en a été reçue , au moins en apparence , assez bien. J'ai eu la permission d'aller à Wartel passer deux jours, & la jeune Carpenter, après ses couches , reviendra ici passer quelques mois.

Tout cela est l'effet des soins du digne ami de mon pere : il n'est point d'homme au monde qui possède , comme lui, le secret de faire mouvoir les autres ; on diroit qu'il dispose des volontés , & qu'elles n'ont la liberté d'agir qu'autant que la sienne la leur laisse.

Cet ascendant , au reste , qu'il sçait prendre, ne se laisse ni appercevoir , ni ne se fait sentir : on croit toujours avoir fait seul le bien qu'il engage à faire.

Tel est le Chevalier Holfold ; si

je n'aimois pas Milord d'Ossémond, en vérité, je pense que je pourrois l'aimer. Mais cet homme qui peut tout sur les esprits, malheureusement pour lui, & pour moi peut-être, ne peut rien sur les cœurs. Hélas ! ma chere Sophie, c'est que le sentiment ne se raisonne point, qu'il s'inspire, & ne se persuade pas ; qu'il est indépendant de nous-mêmes : comment pourroit-il dépendre d'un autre ?

Quoi qu'il en soit, je suis actuellement assurée que je n'ai rien à redouter de celui que ressent pour moi Sir Holfold : je vois son amour avec chagrin, parce qu'il le tourmente. Que je l'estime ! je peux même dire que je l'aime, & que, les droits de Milord d'Ossémond réservés, il n'est rien que je ne fisse pour le voir aussi heureux que je désire qu'il le soit, & que, dans le

vrai, il mérite de l'être. Mais pour ce qui me regarde, je suis sans aucune inquiétude. Il sçait le secret de mon cœur. Dès Londres, dans le tems où Milord d'Osmond étoit reçu chez mon pere, il l'avoit pénétré. Peut-être bien se flatte-t-il que sa tendresse pour moi, sur-tout sa conduite, & la reconnoissante amitié que je lui témoigne, jointe à la circonstance de l'éloignement du Comte, à la longueur de son absence, au peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de Milord d'Herford; que tout cela enfin pourra, avec le tems, opérer en moi quelque changement favorable pour lui. Je ne chercherai certainement pas à fortifier cet espoir; ne le voulant point remplir, je croirois faire une indignité: mais ce seroit aussi commettre une imprudence que de

travailler à le détruire entièrement.

Le Chevalier Holfold est , sans contredit , le plus honnête - homme qui soit au monde , & l'est dans toute la signification du mot ; mais il est mon amant , & amant très-passionné ; & j'avoue qu'il faut toute la haute opinion que le premier de ces titres m'inspire , pour calmer les craintes que l'autre me donne. Cependant , après son procédé , il y auroit eu de l'injustice à en conserver à un certain point.

Sur la déclaration que j'avois résolue de lui faire , & qu'en effet je lui ai faite , il y a quinze jours , de ce qu'un engagement me coûteroit actuellement à prendre , il a , sans hésiter , parlé sur le champ à mon pere , & en a obtenu , qu'il le laisseroit absolument le maître du tems de notre union ; c'est-à-dire ,

me dit-il en me rapportant sa réponse, que vous en voilà absolument maitresse. Je vous remets, sans aucune réserve, tous les droits que me peut donner sur vous, & la volonté, & la parole de Milord d'Herford. Croyez que je n'ai reçu l'une, que dans la vue de vous soustraire à l'autre, & de vous garantir pour jamais de toute espece de persécution. . . . Point de remerciement, je vous supplie, charmante Henriette, continua-t-il vivement, jugeant à mon air satisfait, que je me dispoisois à lui en faire : ah ! en me faisant connoître tout le prix que vous attachez au service que je viens de vous rendre, vous m'allez peut-être faire regretter de vous l'avoir rendu. En achevant ces mots, il me quitta brusquement, & me laissa réfléchir que contraindre ma reconnoissance, étoit

en effet la meilleure preuve que je pouvois lui en donner : aussi n'en a-t-il point été question. Lui, de son côté , ne m'étourdit point trop de son amour. Il est vrai que j'évite, autant que je puis, les occasions de me trouver seule avec lui , & qu'il a la délicate honnêteté de ne les point trop chercher.

Telle est ma situation actuelle , ma chere Sophie. Vous voyez que, sans ce maudit voyage de Milord d'Ossemond , elle ne seroit point trop malheureuse. Mais ce voyage , mon Dieu ! qu'il me tourmente ! le soutiendrai-je ? je ne le crois pas. . . . Il est au reste différé jusqu'à la fin du mois prochain ; c'en est près de deux encore : hélas ! qu'ils passeront vite ! Avant celui qu'il a fait à Londres, j'ai risqué de le voir. . . . C'est d'une imprudence impardonnable : mais

je comptois qu'il alloit partir , & partir tout de suite. . . . Il y a un grand parc à Herval. Ce parc a une issue dans la campagne. Jenni , par un Jardinier , a trouvé le moyen d'en avoir une clef : elle en a fait faire une , qui nous a servi deux fois avant le départ pour Londres , & une depuis le retour ; mais qui , j'espère bien , ne nous servira pas davantage. . . . Ah ! ma chere Sophie , qu'on prévoit peu , dans les commencemens d'une passion , tout le chemin qu'elle nous engagera de faire ! Qui m'eût dit que la mienne m'auroit conduite aussi loin , & que je pourrois imaginer qu'il est possible qu'elle me mene beaucoup plus loin encore ?... Mais heureusement je suis sur mes gardes ; je connois ma foiblesse Je ne l'exposerai plus. Déterminément , & quoi qu'il m'en

coûte . je ne reverrai le Comte que la veille de son départ , à moins que , d'ici là , nous ne puissions nous voir chez Charlotte , en sa présence , & celle de son mari . Si vous sçaviez l'idée qui lui est venue , la proposition qu'il a osé me faire , combien ses larmes , son désespoir , la rendoient dangereuse , & mon refus difficile ! Mais l'accepter , ce seroit le perdre . Mon pere a du crédit : que ne feroit il pas ? . . . que ne se permettroit pas sa haine ? . . . Non , nous ne serons jamais l'un à l'autre par ce moyen Qu'il parte seul . . . qu'il suive le plan de fortune qui lui est tracé ; qu'il obtienne la justification de son pere ; je travaillerai pendant ce tems-là à gagner le mien Peut-être que le Chevalier Holfold se contentera , à la fin , des sentimens qu'il est en mon pou-

voir de lui accorder. Je ne sçais ; mais je l'espère ; & si cela arrive , il a sur l'esprit de Milord d'Herford un si prodigieux ascendant , qu'il n'est rien que je n'en puisse attendre. . . . Mais adieu ; j'oublie que vous êtes malade ; qu'une trop longue lettre peut vous fatiguer. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand en recevrai-je donc une de vous ? Ce mal de bras m'allarme prodigieusement : je crains qu'il ne serve de prétexte à un mal plus dangereux. Embrassez cent fois votre enfant pour moi. Prononcez-lui souvent le nom d'Henriette : il faut de bonne heure l'accoutumer à l'entendre , ainsi que son cœur à l'aimer. Adieu , adieu.



L E T T R E I I I.

DE LA MÊME.

Au Château d'Herval, 15 Mars.

C'est sans fin, sans cesse, que je vous étourdis, ma chère Sophie. Mais, hélas ! les seuls plaisirs que je puisse goûter, sans aucun mélange d'amertume, sont ceux que notre amitié me procure. Passez-moi donc de les multiplier aussi souvent qu'il m'est possible.

Mon pere est à la campagne d'hier matin, avec le Chevalier Holfold : Madame Hervins est malade d'hier au soir. Selon les bruits publics, l'événement qui doit terminer cette maladie, peut en amener un bien glorieux pour elle. On prétend être sûr que Milord d'Herford l'épousera,

si elle accouche d'un fils ; &, dans le vrai , je n'en doute pas , un des plus vifs regrets de mon pere ayant toujours été de ne point avoir d'héritier de son nom. Ce que peut la vanité sur les hommes , ma chere Sophie ! Voyez combien ce qu'elle leur inspire , l'emporte sur ce que doit même leur inspirer la Nature ! Quel que puisse être cet enfant, Milord d'Herford est sans doute persuadé qu'il lui appartient. Comment , dans cette persuasion , peut-il croire devoir à une espece , ce qu'il pense pouvoir refuser à l'autre ? . . . Mais j'oublie que c'est mon pere qui donne lieu à cette réflexion , & que je ne devois pas me permettre de la faire.

Le Chevalier Holfold juge ce mariage , ainsi que tout le monde ; mais la crainte que la circonstance du mien avec lui ne fasse naître à

mon pere un soupçon injurieux sur le motif de ses représentations à cet égard , l'empêche de lui faire connoître tout ce qu'il en pense. Il lui en a assez dit cependant , pour l'engager à tenir secrète cette ridicule union , tant que l'intérêt de l'objet qui le doit déterminer à la former , n'exigera pas qu'elle éclate. Je crois, au reste, que vous me connoissez assez , pour être certaine que, si elle pouvoit honorer Madame Hervins , sans deshonorer mon pere , j'en serois peu affligée. . . . Jenni , dans l'instant , m'annonce qu'il arrive ; il ne peut revenir plus à propos : à l'instant même aussi , Madame Hervins vient d'accoucher , & c'est d'un fils. . . . Adieu ; je vais au-devant de mon pere. Ce soir je fermerai ma lettre.

L E T T R E I V.

DE LA MÊME.^A*A une heure après minuit.*

M On pere est d'une joie de l'événement du jour, qui se démêle aisément, malgré tous les efforts qu'il se fait pour en cacher une partie. En vérité, cette joie est si vive, & paroît si tendre, que je ne doute presque plus, qu'elle ne soit aussi fondée que lui-même se l'imagine. Quelle apparence qu'il la ressentît, si tout ce qu'on a prétendu étoit vrai?

Le Chevalier Holfold cependant, en me conduisant ce soir à mon appartement, m'a appris que la dernière résolution de Milord d'Herford étoit de différer d'un an son mariage, voulant

voulant , lui a-t-il dit , laisser assurer la vie de l'enfant , avant d'assurer son état. Je reconnois là l'effet des soins de Sir Holfold : je suis bien sûre, quoiqu'il n'en convienne point, que cette idée vient de lui , & qu'il l'a inspirée : elle n'operera , au reste, vraisemblablement qu'un retard. Cet enfant , qui n'a encore que quelques heures , a l'air , pour la force , d'avoir plusieurs jours. Je ne suis pas la seule qui en ai fait la remarque , & qui en ai été étonnée. . . . Enfin , quoi qu'il en soit , il vient d'être baptisé secrètement cette nuit , sans aucune cérémonie. Mon pere m'a fait sonder , pour sçavoir si je voudrois bien le nommer avec Sir Holfold. J'ai accepté la proposition de bonne grace ; il a paru m'en sçavoir gré. Je lui ai donné le nom de Frédéric ; c'est celui de Milord d'Or-

fémond. Il faut bien me forger des raisons pour aimer cet enfant ; j'ai espéré que ce nom en pourroit être une. A propos de Milord d'Ossémond , il est parti ce matin pour Helfeld , près de Douvres , avec Milady & sa sœur : ils reviendront quelques jours avant l'embarquement du Comte , qui se doit faire à Plymouth. Sans doute que je dois regarder comme un bonheur , la nécessité où il s'est trouvé de faire ce voyage. Il a été au-dessus de mes forces de tenir contre les persécutions qu'il m'a faites pour me revoir.

Cette clef , dont je m'étois si bien promis de ne plus faire usage , nous a donc encore servi ; & l'avant-derniere nuit , mon pere étant absent , & Madame Hervins malade , je l'ai passée entiere dans le

parc. Que je rougis de l'avouer ! mais qu'il s'en est peu fallu que l'ingrat ne m'ait donné occasion de me repentir à jamais de ma coupable complaisance ! Comment se peut-il que je lui pardonne le criminel abus que je ne vois que trop qu'il seroit capable d'en faire ? En vain s'excuse-t-il sur les craintes que l'avenir lui donne. Après tout ce que j'ai fait , tout ce que je fais encore pour les détruire , ces craintes ne sont-elles pas elles-mêmes un crime ? Les peut-il conserver , sans outrager mon cœur ? . . . Une seule preuve , a-t-il eu l'audace de me dire la dernière fois , est capable de dissiper pour jamais ces allarmes Ah ! si j'oublie que , pour s'assurer de ma constance , il la croit nécessaire , je fais bien plus peut-

être que de la lui accorder. . . . Mais ne parlons point de lui : hélas ! ne parlons donc de rien. Adieu : de vos nouvelles. Vous pouvez actuellement m'adresser directement vos lettres ; il n'y a plus rien à craindre. Adieu encore.



L E T T R E V.

D E S O P H I E.

A Paris , 22 Avril.

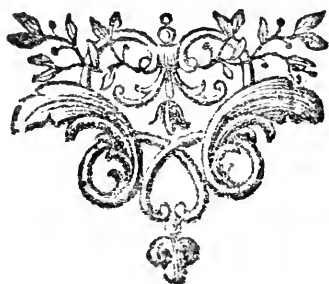
JE me suis à peu près doutée , ma chere Henriette , de l'inquiétude que vous causeroit ce billet d'une main étrangere : l'appréhension d'y ajouter encore , m'a fait attendre que je fusse en état de vous écrire moi-même. A présent , que je me porte presque bien , je puis vous avouer que j'ai été malade , mais très-sérieusement , d'un lait , dit-on , répandu ; j'ai manqué en perdre un bras ; & ce n'est que depuis quelques jours que je commence à m'en servir. Si j'en eusse été crue , cet accident ne me seroit point arrivé : j'a-

vois le plus vif desir d'être la nourrice de mon fils. M. & Madame d'Alanville s'y sont opposés, prétendant que j'étois de beaucoup trop jeune : ils auroient donc dû me le juger de beaucoup trop aussi pour devenir mere. Mais dans le vrai, l'usage, l'embarras, l'ennui, tant pour moi, que pour les autres, de l'emploi que je voulois prendre, voilà, je pense, le motif réel de leur opposition. Qu'en a-t-il résulté ? J'ai d'abord couru risque de la vie ; ensuite, celui d'être estropiée, & ils ne m'ont rien sauvé de cet ennui & de cet embarras qu'ils ont voulu m'éviter. Mon fils s'élève dans mon appartement, dans ma chambre même : je ne m'en rapporte à personne, ni le jour, ni la nuit, pour les services qu'il y a à lui rendre : l'innocente créature n'est encore suf-

ceptible que de douleurs : ma continue attention ne va qu'à lui en épargner : je suis, mille fois au-delà de leur valeur , payée des petites peines que je prends pour lui : premièrement, parce que ma tendresse en augmente; en second lieu, parce que j'entends dire, qu'on n'a jamais vu un enfant moins pleurer, & moins crier que le mien. Je me persuade que c'est l'effet de mes soins; & c'est avec un nouveau plaisir que je les redouble.

Obligée de venir ici, pour satisfaire mon pere & ma mere, qui, très-inquiets de mon état, ont absolument voulu m'y amener, mon fils, comme vous imaginez bien, a été du voyage, & l'a soutenu à merveille. Je me suis logée près du Luxembourg, croyant, pour lui, cet air le meilleur de Paris. . . . Mais

voilà l'heure où on le leve pour l'y mener promener. Permettez que je vous quitte un instant, ma chere Henriette ; je suis toujours le premier & le dernier objet qui frappe ses yeux : je veux faire en sorte qu'il ne me puisse distinguer d'avec sa nourrice. Si je parviens, ainsi que je l'espere, à l'empêcher de l'aimer de préférence, je serai moins sensible au chagrin d'avoir été forcée de lui en donner une.



S U I T E

D E L A M E M E L E T T R E .

4 heures après midi.

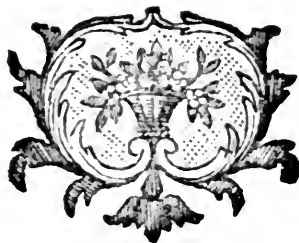
M On fils est actuellement à la promenade ; je ne puis l'y accompagner : on ne veut point que je prenne l'air. Si ce n'étoit pour lui que je me conserve , j'aurois bien de la peine à me soumettre aux ennuyeux ménagemens qu'on exige : mais ma vie , ma santé même , lui font nécessaires ; puis-je n'en pas avoir soin ? Le voilà sorti pour une heure ; je viens passer ce tems avec vous , ma chere Henriette. Parlons un peu de vos affaires. Je vois , en relisant ce que je vous ai écrit , que je ne vous ai encore entretenue que

des miennes , & je vous en demande pardon. Croyez pourtant que les vôtres continuent de m'intéresser vivement ; que j'y prends , & y prendrai toujours la plus tendre part. Jugez donc avec combien de plaisir j'ai reçu les bonnes nouvelles que vous m'annoncez , & avec quelle satisfaction je remarque que vous êtes enfin plus tranquille. Selon ce que vous me dites du Chevalier Holfold , je me trouve fondée à en tout espérer , & vous l'êtes à en tout attendre. Je regarde aussi (pour plus d'une raison , je l'avoue ,) comme un très - grand bonheur l'éloignement où se voit contraint Milord d'Ossémond. Premièrement , lui absent , il est certain que les délais apportés à votre mariage , frapperont moins M. votre pere , & qu'il se prêtera plus aisément à les prolonger : c'est

beaucoup ; c'est tout même dans votre position , que d'obtenir du tems. En second lieu , je ne puis vous dissimuler que ces rendez - vous , la nuit , seule dans un parc , (car sans doute vous ne comptez pas Jenny pour un témoin ,) me donnent une inquiétude , dont je conviens que je désire ardemment d'être quitte. Ma chere Henriette , avez-vous oublié ce que vous me disiez si bien au sujet de Charlotte , que *la vertu consistoit plus à fuir l'occasion d'en manquer , qu'à triompher de cette occasion ?* Comment est-il possible que l'exemple de votre jeune amie ne vous fasse pas trembler ? Je trahirois votre confiance , & mes propres sentimens pour vous , si je ne vous faisois pas réfléchir sur le péril où vous avez la témérité de vous exposer. Imaginez l'idée que je m'en forme : j'ai de vous

toute celle que je dois avoir. En vous croyant tout ce que vous devez être , je suis très-persuadée que je ne vous crois simplement que ce que vous êtes. Hé bien ! malgré cette justice que je vous rends , je suis bien plus surprise de votre victoire , que je ne le serois de celle de votre amant : mais , quels que puissent avoir été jusqu'à ce jour vos succès , ne vous en méfiez que davantage de vous - même : comptez que le trop fréquent usage des forces , ne peut manquer de les épuiser à la fin. Avoir résisté jusqu'à présent , n'est point du tout une raison pour s'assurer qu'on résistera toujours. Vous ne verrez plus , me dites-vous , Milord d'Offémond qu'une fois ; mais c'est cette fois , qui doit être la dernière , qui est le plus à redouter. Combien son désespoir , & le vôtre , n'aug-

menteront-ils pas le danger de vos adieux ? Rien n'ajoute tant à la sensibilité , que la douleur : s'il est vrai qu'elle nous rend plus tendres , ne doit-elle pas nous rendre aussi plus foibles ? Concluez de-là , ma chere Henriette , & achevez de vous dire tout ce que je ne vous dis point ; & sûrement , tout ce que vous pensez aussi-bien que moi. . . . Mais j'entends mon fils , je vais encore vous quitter pour lui. Je vous rejoins dans un moment.



S U I T E

A
DE LA MEME LETTRE.*7 heures du soir.*

IL y a deux heures que je brûle de vous rejoindre , ma chere Henriette ; & un des plus grands sacrifices que j'aye encore faits à mon fils , & que je lui ferai peut-être jamais , est d'avoir différé à venir vous faire part de la joie vive & tendre qui transporte mon ame : imaginez ce qu'elle doit être. Je crois , oui , je crois que vous avez deviné juste , & qu'il est possible en effet , que mon enfant devienne un jour l'heureux moyen de cette réconciliation que vous m'avez prédite , dont , depuis si long-tems , je ne vous parle

plus ; mais que , connoissant mon cœur , vous me rendez bien la justice de penser que je n'ai pas cessé de souhaiter un seul moment.

Ecoutez , mon aimable amie , écoutez ce qui donne lieu à cette espérance , sans cesse combattue , jamais détruite , & décidez si c'est à tort que j'ose enfin m'y livrer.

Cet après-midi , mon fils étant à la promenade , un jeune homme charmant , à ce que m'ont rapporté mes femmes , (& sur le champ j'ai reconnu son pere) , qu'elles n'ont pu me nommer , ne l'ayant jamais vu , après avoir quelques instans suivi la nourrice , l'a abordée , & tirée à l'écart ; les autres n'ont point entendu ce qu'il lui disoit ; seulement elles ont observé qu'il avoit embrassé l'enfant plusieurs fois ; qu'il avoit l'air très-attendri , les yeux même :

mouillés de larmes ; & qu'en quittant la nourrice , il lui avoit donné de l'argent. Je conjecture que cet argent n'étoit que pour l'engager au silence ; car j'ai eu toutes les peines du monde à le lui faire rompre : mais ayant, par bonheur, imaginé de me servir , pour la faire parler , de l'expédient qu'on avoit employé pour la faire taire , il m'a réuissi , & j'ai sçu d'elle enfin , que le jeune homme dont il s'agissoit , lui avoit fait cent questions sur la vie que je menois en Province , sur celle que je menois à Paris , & sur le degré d'attachement que je marquois pour mon fils. Cette femme m'a ajouté , que chaque réponse qu'elle faisoit , valoit à l'enfant une nouvelle caresse , & que c'étoit avec beaucoup de peine qu'il s'en étoit séparé , après lui avoir fait promettre à elle , que chaque fois

qu'elle l'ameneroit promener, elle viendrait à la même heure, dans le même endroit, où il ne manqueroit pas de se trouver, pourvu qu'elle ne parlât à personne, & sur-tout à moi, ni de sa rencontre, ni de sa conversation avec elle. Hé bien ! mon aimable amie, qu'en pensez-vous ? Tout cela n'est-il pas d'un favorable augure pour l'avenir ? Quoi ! il se pourroit qu'un jour réunis. . . . Et ce bonheur si doux. . . . si ardemment souhaité, je le devrois à mon fils ! . . . Je le lui devrois, ma chère Henriette ! . . . Ah ! concevez-vous combien il augmenteroit de prix ; combien il ajouteroit à ma tendresse pour mon enfant ? Je pensois l'aimer autant qu'il est possible, & j'ai éprouvé cet après-midi, le recevant dans mes bras, en sortant de ceux de M. de Valmire, que je peux l'aimer da-

vantage : l'idée des caresses qu'il venoit d'en recevoir , a rendu les miennes mille fois plus vives qu'elles n'avoient coutume d'être : en le pressant contre mon sein , en l'accablant de baisers , on eût dit que je cherchois la trace de ceux de son pere ; & en me voyant l'en accabler encore, on eût cru que je l'avois trouvée. Un je ne sçais quel sentiment délicieux , inexprimable , a pénétré & rempli tout mon cœur ; l'amour , la Nature, y ont confondu leurs droits ; c'étoit mon époux que j'adorois dans mon enfant ; c'étoit ce même enfant que je chérissais dans mon époux : aucune réflexion attendrissante en faveur de l'un , qui ne tournât à l'avantage de l'autre. . . . Ah ! puisse , puisse le Vicomte un jour connoître , sentir , partager tous les transports que lui & son fils m'inspirent ! C'est

son bonheur , oui , son bonheur ,
bien plus que le mien , qui me le fait
souhaiter. Adieu , ma chere Hen-
riette ; je ne ferai partir que demain
cette lettre : je vous dirai si le Vi-
comte a été exact au rendez - vous :
il n'y manquera pas sans doute : il
a vu son fils : peut-il ne pas désirer
de le revoir encore ?



*S U I T E*A
DE LA MEME LETTRE.

23 Avril.

JE viens de le voir. oui, de le voir. tenant son fils dans ses bras. . . . lui prodiguant les baisers les plus tendres. . . . Dieu ! ô Dieu ! comment ai-je pu me contenir. . . . ne pas voler à ses pieds ? . . . Car c'est moi, oui, c'est moi qui suis coupable. Ah ! l'amour m'auroit conduit à lui demander grace, & me l'auroit peut-être fait obtenir, si le faiblessement ne m'en avoit ôté la force, ou si lui-même, par une fuite précipitée, ne m'en avoit fait manquer le moment. Ma chère, ma tendre, ma bien-aimée Henriette,

ah ! pour un instant , pour un instant seulement , faites diversion à tout ce qui vous environne. N'écoutez. . . . ne voyez que moi. . . . ouvrez tout votre cœur à ma joie. . . . Le mien ne la peut contenir : qu'elle se répande dans le vôtre. . . . partagez-la ; soyez heureuse. . . . soyez - le de mon bonheur. . . . c'est le moyen de l'augmenter encore. . . . Ecoutez , mon amie. . . . si le délire où je suis me permet de m'exprimer. . . . écoutez l'intéressant récit de la délicieuse scène dont je viens d'être le fortuné témoin. . . . Votre ame est sensible , vous êtes digne de l'entendre.

Mon pere & ma mere sont sortis de ce matin ; & en me levant , il m'est venu une idée. . . . Ah ! que je me sçais gré de l'avoir suivie ! Cet après - midi , je me suis fait habiller très-simplement , & envelop-

per de coëffes , de façon à n'être pas apperçue , accompagnée d'une seule femme inconnue à M. de Valmire , ainsi que celle que j'ai actuellement auprès de moi , qui sont toutes deux de Province : je me suis fait conduire à une porte du Luxembourg , opposée à celle par où on mene ordinairement mon fils , que j'ai donné ordre d'y porter quelques momens après moi. Arrivée à peine au lieu désigné , qui est le plus retiré & le plus solitaire , je l'ai apperçu. . . . lui. . . le Vicomte. . . . lui-même. . . . Il paroïssoit rêveur , occupé ; levoit les yeux de tems en tems ; sembloit , des regards , parcourir le jardin ; a , dans l'espace de cinq ou six minutes , tiré deux ou trois fois sa montre , avec l'air que donnent l'attente & l'inquiétude. . . . Comme j'étois attentive à tous ses mouvemens , & comme je

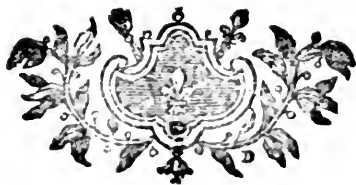
T'en remerciois au fond de l'ame!... Enfin, l'heure convenue a sonné, & mon enfant a paru. Le Vicomte a doublé le pas: le plaisir s'est peint sur son visage: il a avancé vers la nourrice avec empressement, & ainsi que la veille, l'a tirée à part, a pénétré avec elle sous l'épaisseur des arbres, où ayant trouvé un banc, il l'a fait asseoir, & s'est placé auprès d'elle. J'étois environ à quatre-vingts ou cent pas: j'aurois bien voulu m'approcher plus près; mais il me fut impossible. Un banc, heureusement, s'est trouvé sur mon passage; & il étoit tems. Un tremblement universel, une palpitation de cœur violente, m'ont mise à l'instant de me trouver mal: mais mes forces se sont ranimées, quand j'ai vu tout-à-coup le Vicomte prendre son enfant dans ses bras, l'y serrer avec

vivacité , & l'embrasser mille fois , avec une ardeur , dont je pensois qu'il n'y avoit que moi au monde de capable. On eût dit que la petite créature sentoît le prix de ses tendres caresses , & qu'elle cherchoit à y répondre. Aucun cri , aucune preuve d'impatience ne lui est échappée ; j'en avois une frayeur qui ne s'imagine pas : mais elle remplit au-delà de mes desirs : aucun mouvement même ne se fit remarquer , pour retourner à sa nourrice , qui fit plusieurs fois cependant semblant de s'éloigner. Pendant cet innocent badinage , qui dura près d'une heure , j'étois , ma chere Henriette , dans une situation que j'essayerois inutilement de vous rendre. Des larmes couloient de mes yeux , tandis que le sourire se marquoit sur mes levres : j'articulois à demi-voix des félicitations à mon
fils ,

filz, des remerciemens à son pere. Enfin, un mouvement non réfléchi, dont je n'ai pas été maitresse, m'a fait me lever, je ne sçais dans quel dessein, ni quelle en auroit été la suite : je sentoís seulement, & ne pensoís pas. Mais le Vicomte, qui peut-être jusques-là ne m'avoit point remarquée, me voyant avancer vers lui à grands pas, s'est à son tour levé précipitamment, a remis l'enfant, & a disparu comme un éclair. S'il fût resté, sans doute que le sentiment qui m'animoit m'eût soutenue : mais, ne le trouvant plus, je suis tombée sans connoissance. On m'a portée dans le carrosse de mon filz, qui étoit le plus près : le mouvement de la voiture m'a fait revenir. Hélas ! en ouvrant les yeux, j'ai cru n'avoir fait qu'un doux songe. Puis-je n'en avoir point fait un en

effet , & que ce ne soit pas réellement une illusion ! Quand j'y pense , ma chere Henriette , je n'ose me persuader le contraire. Le Vicomte , par tant d'expériences , m'a appris à me méfier des plus tendres apparences. . . . Enfin , il faut attendre & voir les suites de celle-ci. Oh ! comme je croirai au pouvoir de la Nature , si elles ont en effet toutes celles que je souhaite ! En rentrant je n'ai point trouvé mon pere ni ma mere : j'en ai été fort aise ; & j'ai bien défendu qu'on les instruisît de cette scène ; ils ne l'approuveroient pas , j'en suis sûre. Ils ont pris pour le Vicomte un éloignement , que je veux bien que sa conduite justifie en partie , mais qu'il est certain qu'ils mènent beaucoup trop loin. Chaque jour il leur échappe devant moi des traits qui le regardent , que ,

par respect pour le nœud qui nous unit, ils devroient bien me taire. . . .
Mais je crois les entendre ; je ne les ai point vus d'aujourd'hui : je vais les embrasser , ma chere Henriette : j'aime , dans ce moment , cent fois plus qu'à l'ordinaire , tout ce que je dois aimer. Vous-même que j'aime tant toujours , j'imagine sentir que je vous aime aussi davantage.



L E T T R E V I .

D E L A M Ê M E .

Du 28 Août.

JE l'avois pressenti ; ce n'est , hélas ! qu'un songe , ou une erreur aussi peu durable , qui m'a ravie , enchantée quelques heures. Voilà cinq jours de suite qu'on mène mon fils à la promenade , & son pere , ma chere Henriette , n'y a pas paru une seule fois . . . le cruel ! . . . Il m'a reconnue , sans doute : c'est moi qu'il fuit , qu'il veut éviter ; . . . mais qu'il n'appréhende plus de surprise , jamais il ne m'arrivera d'en tenter. Qu'il continue de voir son fils ; pourquoi se priveroit-il de ce plaisir ? . . . Pour.

de deux jeunes Personnes. 53
quoi ? . . . Hélas ! ce me seroit une
consolation de sçavoir qu'il en jouit ;
& si l'ingrat peut s'en douter , c'en
est assez pour qu'il se le refuse . . .

Onze heures du soir.

MON frere & ma sœur sont ve-
nus cet après-midi comme je
vous écrivois , ma chere Henriette ,
& m'ont interrompue. Nouvelles
peines qu'ils m'ont annoncées. Le Vi-
comte , le lendemain de ce jour le
plus heureux de ma vie , de ce
jour que je regardois comme pou-
vant être le terme de mes chagrins ,
& le commencement de mon bon-
heur , est parti pour la campagne.

Vous voyez bien qu'il n'y a plus à
en douter , & que j'en ai sûrement été
connue ; sa fuite de Paris en est une

preuve . . . Mais , mon Dieu ! il me hait donc bien , puisqu'il immole à cette haine ce sentiment si doux , si tendre , dont mes yeux , mes propres yeux l'ont vu pénétré ! . . . Ah ! il n'y faut plus penser Il ne me reste actuellement auprès de lui aucune ressource à faire valoir C'en est fait , c'en est fait pour la vie Pour la vie , ma chère Henriette ! . . . Que je suis malheureuse ! Je commençois à être tranquille ; j'avois pris mon parti ; je le croyois du moins ; cette nouvelle lueur d'espérance a ranimé toute ma tendresse , & , je pense , l'a augmentée encore : nouveaux combats à lui livrer. Ah ! que ne puis-je quitter Paris , le quitter pour toujours ? Mais j'en presse en vain mon père & ma mère ; ils ont la cruauté de me refuser : ma santé , prétendent-ils , les

de deux jeunes Personnes. 55
y arrête. Hé ! comment , dans l'agitation continuelle où ils me voient , dont certainement ils pénétrant la raison , peuvent-ils se figurer qu'elle pourra se rétablir ?

Adieu , ma chere Henriette ; j'ai un si violent mal de tête , que je ne sçais ni ne vois ce que j'écris : demain je rassemblerai mes griffonnages de cette semaine, & les ferai partir. Pardonnez-moi ce retard ; j'ai été si peu à moi , qu'en vérité je n'ai pu m'occuper de rien.



L E T T R E V I I.

D E L A M Ê M E.

Du 25 Mai.

JE tremble, ma chere Henriette, que des circonstances, toujours plus affligeantes, qui m'ont forcée de différer l'envoi de mes Lettres, ne mettent le comble aux peines qui déchirent mon cœur, en donnant lieu au vôtre de me soupçonner d'une coupable négligence. Ah ! que je serois touchée, si vous m'en pouviez croire capable pour vous !

Il y a près d'un mois que je vous ai écrit ; mes Lettres sont toujours restées sur ma table : d'abord j'ai été très-malade d'une fièvre qui m'a duré plusieurs jours ; première cause

de mon délai à les faire partir : ensuite j'ai cru devoir attendre le dénouement d'une aventure cruelle, dont je ne voulois vous instruire que lorsqu'elle seroit terminée ; enfin elle vient de l'être, & je commence à respirer.

Ah ! ma chere Henriette , quelle nouvelle peine vient de m'accabler ! & ce qui y a ajouté encore, c'est le peu de consolation que j'ai trouvé dans tout ce qui m'environne. Ce n'est qu'avec vous, mon aimable amie, qu'il m'est librement permis de gémir & de me plaindre ; vous seule dans la Nature daignez compatir à ce que je souffre. Tous les cœurs ici me sont fermés ; les objets qui me sont les plus chers, ceux à qui je dois le plus l'être , loin de chercher à adoucir, à calmer mes douleurs, semblent se plaisir à les

aigrir , à les augmenter. Mon frere , ma belle-sœur , mon pere , ma mere même , que j'ai toujours trouvés si tendres , à qui je croyois des ames si sensibles , m'ont vue au désespoir , & les sollicitations les plus importunes n'en ont pu arracher les plus foibles secours. En vérité , je ne les conçois pas ; & quand je vous aurai appris ce qui vient d'arriver , vous excuserez mes murmures , & ne comprendrez pas mieux que moi le motif de leur dure conduite.

Je vous ai mandé que le Vicomte étoit parti pour la campagne le lendemain que je l'avois vu à la promenade avec son fils : j'acquis bientôt la certitude que j'en avois été reconnue : un de mes gens , qui a été à lui , me dit huit jours après , qu'il l'avoit vu sur mon passage , à ma sortie du Luxembourg , lorsque mes

femmes , après d'inutiles efforts pour me faire reprendre connoissance , m'avoient fait transporter chez moi toute évanouie que j'étois.

Il ne me fut donc plus possible de me dissimuler la part que j'avois à l'absence de M. de Valmire ; quoique je m'en fusse à peu près doutée , j'y fus aussi sensible que si je n'en avois pas eu le moindre soupçon Ah ! l'état où il m'avoit vue devoit-il le porter à me fuir ? Etoit-ce-là l'effet qu'il auroit dû produire ? Quoi qu'il en soit , le vif chagrin que j'en ressentis fut bientôt effacé par un mille fois plus vif encore.

Il y a environ trois semaines que Mesdames de Martigny & de Verseil (ces femmes ne semblent faites que pour m'attirer des malheurs , ou m'en annoncer ,) s'aviserent , après un tems considérable que je ne les

avois vues , de me venir rendre une visite : mon pere & ma mere étoient sortis , & , contre mon ordinaire , j'avois oublié de faire fermer ma porte. L'abbattement où elles me trouverent leur firent imaginer , sans doute , qu'une nouvelle , répandue depuis 24 heures , & qui faisoit le plus grand bruit à Paris , étoit venue à ma connoissance. Je compris peu d'abord ce que pouvoient signifier les consolations qu'elles s'empresserent à l'envi de me donner l'une & l'autre ; je n'y prêtai même qu'une attention très - médiocre : mais à la fin , les mots de duel , de Bastille , mêlés avec les noms de Messieurs de Morfanne & de Valmire , m'ayant tirée de ma distraction , de l'air le plus allarmé je leur demandai l'explication de ce qu'elles venoient de me dire. Il leur fut alors facile de s'ap-

de deux jeunes Personnes. 61
percevoir de l'indiscrétion qu'elles
venoient de commettre ; leur em-
barras , & le silence qu'elles voulu-
rent s'obstiner à garder , loin de la ré-
parer, en furent une nouvelle qui aug-
menta mes inquiétudes. Je redou-
blai d'instances pour les faire parler ,
& les y déterminai enfin.

Formez - vous , s'il est possible ,
une idée , ma chere Henriette , de
ce qui se passa dans mon ame , lors-
qu'après un long préambule qu'il me
fallut essuyer , qui n'excita que mon
impatience , sans me préparer à re-
cevoir les coups qu'elles alloient me
porter , elles m'apprirent que M. de
Valmire avoit été arrêté dans la
nuit ; qu'on ne sçavoit pas positive-
ment le lieu où il avoit été conduit ;
qu'on le croyoit cependant à la Bas-
tille , ou à Vincennes ; que la cause de

cet emprisonnement étoit, disoit-on, la mort de M. de Morfanne, arrivée la veille ; qu'au reste il n'y avoit, touchant cette mort, que des probabilités & des soupçons, sans aucune certitude, M. de Morfanne, qui seul auroit pu donner des éclaircissèmens, ayant été porté chez lui percé de deux coups d'épée, sans connoissance, & étant mort deux heures après sans qu'elle lui fût revenue.

Pour juger combien ces soupçons paroïssent fondés, il faut sçavoir qu'indépendamment du premier démêlé du Marquis & du Vicomte, & de la haine déclarée & connue qui en avoit été une suite, Madame de Berval, toujours maitresse de mon mari en apparence, étoit en liaison secrète avec M. de Morfanne de-

de deux jeunes Personnes. 63

puis deux mois ; que pendant ce voyage de huit jours , que le Vicomte fit dernièrement à la campagne , cette femme avoit saisi la circonstance pour rompre absolument avec lui , & s'étoit retirée à Passy dans une maison que M. de Morfanne lui avoit fait préparer ; que ce fut précisément le lendemain du retour de M. de Valmire, que l'accident du Marquis arriva au bois de Boulogne , où il alloit tous les matins se promener seul à cheval. Deux especes d'ouvriers , qui le rapportèrent chez lui , & qu'on arrêta , déposerent que, passant dans le bois sur les dix heures , un homme à cheval , enveloppé d'une grande redingotte grise , le chapeau très-enfoncé sur sa tête , & se cachant le reste du visage de son mouchoir , les avoit priés d'aller

donner du secours au Marquis qu'il leur avoit nommé, & dont il leur avoit enseigné la demeure ; qu'après leur avoir indiqué l'endroit où ils le trouveroient blessé, & leur avoir jeté quatre louis, en leur recommandant de ne point l'abandonner, il avoit à toute jambe suivi la route de Paris. Il étoit donc bien prouvé que ce n'étoit point un assassinat, & par conséquent que ce ne pouvoit être qu'une affaire. M. de Morfanne étoit connu pour les craindre : de plusieurs qu'il s'étoit trouvé occasion d'avoir, & que sa fatuité lui avoit attirées, le Vicomte seul l'avoit sçu contraindre à en venir à la conclusion ; toutes les idées s'étoient donc fixées sur lui. Mais comment, & pourquoi, s'il étoit vrai qu'il n'y eût point réellement de preuve, ainsi que me le disoient Mes-

de deux jeunes Personnes. 65
dames de Verfeil & de Martigni ,
s'étoit-on affuré de la perfonne du
Vicomte ? Peu fatisfaite de ce qu'el-
les me répondirent à ce fujet , & al-
larmée au-delà de l'imagination ,
j'ordonnai fur le champ qu'on mît
mes chevaux au carroffe , & j'al-
lois me rendre chez le Duc de*** ,
ce grand-oncle de mon mari dont je
vous ai déjà tant parlé , pour pren-
dre des éclaircifsemens & le folliciter
en faveur de fon neveu , lorsque
mon pere & ma mere rentrerent...
Mais on m'avertit pour dîner ; à tan-
tôt , ma chere Henriette : auffi-tôt
que mon fils fera couché , je reviens
finir , & pour le coup fermer toutes
mes Lettres.



Sept heures du soir.

J'EN suis restée ce matin à l'arrivée de mon pere & de ma mere ; je vais me dépêcher de terminer : je veux ce soir faire mettre mes Lettres à la poste. Le trouble & l'effroi peints sur mon visage , firent aisément deviner à Monsieur & à Madame d'Alanville que j'étois informée des bruits publics. Me voyant prête à sortir, ils me demanderent où j'avois dessein d'aller ; je le leur dis. Mon pere voulut s'y opposer : ne vous mêlez point de cette affaire , me dit-il ; ce seroit d'ailleurs sans aucun fruit. La famille de votre mari a décidé de son sort ; sa vie, son honneur, ne courent aucun risque ; & , par les arrangemens qu'on va prendre , l'une &

de deux jeunes Personnes. 67

L'autre seront à jamais en sûreté. Je m'informai quels étoient ces arrangemens. Une prison perpétuelle , répondit froidement mon pere ; je sçais que le Duc de * * * la sollicite ; la conduite de son neveu ne lui fournira que trop de moyens pour l'obtenir Une prison perpétuelle , répétai-je en l'interrompant d'une voix à demi étouffée ! Eh ! qu'a donc fait le Vicomte pour la mériter ? . . . Mais l'ordre qui l'y condamne n'est pas donné peut être encore ; mes prières & mes pleurs le pourront prévenir ou le faire révoquer. Eh ! supposé que cela fût , reprit Monsieur d'Alanville en continuant de m'arrêter , de quoi cela garantiroit-il le Vicomte ? Il doit immensément ; ses créanciers ont des mesures prises pour le faire enfermer : ne vaut-il pas mieux pour lui que sa famille les

préviennne ? Et vous l'abandonnez donc entierement, Monsieur ? lui dis-je , en joignant les mains avec une expreffion fi touchante , & en même tems fi défefpérée , qu'il en fut ému fans doute , car il détourna les yeux comme pour ne me pas voir. Et que voulez-vous que je faffe pour lui , me répliqua-t-il , après un moment de fílence ? Ses affaires font dans un défordre affreux. A peine ce qu'il poffede de bien pourra-t-il fuffire à acquitter & fes dettes , & celles que la condamnable foibleffe de fon pere lui a fait contracter pour lui. Dois-je vous ruiner ? dois-je ruiner votre fils , pour tirer Monsieur de Valmire de l'embarras où il fe trouve , & où immanquablement il fe trouveroit bientôt après ? Croyez-moi donc , ajouta-t-il , livrez cet homme à fa deftinée : fon-

gez à ses procédés avec vous : méritent-ils , & l'intérêt que vous voulez m'inspirer , & celui que je vous y vois prendre ? Cet homme , quel qu'il soit , répondis-je en me faisant effort pour parler , est mon mari ; je l'ai reçu de vous ; il fut votre choix avant d'être le mien ; il est le pere de mon enfant. cet enfant l'est de votre fille. De plus , il est malheureux. voilà les titres . . . Peut-être ne suis-je pas la seule à qui ils imposent des devoirs. . . Mais quoi qu'il en soit , je vole remplir les miens. En achevant ces mots , je m'échappai de mon pere , qui vouloit encore me retenir. Montée en carrosse , j'ordonnai qu'on me conduisît chez le Duc de ***.

Quelque frivole que soit le Duc , l'état où je parus devant lui en imposa à sa légèreté. Je ne vous ré-

pete point ma conversation avec lui, ma chere Henriette. A peine en conservé-je l'idée. Tout ce dont je me souviens , c'est que , vraiment touché de mes larmes , Monsieur de *** après être convenu du moyen qu'il étoit résolu d'employer , pour s'assurer à l'avenir de la conduite de son neveu , me promit & de différer d'en faire usage , & de travailler à son élargissement , aussitôt qu'on auroit pris des mesures pour le mettre à l'abri des recherches & des mouvemens que pouvoit faire la famille de Monsieur de Morfanne. C'étoit, à ce qu'il m'apprit , pour en prévenir les suites , que , la nouvelle à peine répandue de la mort du Marquis , à laquelle , selon ce qu'on en disoit , il ne douta point que son neveu n'eût part , il avoit demandé une Lettre de cachet pour faire mettre le Vicomte

à la Bastille ; mais qu'il étoit sûr de sa révocation aussitôt qu'il la solliciteroit. Ainsi , me dit-il obligeamment , n'ayez aucune inquiétude sur le sort de votre mari : puisqu'il est vrai que vous l'aimez , peut-il manquer d'être heureux ?

Cependant , malgré toutes les assurances qu'il put me donner , & que je lui fis me réitérer bien des fois dans les trois semaines que le Vicomte est resté à la Bastille , sa sortie seule de ce lieu si redoutable , put parvenir à me tranquilliser. Heureusement les héritiers de Monsieur de Morfanne , plus empressés à recueillir les fruits de sa mort , qu'à la poursuivre , après quelques vaines recherches , ne trouvant que de foibles indices , & aucune preuve , redoutant d'ailleurs le crédit de la famille de Monsieur de Val-

nire , ont cellé toute poursuite , & le Duc de * * * fidele à sa parole , a fait sortir son neveu il y a deux jours , qui s'est sur le champ retiré à Auteuil , où il a une petite maison.

Je continuerai-très assiduellement de voir son oncle. Ce que mon pere m'a dit de cette prison où on vouloit faire enfermer le Vicomte , ne me fait point de la tête. Qui sçait si sa famille ne prend point de secrètes mesures ? Je crois le Duc de bonne foi : mais c'est un grand Seigneur , un homme de Cour ; je m'en méfie.

D'un autre côté , les créanciers du Vicomte me tiennent en alarme : il en a beaucoup , je le sçais : il est énorme , incroyable , ce que lui a coûté cette Madame de Berval , qui , au reste , ne coûtera plus rien à personne. On a si bien aiguillonné son

son mari , que , huit jours après la mort de Monsieur de Morsanne, il l'a fait enfin enlever de chez une femme de son espèce où elle s'étoit réfugiée : actuellement elle est dans une maison de force.

Mais dix heures sonnent : adieu , mon aimable amie ; je vous promets bien de n'être plus si long-tems sans vous écrire. Soyez rassurée sur ma santé. Si j'avois l'esprit tranquille & le cœur satisfait , je sens qu'elle seroit à présent entièrement rétablie.



LETTRE VIII.

D' H E N R I E T T E.

Au Château d'Hervil , le 15 Juin.

TR O I S mois sans recevoir de vos nouvelles , ma chere Sophie ! Non seulement vous ne m'écrivez point , mais vous ne me faites plus écrire : ainsi donc tout me manque à la fois. Le Chevalier Hyde s'est trouvé forcé de retourner à Londres : sans cela , soyez sûre qu'il seroit actuellement en France : & Milord d'Offémond , hélas ! Milord d'Offémond doit être embarqué depuis deux jours. Je l'ai vû , il y en a trois, pour la dernière fois. . . . On m'apporte des Lettres. . . . Un paquet de Paris. . . . Il est de votre écriture. . . Oh ! comme je vous re-

mercie de tout le plaisir que je vais avoir !

Je viens de lire & relire tout ce que vous m'écrivez , ma chere Sophie : mille & mille graces vous soient rendues , des douces larmes que vous venez de me faire répandre. Que vous m'avez touchée & pénétrée ! Ah ! que vous avez raison de croire que je partage tous vos sentimens & toutes vos situations ! En vérité , j'en suis affectée presque aussi vivement que vous-même. Mais prenez courage , ma tendre , ma digne amie ; tant de vertus ne peuvent manquer de trouver à la fin leur récompense : le Ciel vous la doit ; il est juste ; il vous l'accordera. Cet enfant chéri, l'objet de ces soins qui vous rendent aussi respectable qu'intéressante , vous rendra encore un jour aussi heureuse que vous méritez de

l'être. D'après ce que vous me racontez du Vicomte , j'en suis plus sûre que jamais. Puissé ce jour , que je désire aussi impatiemment que s'il devoit éclairer mon propre bonheur , combler bientôt le plus ardent de mes vœux , en remplissant tous les vôtres ! Quel soulagement ne seroit-ce pas pour moi , si je n'avois plus à gémir que sur mon sort ? Tant que vous aurez à vous plaindre du vôtre , ma chere Sophie , soyez certaine que je serai doublement malheureuse.

Par ce que je vous ai mandé du départ de Milord d'Ossémond , au commencement de cette Lettre , vous verrez que les vôtres , & les sages conseils que vous m'y donnez , sont arrivés trois jours trop tard ; mais je vous avouerai franchement , que , fussent-ils venus trois jours plutôt , il

Y a grande apparence qu'ils n'auroient pas été mieux suivis. Eh ! comment vouliez - vous , ma chere Sophie , que , dans cette cruelle circonstance , nous eussions le courage de nous refuser le douloureux plaisir de nous en affliger en liberté ensemble ? Je l'ai donc vu une fois encore dans le Parc d'Herval , où ferme dans mes résolutions , il n'avoit point été reçu depuis son retour dans la Province , quoiqu'il y ait passé cinq semaines , son embarquement s'étant fait un mois plus tard qu'on ne comptoit. Il est vrai que Charlotte est accouchée , que j'ai été trois semaines chez elle , que j'y ai vû le Comte sept ou huit fois , mais toujours, ainsi que je me l'étois promis, en présence de Sir Carpenter & de sa femme. Cette précaution prise contre lui , l'a mis au dé-

despoir ; il s'en est si tendrement plaint , m'a fait tant de sermens qu'elle lui étoit injurieuse , & à moi inutile , m'a juré tant de fois un respect inviolable , m'a, en un mot , si persécutée pour un dernier rendez-vous , qu'il a bien fallu le lui accorder. Mais soyez tranquille ; quoiqu'il soit peut-être vrai qu'il ne m'ait pas exactement tenu parole sur tous les points , il est enfin parti , & je ne pleure que son absence ; elle sera au reste vraisemblablement bien moins longue qu'elle ne devoit être : le Procès de son pere se revoit ; il y a toute apparence qu'on rétablira sa mémoire : la restitution des biens qui , par une suite nécessaire , doit être faite au fils, suspend seule le jugement : le crédit & la faveur de Sir Thomlay le différent ; mais Miladi d'Helfeld le poursuit avec une

ardeur inconcevable , & l'obtiendra sûrement. La place qui vient de lui être accordée pour le Comte , est une preuve des favorables dispositions où on est pour lui : nous en espérons tout. Cette grande affaire terminée , le Comte sur le champ repassera en Angleterre; ce sera peut-être dans six mois , dans un an tout au plus : c'est beaucoup sans doute ; mais c'est infiniment moins que nous ne comptons , & je prends toujours à bonheur , tout le malheur qui ne m'arrive pas.

Je continue , au reste, à être très-contente du Chevalier Holfold : sa conduite avec moi, toujours la même , entretient & ma tranquillité présente , & mes espérances pour l'avenir. Il n'est point d'effort généreux dont cet homme ne soit capable : plus je le vois , plus je l'ap-

profondis , plus je me trouve fondée à en tout attendre.

Mon pere a enfin repris avec moi l'air & le ton de la tendresse. Il me parle quelquefois de mon mariage comme d'une chose qu'il désire, mais à laquelle cependant il est déterminé à ne me contraindre jamais : voilà l'effet des soins de Sir Holfold. Je suis bien certaine aussi que sans lui , le mariage de Milord d'Herford & de Madame Hervins seroit actuellement terminé : cette femme emploie sous main tous les ressorts imaginables , pour engager mon pere à le conclure ; Ministres , gens de Loix s'en sont mêlés , & ont fait parler la Nature & la Religion : mais les déclamations, d'une part , contre un commerce scandaleusement public , &, de l'autre, les risques de laisser , par une mort im-

prévue, un enfant sans nom & sans état, n'ont eu jusqu'à présent aucun effet : mon pere persiste à vouloir attendre au moins l'année révolue. Je sçais bien à qui il faut faire honneur de cette fermeté. En attendant, Frédéric gagne des mois, & se porte à merveille. En honneur, je souhaite qu'il vive; mais je voudrois bien cependant ne voir jamais sa mere Miladi d'Herford. Miladi d'Herford ! elle. . . . Madame Hervins ! Oh ! non, cela est impossible : le Ciel, le juste Ciel ne le permettra pas.

A propos, me voilà enfin déclarée héritiere de mon oncle; il n'y a pas eu moyen de s'en défendre. Ce Monsieur Wil, de la Jamaïque, malgré une Lettre très-pressante que je lui ai écrite pour le prier d'être dépositaire de cette succession, vient

d'adresser à mon pere tout ce qu'il s'en trouvoit entre les mains , avec une renonciation au Testament ; ... On m'annonce Charlotte & son mari, je vais les recevoir : sans adieu , ma chere Sophie : quoique cette Lettre soit déjà fort longue , vous n'en êtes pas quitte : je vous dirai encore que je vous aime , en venant la fermer.

Minuit.

UNE étrange nouvelle se répand ; le bruit qu'elle commence de faire , a obligé Charlotte à venir ici aujourd'hui. Ladi Walmer a disparu de Plimouth , où elle étoit allée avec sa sœur conduire Milord d'Os-fémond qui s'y est embarqué , & on ignore ce qu'elle est devenue. ... De Plimouth. Milord d'Os-

fémond s'est embarqué le soir
& c'est le lendemain matin que Ladi
Walmer ne se trouve point !
Quelle circonstance ! . . . Quel soup-
çon elle fait naître ! . . . Elle l'ai-
moit . . . Dieux ! . . . Mais non ,
cela est impossible Le Comte
m'auroit trompée , trahie ! . . . Il
porteroit le désespoir dans mon
cœur ! . . . le deshonneur dans la
Maison de Miladi d'Helfeld . . . de
sa bienfaitrice qui est pour
lui cent fois plus qu'une mere , puis-
qu'elle lui en a tenu lieu ! . . Non ,
encore une fois , cela ne se peut
pas . . . Sir Carpenter part demain
matin , pour aller s'informer chez
Miladi Avec quelle impatience
je vais l'attendre ! Hélas ! il ne re-
viendra peut-être que trop-tôt !



L E T T R E I X.

DE LA MÊME.^A

16. Juin.

LE retour de Sir Carpenter est inutile. . . . Ma chere Sophie, je ne suis que trop éclaircie. . . . Ah ! Dieu ! qui l'auroit pu croire ? . . . qui auroit seulement osé le penser ? . . . Une Lettre que mon pere vient de recevoir , d'un homme qui quitte Miladi d'Helfeld , confirme tous mes soupçons. . . . Il est public. . . . il est prouvé que Milord d'Osmond. . . . , est le plus perfide & le plus ingrat des hommes. . . . Mais , pour le moment , il ne m'est pas possible de vous éclaircir cet odieux

de deux jeunes Personnes. 85
& incompréhensible mystère.....
Je suis dans un état..... hors de
moi-même.... je ne me connois
plus. . . . je me meurs. . . . Ah !
plût au Ciel! . . .



*L E T T R E X.**DE LA MÊME.**13. Juin.*

Sir Carpenter est de retour d'hier au soir. Il m'a apporté la mort. oui , la mort , ma chere Sophie ; mon malheur. . . . La honte de Milord d'Offémond est confirmée ; il ne m'est plus permis d'avoir aucun doute. . . . Hélas ! je refusois encore de le croire , malgré tout ce que j'entendois dire , malgré cette Lettre écrite à mon pere, que j'ai lue moi-même. . . . & , plus que tout cela, malgré la maligne joie qui éclatoit dans les yeux de Madame Hervins : preuve certaine que je ne devois plus conserver d'espérance. . . . En un

mot , il est sûr que Milord d'Offémond a enlevé Ladi Walmer. Et quel tems a-t il choisi pour exécuter cet infâme projet ? celui où Miladi d'Herfeld lui a fait confiance qu'elle est au moment de terminer pour sa sœur un mariage que depuis long-tems elle ménage , & désire : ajoutez à cela tout ce que sa tendresse , dans ce tems , lui faisoit faire pour lui. Quel comble d'horreurs ! quel monstre d'ingratitude ! Je ne parle point de moi J'aurois des titres cependant à faire valoir. La fille de Miladi d'Herford devoit - elle s'attendre , pouvoit - elle craindre d'être un jour si cruellement si indignement jouée . . . par Milord d'Offémond ?

Mais , quel a été son but ? à quelle fin cette odieuse manœuvre ? pour-

quoi feindre un amour qu'il ne sentoit pas , & auquel , d'ailleurs , mille obstacles sembloient s'opposer ? pourquoi en dissimuler un qu'il ressentoit , & qui lui auroit été si facile de faire réussir ? Un mot à Miladi d'Helfeld auroit suffi pour lui faire rompre tout autre engagement : le vœu de son cœur auroit été , que Milord d'Orlémond eût pu s'attacher à sa sœur ; elle me l'a dit elle-même : il n'avoit donc point d'opposition à redouter. D'où vient donc recourir à la violence , se perdre , deshonnorer une maison respectable ? En vérité , plus j'y pense . . . plus j'examine , moins je comprends Ladi Walmer est emportée , violente , artificieuse , hardie , ayant peu de principes , point de préjugés Je n'ai point assez questionné.

de deux jeunes Personnes. 89

Sir Carpenter. . . . je vais lui parler encore. . . .

Six heures après midi.

IL est vrai , très-vrai. . . . qu'ils s'aimoient. . . . que depuis trois ou quatre mois leur amour n'étoit plus un secret que pour Miladi d'Helfeld ; que toute sa maison en étoit instruite ; que Ladi Walmer a été plusieurs fois apperçue sortant la nuit de l'appartement de Milord d'Ossémond. De plus , une Lettre d'elle , trouvée dans sa chambre , à Plimouth , adressée à sa sœur , ne laisse plus aucun lieu de douter de leur coupable intelligence. Hélas ! jusques-là j'en doutois encore. . . . Voici , à peu près , le contenu de cette Lettre , dont Sir Carpenter , trop persuadé de la difficulté

qu'il auroit de me convaincre , a tiré une copie , qu'il m'a apportée.

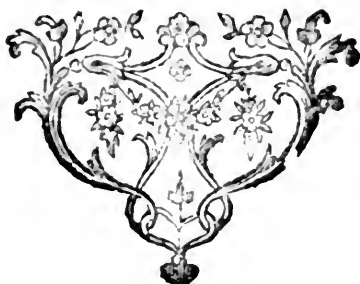
Elle marque à Miladi , que le Comte n'ayant pu se résoudre , sans fortune , sans état , à déclarer ses sentimens , il avoit exigé qu'elle contraindrait ceux qu'elle avouoit avoir pour lui , jusqu'à ce que , rétabli dans ses biens & les droits de sa Maison, il pût enfin faire éclater les siens , & offrir à Miladi d'Helfeld un époux digne de sa sœur : que , sans le mariage qu'elle n'ignoroit pas qu'on s'empressoit de conclure pour elle , elle ne se feroit jamais déterminée à l'éclat qu'elle osoit faire ; qu'elle se le reprochoit vivement , par le chagrin qu'il pouvoit lui causer : mais , que l'incertitude du procès de Milord d'Osmond , & l'appréhension , s'il n'avoit pas le succès qu'on en espiéroit , de se voir pen-

dant son absence contrainte à en épouser un autre, lui avoient fait prendre le parti de le suivre. Je supprime le reste de cette très-longue Lettre, remplie d'aussi foibles & ridicules motifs, que ceux que vous venez de lire. Miladi d'Helfeld est dans un état qui peut seul céder au mien. La conduite de Milord d'Ollémond l'a pénétrée de la douleur la plus sensible; elle en est mille fois plus affectée, que de celle de sa sœur. Quel prix en effet de ces bontés si tendres, dont sans cesse elle faisoit sa joie, son plaisir, son bonheur même de l'accabler!

Mais moi. moi, ma chere Sophie, vous faites - vous une idée de ce que je dois souffrir, & des cruels tourmens qui déchirent mon ame? Obligée de dévorer mes peines, craignant les yeux de tout ce qui

m'environne , évitant le monde , ne pouvant supporter la solitude ; enfin , trouvant tout insupportable ; jusques aux consolations que Charlotte & son mari s'empressent de me donner ; & joignez à cette pénible & gênante situation , & à la honte & aux regrets où l'abandon d'un perfide me livre , la mortelle crainte de ne faire que d'impuissans efforts pour l'arracher de mon cœur. Oui , malgré sa perfidie , je sens qu'il m'est cher. . . . je sens qu'il me l'est plus que jamais. . . & je crois même sentir qu'il me le fera toujours. . . . Je vous dirai bien plus ; malgré tout ce qui le condamne , & ces preuves si fortes , si convaincantes , qui déposent contre lui , je ne puis croire. . . . non , je ne puis croire qu'il soit réellement coupable. . . . Cependant , quelle apparence que , sans son aveu ,

de deux jeunes Personnes. 93
sans être d'accord avec lui. . . . Ladi
Walmer se fût avilée. . . . Je ne sçais,
ma chere Sophie , mais je vis enco-
re. . . . Eh ! le pourrois-je , hélas !
s'il étoit vrai que je ne fusse plus
aimée ? Adieu, mon trouble. . . .
mes larmes. . . . me derobent ce que
j'écris.



L E T T R E X I.

D E L A M Ê M E.

24. Juin.

J'Ai passé quelques jours sans vous écrire, ma chere Sophie ; j'ai voulu laisser à la raison le tems de calmer mes transports. Enfin, elle vient de me faire former une résolution, que, dussé-je en mourir, je vais exécuter.

Je ne peux plus m'en imposer sur ce qui regarde Milord d'Osmond. Ne descendez-vous dans le parc d'Hervai, sous d'un nombre infini de personnes ; plusieurs de mes Lettres trouvées dans les papiers de Lady Walmer, & que Miladi d'Helfeld a adressées à Charlotte pour me remettre, sont des reuves non équivo-

ques auxquelles il a bien fallu me rendre. Que pensez-vous de ce comble d'indignités? . . . Mais je suis vengée en partie de la honte dont elles me couvrent , par celle dont le perfide lui-même s'est couvert. N'en parlons plus : des plaintes contre lui m'aviliroient encore.

Je viens de vous dire que j'avois pris une résolution ; la voici. Si le Chevalier Holfold , dans l'état où est mon cœur, ne dédaigne pas ma main, je suis déterminée à prier mon pere de la lui offrir , & de le presser , sans plus de délai , de l'accepter. Je ne vous cache pas que je désire vivement que Milord d'Oslemond puisse apprendre un jour que ce mariage s'est conclu très-peu de tems après son départ. Je veux qu'il soit précédé & suivi des plus brillantes fêtes. & de tout ce qui annonce

la joie , & marque le contentement.
.... J'estime tant Sir Holfold , que
bientôt , oh ! sûrement bientôt , je
parviendrai à l'aimer..... Mais ,
mon Dieu ! mon pere , à qui j'avois
fait demander un moment d'entre-
tien , m'envoie avertir qu'il m'attend.
Quoi ! aujourd'hui ! . . . je le croyois
avec du monde..... je n'avois
compté lui parler que demain.....
Ah ! ma chere Sophie , que vais-je
lui dire ? je tremble : aurai-je
la force de l'aller trouver ? . . . Il
le faut pourtant..... Adieu.

Huit heures du soir.

C'En est fait , j'ai parlé à mon
pere , & le Chevalier Holfold
lui parle actuellement ; mon sort va
être décidé ; il l'est peut-être dans
cet

cet instant. . . . Mais se pourroit-il que le Chevalier, que je connois aussi délicat que tendre, sçachant combien j'aimois. . . . & combien j'aime encore. . . . pût se résoudre à m'épouser? Eh ! quoi ! je ne viens donc d'en faire la proposition que dans l'espérance que Sir Holfold ne l'accepteroit point? Quelle confusion ! quelle contrariété dans mes idées ! Ma chere Sophie, que votre amie est à plaindre ! que vous auriez pitié d'elle, si vous pouviez comprendre à quel point elle est malheureuse ! si vous sçaviez à quel sentiment il faut qu'elle renonce ! . . . Ah ! laissez-moi vous en parler ; ce sera peut-être, hélas ! pour la dernière fois. . . . Que ne connoissez-vous Milord d'Ossmond ; non le cruel, qui me sacrifie. . . . qui m'abandonne : mais ce re idole

de mon cœur, que j'adorois ?
que ne pouvez-vous le voir tel que
je le voyois alors, unissant aux graces
les plus frappantes, les plus faites
pour séduire, à l'extérieur enfin le
plus charmant, un esprit, un caractère,
une ame digne de tous ces avantages.
? . . . Comment se peut-il, grands Dieux !
que, dans l'espace de près de deux ans,
il ait eu l'art perfide de voiler les vices
les plus odieux, des vertus les plus respectables ?
Mais en détestant ce qu'il est, je sens, oui,
je sens qu'il est & sera hors de mon
pouvoir de cesser d'idolâtrer ce qu'il
avoit l'air d'être. . . . On m'annonce
que Sir Holfold demande à me parler. . . .
Quel moment, ô Ciel ! il choisit ! . . .
Que me vient-il apprendre ?



Quelle conversation je viens d'avoir ! quel homme que ce Chevalier Holfold ! comment , connoissant tout ce qu'il vaut , se peut-il que cette chimere, ce vain phantôme, qui n'existe que dans mon imagination , l'emporte sur lui dans mon cœur ? Ah ! je l'en arracherai , & sçaurai me punir de la préférence injuste que je lui donne.

Mon parti est pris ; il l'est irrévocablement. Oui , je veux triompher de cet amour qui me tyrannise : lui opposer des devoirs , en est l'unique moyen. Je viens de le déclarer à Sir Holfold : ainsi que je l'avois prévu , sa délicatesse s'y refuse ; mais comme elle m'a plus que lui pour objet , aidée de mon pere , je parviendrai à la surmonter. Quels sentimens que

les siens ! que j'en suis pénétrée ! J'acheterois de ma vie , vient-il de me dire , l'ineffimable bonheur que vous daignez m'offrir ; & je m'estimerois le plus fortuné des hommes , si j'en pouvois seulement jouir un seul instant. Mais , charmante Henriette , je crains de tristes retours , & je les crains uniquement pour vous. Quelles que soient les apparences qui semblent condamner l'heureux Milord d'Offémond , je l'ai trop connu pour le croire si facilement coupable. Je ne vois rien , il est vrai , à alléguer pour sa justification : mais c'est vous qu'il aimoit ; il étoit aimé de vous. Ah ! je juge impossible qu'il ait pu , ou vous trahir , ou changer. Attendons qu'on ait appris son arrivée à la Jamaïque ; ce délai sera de trois ou quatre mois. Vous devez penser qu'il me paroîtra bien long , & que je re-

doute vivement les lumieres qu'il peut donner ; mais c'est votre bonheur que je désire ; & quoiqu'il soit certain que je vous adore , que je vous adorerai toute ma vie, soyez assurée qu'il n'est point de sacrifice que je ne fasse à votre tranquillité & à votre satisfaction. Quelle générosité, ma chere Sophie ! qu'elle le rend bien digne du prix que je lui destine ! Non , je ne consentirai point à ce delai qu'il demande : eh ! de quoi m'instruiroit il ? du mariage , sans doute , de Milord d'Ollèmond & de Ladi Walmer. . . . Ah ! décidément je veux que le mien en précède la nouvelle : c'est auprès du Chevalier Holfold une sorte de mérite à me faire : puisqu'il conserve encore des doutes , il me sçaura quelque gré de n'en avoir point attendu l'éclaircissement. Je parlerai de nouveau aujour-

d'hui à mon pere : à quelque prix que ce soit , je veux mettre fin au trouble qui m'agite , & fixer mes irrésolutions. Adieu , ma chere Sophie ; je différerai à vous envoyer mes lettres jusqu'à ce qu'il y ait quelque chose d'entierement décidé.



L E T T R E X I I .

DE LA MÊME.

28. Juin.

JE fors dans l'instant d'avec mon pere. Ah ! ma chere Sophie , que vient-il de m'annoncer ? . . . Le Chevalier Holfold . . . consent à notre mariage : il y consent ! ah ! Dieu ! & il est arrêté qu'il se conclura la semaine prochaine Quoi ! le Chevalier ? . . . Voilà les hommes , voilà comme ils sont tous ; vertus apparentes , fausse délicatesse , sans cesse affichées dans les discours , toujours démenties dans les actions... Sir Holfold lit dans mon ame comme moi-même ; il voit tout ce qui s'y passe ; comment peut-il songer à for-

mer actuellement ce nœud , ce triste nœud , qui pour jamais doit nous unir l'un à l'autre ? Mais c'est moi qui l'ai fait presser par mon pere N'importe , il devoit persister dans son refus , & voir que j'étois bien plus animée par le dépit , que guidée par la raison Que vais-je devenir si ce funeste mariage s'accomplit ? Eh ! comment l'empêcher ? c'est moi , hélas ! c'est moi qui l'ai voulu Quoi ! dans cinq jours ! Ce n'étoit donc point assez d'être la plus malheureuse des femmes ; je vais encore en devenir la plus criminelle : car il ne faut point me flatter ; le trait qui déchire mon cœur a pénétré trop avant ; il n'est plus rien qui puisse l'en arracher Mais , après tout , quels efforts ai-je faits jusqu'à présent pour y parvenir ?.. Est-ce en m'occupant , en parlant sans

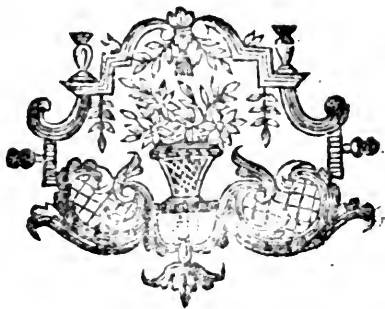
ceſſe de ma paſſion , que je dois eſpérer de la vaincre ? Quelle gloire pour Milord d'Oſlémond , s'il peut apprendre un jour les affreux combats que je me livre ! . . . Le cruel ! ah ! il ne les imagine que trop bien... dans quel état il me doit croire ! . . . Mais dérobons-en au moins le triomphe à ſa vanité. Mon mariage précipité avec Sir Holfold lui en impoſera ; il croira que j'ai pris facilement mon parti , il en ſera humilié Oui , c'en eſt fait ; tout retour de foibleſſe ſeroit déformais inutile : je ne veux plus y penſer , ni en parler de ma vie . . . Ma chere Sophie , adieu donc.



*L E T T R E X I I I .**DE LA MÊME.**3 Juillet.*

Demain oui , demain , à l'heure qu'il est , j'aurai prononcé l'irrévocable serment . . . qui me doit engager à jamais Priez le Ciel , ah ! priez-le , ma chère Sophie , pour la malheureuse Henriette : que son secours m'est nécessaire ! les vœux d'un cœur aussi pur que le vôtre pourront me le mériter. Je n'ose , hélas ! lui offrir les miens... Je vais à l'instant faire partir mes lettres ; adressez les vôtres à Londres ; nous y serons tous dans huit jours. Je suis si agitée . . . que je ne puis aujourd'hui vous écrire davan-

de deux jeunes Personnes. 107
tage . . . Vous aurez de mes nouvelles dans quelques jours. Adieu , je vais rêver quelques momens dans le parc . . . C'est , hélas ! pour la dernière fois Adieu , adieu.



*L E T T R E X I V .**D E S O P H I E .**A Paris , 27 Juillet.*

A L'instant , ma chere Henriette , je reçois vos lettres , & je n'en perds point à y répondre. Ah ! que vous m'affligez ! . . . Mais point de réflexions ; ce n'est plus le tems d'en faire ; vous devez être actuellement mariée ; tout est dit , tout doit l'être. Je suis sans aucune inquiétude ; je connois le fond de votre ame : j'honore , sans doute , la mienne , en disant que l'une & l'autre se ressemblent ; mais c'est cette ressemblance dont je fais gloire , qui me rassûre : passé l'impétuosité de nos premiers mouvemens , effet de l'inexpérience de nôtre âge , plus encore que de la

violence de nos passions , la raison peu à peu reprend son empire , & dès qu'elle est parvenue à se faire écouter , nous ne tardons pas à la suivre.

Sir Holfold , tel que vous me le représentez , digne de toute votre estime , vous le paroîtra bientôt de toute votre tendresse : vous serez heureuse , vous vous le trouverez : eh ! peut-on manquer de l'être , lorsqu'on satisfait exactement à ses devoirs ? Croyez-en , ma chere Henriette , l'épreuve que j'en ai faite. Je suis bien jeune ; il n'y a pas deux ans que je suis dans le monde ; j'ai , vous le sçavez , aimé , ou cru du moins aimer ce qu'on est convenu de nommer plaisir : indépendamment du goût que j'imaginois qui m'y portoit , les chagrins que j'ai éprouvés au commencement de mon mariage ,

m'ont engagée à m'y livrer avec fureur : le besoin de me distraire , de m'arracher à moi-même , m'a fait m'y abandonner sans réserve. Dans les cercles , dans les Spectacles , partout où le tourbillon m'entraînoit , ai-je rencontré les dédommagemens que je cherchois ? Non. Où les ai-je donc enfin trouvés ? auprès du berceau de mon fils. Le Ciel m'a fait la grace de me rendre mere ; je le bénis chaque jour d'avoir imposé à cet état des obligations , & de m'avoir formé un cœur capable de les connoître , & de les remplir. Ne vous figurez pas , au reste , que j'en sois moins pour cela ce qu'il est convenable d'être à mon âge , & à l'état que je tiens dans le monde ; ce seroit un ridicule , & même un tort ; un devoir n'en doit point faire négliger un autre : le bonheur con-

fiſſe à les remplir tous : j'y fais mon poſſible ; je me flatte que ce n'eſt point inutilement ; que famille , amis , connoiſſances même , n'ont point à ſe plaindre de moi. Voilà ce que je ſuis actuellement ; mais , dans le vrai , le ſerois-je devenue , & à mon âge , ſi j'eufſe été auſſi heureuſe que naturellement je pouvois eſpérer de l'être : A ne vous rien cacher , je ne le crois pas : ce ſont les peines que j'ai éprouvées , les fautes que j'ai faites , qui m'ont appris à réfléchir & fait prendre l'habitude de penſer. Vous tirerez des vôtres le même fruit , ma chere Henriette ; & dans quelques mois , j'en ſuis ſûre , j'apprendrai avec la plus tendre ſatisfaction , qu'un calme heureux a enfin ſuccédé à l'orage.

Pour ce qui me regarde , au reſte , je n'ai rien de nouveau à vous ap-

prendre. M. de Valmire, depuis son aventure, s'est conduit de façon à dissiper entièrement toutes les craintes qu'on m'avoit inspirées du projet de sa famille contre lui ; il ne leur fournit plus le moindre sujet de plaintes ; vit fort retiré à Auteuil, dont il ne sort presque pas, & il est très-certain qu'il n'a point pris de nouvelle maîtresse. Il ne s'agit donc plus que de l'inquiétude que ses créanciers me donnent. Pour le défaire d'un, dont il étoit fort tourmenté, j'ai, sans que qui que ce soit au monde l'ait sçu, vendu tout ce que j'avois de bijoux, & mis mes diamans en gage. Que ne puis-je aussi bien le faire quitte de tous les autres, & le lui laisser ignorer à jamais ? Mais je ne possède plus rien dont je puisse disposer, & inutilement j'ai fait à ce sujet plusieurs tentatives auprès de

de deux jeunes Personnes. 111

mon pere & de ma mere : ils ne m'entendent point , ou le feignent du moins : e vois avec douleur qu'il est peu de secours à en attendre . Je n'ai pas mieux réussi du côté de la sœur , ni auprès de mon frere : ces ames si sensibles , qu'on prétendoit si tendres , que moi-même , à tous égards , j'avois jugé telles , sont d'une froideur qui n'a point d'exemple , & ne s'occupent exactement que de plaisirs : si l'on en croyoit même tout ce qu'on en entend dire , il en est très-peu qu'elles se refaissent. Quoi qu'il en soit , depuis que le dérangement du Vicomte a éclaté , & qu'on le sçait dans le malheur & l'embarras , il n'a pas vu deux fois la sœur , que je vois d'ailleurs aussi fort rarement. Je m'en étonne peu ; le grand bruit est banni de la maison de mon pere ; la société y est plus choisie que nom-

breuse , & composée de gens plus raisonnables que brillants : on s'y fait du plaisir un délassement , & point une occupation ; & cette vie tranquille , toujours à peu près la même , est peu du goût de la jeune Madame d'Alanville , qui en a pris un très-vif pour la plus variée & la plus tumultueuse. En vérité , ceux qui nous ont vues l'une & l'autre à notre début dans le monde , & qui nous voient actuellement , doivent être bien surpris du changement de nos rôles. Réellement , pour moi je ne me fais point à voir ma belle-sœur non seulement remplir , mais même outrer , & beaucoup , celui qui d'abord avoit semblé devoir être le mien : une des choses du monde qui m'étonne encore le plus , est sa conduite avec son mari , ainsi que celle de son mari avec elle : en voici

un échantillon. Elle vint hier rendre une visite d'après-dinée à mon pere & à ma mere, chez lesquels elle n'étoit point venue depuis plus de six semaines. Je lui demandai des nouvelles de mon frere, que nous n'avons point vu depuis à peu près le même tems. Elle me répondit qu'elle avoit lieu de penser qu'il se portoit bien ; mais qu'il y avoit plusieurs jours qu'ils ne s'étoient vûs. Je le crus à la campagne, & le lui dis. Point du tout, répondit-elle froidement, il est à Paris ; mais ses sociétés & les miennes ne sont point les mêmes ; raison qui nous empêche de nous trouver souvent ensemble. Il n'y a donc que les matins que nous pourrions nous voir ; mais je me couche si tard, qu'assez ordinairement il se trouve parti à l'heure de mon lever.

Concevez-vous , ma chere Henriette , cette coupable indifférence entre un mari & une femme qui ont paru s'aimer à la fureur , & qui avoient renoncé à l'Univers entier , pour se livrer entierement l'un à l'autre ? J'ai beau entendre dire & répéter sans cesse que c'est ainsi que se terminent ces goûts si extraordinairement vifs , aussi faciles à détruire , que prompts à naître : il ne m'entre point dans l'esprit qu'un sentiment , de quelque nature qu'il soit , puisse s'éteindre , & s'éteindre en totalité , sans qu'il en reste rien , mais rien du tout. La médifance prétend , au reste , (mais je ne la crois pas ,) qu'il ne s'ensuit point que mon frere & ma belle-sœur n'aiment plus , parce qu'ils ont cessé de s'aimer ; au contraire , on assure que ce caractère si passionné , qui sem-

bloit être le leur , est toujours le même ; qu'il n'a simplement fait que changer d'objet. . . Que je les plains ! Quel avenir ils se préparent ! Il ne leur sera pas toujours possible de se tenir éloignés l'un de l'autre : les plaisirs n'ont qu'un tems ; nous les quittons , ou ils nous quittent : le désœuvrement un jour les rapprochera. Combien leur seroit alors nécessaire l'estime qu'ils négligent actuellement de s'inspirer ! C'est le sentiment de tous les âges , & le seul qui peut dédommager & tenir lieu de tous les autres. Mais je suis bien moraliste aujourd'hui , & peut être me trouverez-vous bien ennuyeuse : il est tems de dîner ; adieu donc, mon aimable Henriette. Mon pere & ma mere partent demain pour la campagne , où ils vont passer quinze jours ; je reste à Paris. : mon fils & vous m'aide-

rez à supporter ma solitude. Attendez-vous à remplir tous les momens où il ne m'occupera point. Sa santé est parfaite ; la mienne , beaucoup meilleure : j'espère recevoir bientôt des nouvelles de la vôtre , & de votre arrivée à Londres. Adieu.



LETTRE XV.

^A
DE LA MÊME.

1 Août , dix heures du soir.

ENfin toutes mes appréhensions sont justifiées. Je n'ai plus de malheurs à craindre ; il ne m'en peut plus arriver. Mon mari a été arrêté ce matin à dix heures à Auteuil , & conduit au For-l'Evêque. Je l'ai sçu à midi , & j'ai volé à sa prison, où j'ai appris qu'il ne s'agissoit que de huit mille francs. J'ai sur le champ été chez mon frere ; il n'est point à Paris ; j'ai parlé à sa femme , qui a beaucoup plaint le sien , s'est fort attendrie , a versé bien des larmes , & rien de plus. J'ai passé chez le Duc de *** ; il est à son Gouverne-

ment , à *** : enfin , désolée , ne voyant personne à qui je pusse recourir , je me suis avisée en rentrant chez moi , au risque de tout ce que mon pere & ma mere pourroient dire , de mettre en gage de leur vaisselle d'argent , pour la valeur de la somme en question. Malheureusement , le tems employé à courir pour faire cet arrangement , l'a rendu inutile : plusieurs des créanciers du Vicomte , informés dans cet intervalle de sa détention , sont venus pour leurs créances s'opposer à sa sortie : dans l'espace de moins de six heures , il s'en est trouvé pour plus de cinquante mille écus. Cependant je ne désespere de rien encore : j'ai dépêché un Exprès à mon pere & à ma mere , qui ne sont qu'à trois lieues d'ici. Je leur écris la lettre la plus pressante ; je leur peins l'état où je suis ,

suis, celui où je vais être, si je ne puis réussir à les toucher ; il n'est pas possible qu'ils ne le soient point de tout ce que je leur marque. J'en suis, dans le vrai, tendrement aimée ; ils redouteront l'effet de mon désespoir, sur une santé réellement délicate & déjà affoiblie par le chagrin : d'ailleurs, la conduite du Vicomte, depuis sa sortie de la Bastille, a dû ralentir leur ressentiment contre lui. Mais, supposé qu'ils ne se rendent point à mes prières & à mes raisons, & qu'ils refusent de prendre de promptes mesures pour tirer M. de Valmire de l'état où il se trouve, j'ai formé un projet, qu'ils sont sans doute bien loin d'imaginer, & dont l'exécution les déterminera, peut être, à ce que je souhaite.

Ce n'est, au reste, rien de ce qui

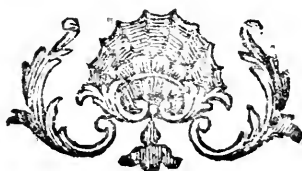
leur appartient que je leur demande. Par ma séparation d'avec mon mari , ma dot se trouve en entier ; qu'une partie soit employée , & tout, s'il le faut , à payer les dettes. En vivant chez mon pere & ma mere , je n'ai exactement besoin de rien ; je retrancherai même , & sans que cela me coûte le moins du monde , toute dépense qui m'est personnelle , comme équipages , domestiques nombreux. Hé ! mon Dieu ! ils doivent me connoître , & sçavoir combien je suis peu sensible au faste & à l'éclat ; mon indifférence même , à cet égard , m'a toujours laissé ignorer que , relativement à soi , il y eût un avantage réel à être né riche : s'ils manquent cette occasion de me le faire sentir , il est certain que je ne le connoîtrai jamais. Pour ce qui regarde mon fils , les dettes de son

pere acquittées , ne lui iestera-t-il pas son bien , qui sera libre alors ? Son avenir ne court aucun risque ; il n'est question que du présent , & ce présent seul me regarde ; pourquoi donc s'en embarrasser ? J'entends le bruit d'un cheval dans la cour ; c'est mon Expres. Je vole chercher ma reponse.

Suite de la même Lettre.

Concevez-vous que, dans une confiance comme celle où je me trouve , mon pere & ma mere ne daignent pas m'écrire un mot , & se contentent de me faire froidement dire que dans huit ou dix jours ils seront de retour à Paris , & qu'ils raisonneront avec moi de l'affaire dont je leur écris ? . . . Dans huit ou dix jours ! ah ! ce délai annonce sû-

rement un refus. Diffère-t-on jamais le plaisir si doux d'en faire, lorsqu'on est assez heureux pour en avoir la volonté ? . . . A quel moyen leur dureté m'oblige d'avoir recours ! Combien ce qu'il a d'extraordinaire, sera tourné en ridicule par ceux même qui, au fond du cœur, seront forcés de l'admirer ! . . . Mais n'importe : quoique les aventures d'éclat soient peu de mon goût, je me résous à celle-ci. Adieu, ma chère Henriette ; vous sçavez demain ce dont il s'agit.



L E T T R E X V I.

DE LA MEME.

D U F O R - L' E V E S Q U E ,

3 Aôût, 10 heures du matin.

J Amais personne ne s'est donné plus de peines pour sortir de prison, que j'en ai prises pour m'y faire mettre. : enfin m'y voilà, ma chere Henriette ; nous verrons à présent à quoi pourront se déterminer Monsieur & Madame d'Alanville : ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en sortirai point seule.

Ce seroit une fort longue histoire à vous faire, que celle de mon emprisonnement. On ne croiroit pas que, pour prendre un aussi mauvais gîte, il y faille faire tant de façons. Mais je vous fais grace d'inutiles circon-

tances, qu'il vous importe peu de sçavoir ; il suffit de vous dire que je tiens ici la place d'une femme fort aise sûrement de ne plus courir le risque de s'y trouver, dont j'ai acquitté la dette, & à qui de plus j'ai donné beaucoup d'argent pour qu'elle trouvât moyen de me faire arrêter pour elle ; ce qui a été exécuté sans bruit hier au soir, dans un endroit que j'avois indiqué. Parlons à présent de choses plus intéressantes.

A ne vous rien cacher, je suis d'une grande impatience de voir quelles seront les suites de ma démarche, & ma curiosité a moins pour objet d'être éclaircie de ce qu'elle pourra produire sur Monsieur & Madame d'Alenville, que de ce qu'elle pourra faire sur le cœur de M. de Valmire. Ma chere Henriette, si elle alloit contribuer à me le rendre ! Je ne sçais ;

mais , malgré ce lieu d'horreur , si propre à faire naître l'effroi , & à inspirer le chagrin , je me sens au fond de l'ame une si grande sécurité , & même une joie si tendre , que si , comme vous , je croyois aux pressentimens , je prendrois ce que j'éprouve pour le plus heureux présage : mais sans doute ce n'est que l'effet du plaisir d'être rapprochée de ce que j'aime. Ma chambre est près de la sienne ; j'entends à chaque instant le son de sa voix. Que ne m'en coûte-t-il point pour ne m'en pas faire reconnoître , pour ne pas voler à lui ? & combien , malgré cela , il faudra prendre sur moi , pour oser le voir , lui parler ! Je le souhaite , & le crains également : c'est cependant mon projet , & j'y suis résolue ; mais je voudrois que le hazard en amenât l'occasion ; qu'il sçût auparavant que je suis ici ; qu'il

m'eût apperçue. Dans ce dessein , je
laisse ma porte ouverte. Mais ,
mon Dieu ! je crois l'entendre.
C'est bien lui. . . . il approche , il va
passer. je me meurs.

POint d'expression qui puisse ren-
dre. point d'imagination
qui puisse se représenter. ma
joie. . . . mon bonheur. mes
transports. Je le quitte dans
l'instant. Henriette , ma chere
Henriette ! il m'aime ; il m'a
toujours aimée. . . . Quand je pour-
rai penser , écrire , je vous rendrai
compte de ce qui vient d'arriver. Je
vole le rejoindre , & vais envoyer
chercher son fils. . . . On m'annonce
mon pere.

LA plus heureuse des femmes n'a que le tems de vous dire , que le plus tendre , le plus digne des pères , met le comble à sa félicité ; qu'elle est son ouvrage. Ah ! que j'étois injuste ! . . . Mais on me presse , on m'attend. Adieu , adieu , jusqu'au premier instant que j'aurai de libre.



*L E T T R E X V I I.**DE LA MÊME.**A Paris , 25 Août.*

HÉ ! quoi ! ma chere Henriette ,
il n'est donc point de joie dans
ce monde , qui ne se trouve mêlée
d'amertume ! Je viens d'en faire cruel-
lement l'épreuve. Quelle affreuse
crainte est venue troubler mon bon-
heur. Jugez de toutes les horreurs
dont j'ai été environnée ! Presqu'à
l'instant où j'ai retrouvé le Vicomte ,
je me suis vue à celui de le perdre.
Une maladie dangereuse à manqué
me l'enlever ; à peine actuellement
est-il échappé des bras de la mort ;
& ce n'est que depuis deux jours que
j'ai la certitude qu'il m'est entière-

ment rendu. Occupée nuit & jour sans relâche auprès de lui , je ne me suis pas trouvé un moment pour vous faire part de mes allarmes; d'ailleurs, je n'en aurois pas eu la force : enfin je respire , & mon premier soin est de satisfaire la curiosité que vous ressentez sans doute d'être informée des circonstances intéressantes de notre tendre réconciliation. Il ne me sera peut - être pas possible de vous en faire de suite le récit; j'ai peu d'instans dont je dispose; mais en le reprenant où je l'aurai quitté, je ferai en sorte que vous ne vous apperceviez pas des interruptions.

Je vous ai marqué que ma chambre au For-l'Evêque étoit auprès de celle du Vicomte; je vous ai dit aussi combien je désirois le voir; mais ma timidité, presque aussi forte que ce desir, me retenant malgré moi

j'attendois avec une impatience mêlée de crainte , l'occasion que ma porte , laissée ouverte à ce dessein , me procura bientôt.

Je m'occupois , comme vous sçavez , à vous écrire , lorsque je crus l'entendre parler & marcher. Je ne me trompois point ; c'étoit bien lui qui accompagnoit un valet de chambre en lui donnant quelques ordres. Ce que je ressentis alors est inexprimable ; mais , par une de ces contrariétés dont la cause nous est inconnue à nous-mêmes, quels que fussent ces vœux si ardens que je formois pour le voir & en être vue , mon premier mouvement , lorsque je le jugeai à l'instant de passer , fut de me lever & de courir à ma porte pour la fermer. Il n'étoit plus tems ; le Vicomte passoit ; il m'avoit vue. La tête de Méduse ne produisit jamais

d'effet plus prompt : il jeta un grand cri , & seroit tombé à la renverse , si , malgré le désordre & l'émotion violente où j'étois , le voyant pâlir & chanceler , je ne me fusse élancée vers lui pour le soutenir. Le danger qu'il couroit non-seulement ranima mes forces prêtes à m'abandonner , mais m'en inspira de nouvelles. Je le reçus évanoui dans mes bras. Ce secours lui étoit nécessaire. Son valet de chambre présent, dont je suis connue , pétrifié d'étonnement de ma rencontre dans un lieu où véritablement on devoit peu s'y attendre , étoit resté immobile. Les cris de douleur que m'arracha l'état où je voyois M. de Valmire , rappellerent enfin cet homme à lui ; il m'aida à le transporter dans sa chambre. Nous étions si troublés l'un & l'autre , qu'il ne nous vint point dans l'idée de l'entrer dans la

mienne, quoique nous fussions à la porte. Nous mêmes le Vicomte sur son lit; il y fut plus d'un quart d'heure sans reprendre connoissance : plusieurs prisonniers étant accourus au bruit que nous faisions, parvinrent enfin, à force de le tourmenter, à le faire revenir. J'étois auprès de lui, dans un état peu différent du sien, couchée à demi sur son lit, sans voix, sans mouvement, n'ayant à l'extérieur rien d'animé que les yeux, que je tenois fortement attachés sur les siens, pour lire dans ses premiers regards la cause de la révolution que je venois de lui causer. Hélas! je redoutois plus qu'elle fût l'effet de la haine, que je n'osois espérer qu'elle fût celui de l'amour.

La joie tendre qui se peignit sur le visage de M. de Valmire, à l'instant qu'il reprit ses esprits, & dont

la pâleur qui couvroit ses traits rendoit l'expression encore plus touchante , dissipa bientôt cette cruelle incertitude. Le plus doux , le plus passionné des regards pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Ah ! ma chere Henriette , que n'est-il en mon pouvoir de peindre comme je sçais sentir ? Le tableau que je vous tracerois de ce qui se passa en moi dans ce fortuné moment , seroit digne d'être offert à votre sensibilité. Je crus recevoir une existence nouvelle : toutes les facultés de mon ame suspendues , se ranimerent : ce regard , ce seul regard , suffit pour effacer tout souvenir du passé , pour m'assurer du présent , & me tranquilliser à jamais sur l'avenir.

Après nous être livrés l'un & l'autre à l'impression délicieuse du premier mouvement , M. de Valmire ,

qui jusques - là n'avoit vu , remarqué que moi , s'appervant alors que sa chambre étoit pleine de monde , fit signe qu'il vouloit qu'on nous laissât libres : nous fûmes long - tems encore , lorsqu'on se fut retiré , à nous examiner en silence : l'embarras de le rompre y eut peut - être alors autant de part que l'émotion. Enfin , le Vicomte se relevant tout à-coup de dessus son lit où il étoit resté couché , se précipita à mes genoux avec tant de promptitude , que , ne l'ayant pu prévoir , je ne le pus empêcher : tout ce que je pus faire pour l'obliger à se relever , fut inutile. Laissez - moi , Sophie , me dit - il , d'une voix entrecoupée , laissez-moi à vos pieds expirer de douleur & de honte : je ne mérite pas , je le sçais , d'y mourir ; mais que mon repentir , mes regrets , m'en obtiennent la

grace. O Ciel! continua-t-il en pressant une de mes mains contre son cœur, & en la portant ensuite avec ardeur à sa bouche, dans quel tems, en quels lieux je vous revois! . . . & j'ose vous dire que je vous aime! . . . Ah! fuyez - moi, fuyez - moi pour jamais. . . . abandonnez un misérable; je ne mérite plus. . . . Dieux! reprit-il en s'interrompant, de quel bien je pouvois jouir! . . . Croyez, croyez du moins que j'en connois tout le prix: croyez encore que je suis puni autant que je mérite de l'être, de ne l'avoir pas toujours connu. Une abondance de larmes l'empêcha de poursuivre; & les miennes d'abord m'ôtèrent le pouvoir de lui répondre: mais la violence de son état me faisant craindre de le voir retomber dans celui dont on venoit de le tirer, j'em-

ployai à le calmer les plus tendres efforts. Hé ! quoi ! lui dis-je , est-ce de cet air & de ce ton que vous devez me dire que vous m'aimez ? Combien cette douleur que vous me faites paroître ne m'est elle pas injurieuse ? Combien mon amour ne doit-il pas s'en offenser ? Se peut-il que le moment qui nous réunit pour jamais , laisse place en votre ame à d'autres impressions que celles de la joie ? Nous réunir , reprit tristement le Vicomte ! nous réunir ! non , cela est impossible ; votre famille sans doute s'y opposera ; & supposé qu'elle pût y consentir , voudrois-je vous associer aux malheurs que je me suis attirés ? Vous ignorez, hélas ! peut-être jusqu'où le dérèglement de ma conduite a porté le dérangement de ma fortune Et vous , ingrat ! interrompis-je en le repoussant dou-

cement , vous ignorez donc encore qu'il n'est pour moi d'autres malheurs que votre indifférence , & d'autres biens que votre cœur ? Non , je ne l'ignore pas , reprit il en me serrant dans ses bras avec vivacité ; mais , Sophie , ma chere Sophie , répétez-le-moi mille & mille fois , non pour me le persuader : je l'ai été dès la première fois : mais pour me renouveler sans cesse le plaisir enchanteur de l'entendre. Un embrasement fut toute ma réponse ; mille autres rapidement le suivirent : bientôt les idées affligeantes s'évanouirent ; les réflexions douloureuses cessèrent ; les horreurs du lieu où nous étions disparurent. il devint pour nous le Palais de l'Amour , le Temple du Bonheur , le séjour même de la Félicité : transportés , ravis , enchantés dans les bras l'un de l'autre ,

tout l'Univers fut oublié ; nous ne vîmes plus que nous dans la Nature. Mais lorsqu'aux transports du plus tendre délire , eut enfin succédé ce calme heureux qui suit le plaisir , & qui, peut-être , vaut le plaisir lui-même , la faculté de penser , que celle de sentir venoit de nous faire perdre, nous étant rendue , mon fils fut le premier objet dont nous nous occupâmes. M. de Valmire paroissant désirer ardemment de le voir , après plus de deux heures d'un paisible entretien , qui , sans avoir l'air d'explication sur le passé , en fut cependant l'entière justification , je quittai mon époux un moment pour revenir dans ma chambre , & écrire l'ordre qu'on amenât mon fils , & mettre le comble à mon bonheur , en vous le faisant partager. Je vous achevois mon billet, lorsqu'on m'annonça mon

pere : son nom seul me rendit toutes mes frayeurs ; mais son attendrissement , aussitôt que je le vis paroître , me calma un peu. Cependant je tombai à ses pieds ; & , dans cette posture , je me traînai jusqu'à l'espece de grabat qui me servoit de lit , où M. d'Alanville , pâle , tremblant , & respirant à peine , s'étoit laissé aller en entrant : je lui embrassois les genoux ; je lui prenois les mains ; je les lui baisois mille fois , en les arrosant de mes pleurs ; tout cela , sans proférer un seul mot ; & j'attendois avec saisissement qu'il rompît le premier le silence , lorsque se penchant un peu vers moi , & me pressant doucement la tête contre son sein : où est donc mon fils ? me demanda-t-il d'une voix basse. Non , Henriette , non , qui que ce soit dans l'Univers , vous seule exceptée , ne

se figurera jamais l'effet que produisit dans l'ame de la sensible Sophie , ce nom. . . . ce tendre nom donné par mon pere à mon époux.

Me relever , voler à la chambre de Monsieur de Valmire , revenir avec lui aux pieds de ce pere respectable , fut l'ouvrage de moins de momens que je n'en mets à vous le raconter.

Mon pere annonça au Vicomte qu'il étoit libre. Nos embrassemens & nos larmes furent nos premiers remerciemens : ensuite , nous relevant l'un & l'autre ; allons , mes enfans , nous dit-il , allons , fuyons ce triste lieu. Le Vicomte voulant essayer alors de lui témoigner l'excès de sa reconnoissance : qu'il n'en soit jamais question , lui dit-il en l'interrompant : la constance de vos sentimens l'un pour l'autre , est la

seule preuve que j'en exige ; toute autre m'offenseroit. Eh ! mes enfans , ajouta-t-il , en nous embrassant encore , ne suis-je pas votre pere ? N'est-ce donc pas mon bonheur que j'assure en procurant le vôtre ? Allez , soyez heureux , soyez-le toujours : vous ne me devrez rien. Cela dit , il se leva , en nous ordonnant de le suivre. Quelqu'empresée que je fusse d'obéir, je trouvai encore l'instant de vous écrire un mot, ma chere Henriette; il me sembloit qu'il auroit manqué quelque chose à ma félicité, si j'avois différé de vous en instruire.

La générosité de mon pere rendit notre sortie de prison un des plus attendrissans momens de notre vie , par le bonheur qu'elle procura à un nombre de malheureux , qui en furent d'autant plus touchés , qu'ils

étoient bien loin de s'y attendre. Dès le matin , les mesures de Monsieur d'Alanville étoient prises , pour la délivrance de vingt prisonniers , qu'il fit rencontrer sur notre passage , & qui , en nous accompagnant , nous comblèrent de bénédictions. Tout ce que j'avois sur moi , tout ce qu'avoit Monsieur de Valmire , & tout ce que mon pere se trouva avoir encore , fut donné pour le soulagement des autres. Que les vœux & les actions de grâces de ces misérables nous attendrissent ! Que nous regrettâmes vivement de ne les pouvoir délivrer tous ! Quelle impression douloureuse ne font pas sur des cœurs sensibles , les cris de l'Humanité souffrante ? Est-il de satisfaction , de joie , qui n'en soit troublée ? Nous nous éloignâmes promptement de ce lieu funeste , & bien - tôt la vûe
d'objets

de deux jeunes Personnes. 145
d'objets chéris , nous rendit la vivacité de nos premiers transports.

Notre carrosse se fut à peine fait entendre dans la cour , que nous vîmes paroître ma mere , le Duc de * * * , mon frere , ma belle-sœur , & la nourrice tenant mon fils , qui accouroient au-devant de nous. Le Vicomte ne les eut pas apperçus , qu'ouvrant la portiere , il s'élança dehors précipitamment : il fut d'abord à son fils , qu'il prit dans ses bras , & il se trouva ensuite retenu dans ceux de ma mere , à l'instant qu'il alloit se jeter à ses pieds. Jamais l'amour , la nature , l'amitié , n'offrirent de scene plus touchante que celle qui se passa dans ce moment : je l'allois décrire , si j'entreprendois de la décrire : je charge votre cœur , ma chere Henriette , du soin de vous la représenter. Ce fut alors que

ma mere me développa les raisons de cette conduite , en apparence si dure , qu'avoit tenu ma famille avec Monsieur de Valmire. Elle nous dit , que l'éclat de notre séparation ayant donné de moi , au Public , l'opinion la plus injurieuse , & mon mari, d'ailleurs, pouvant encore conserver des soupçons , mon pere & le Duc de * * * avoient jugé également essentiel , avant de nous remettre ensemble , de chercher le moyen d'effacer l'une, en détruisant sans retour les autres ; que , le fond de mon ame leur étant connu , ils n'avoient point douté qu'une occasion , qui me paroîtroit décidément malheureuse pour mon époux , ne me fournît celle de me montrer à tous les yeux , & à ceux même du Vicomte , tout ce que je paroissais être aux leurs ; qu'en conséquence de

la certitude qu'ils en avoient, & du fruit qu'ils en espéroient tirer pour rendre dans le monde notre réconciliation aussi authentique que notre rupture l'avoit été, ils s'étoient résolus à faire arrêter Monsieur de Valmire, comme si c'eût été pour dettes, quoique la tendresse de Monsieur le Duc pour son neveu, ajouta ma mere, eût, il y a plus de deux mois, enlevé à votre pere la satisfaction que la sienne se promettoit de les acquitter toutes.

Vous jugez, ma chere Henriette, d'après cet éclaircissement, quels témoignages de reconnoissance nous nous empressâmes de donner au Duc : il les reçut de façon à s'en attirer de nouveaux. Le reste de cette délicieuse journée s'écoula dans les plaisirs que tous les sentimens réunis sont capables de faire naître : ma is

Dieux ! de quel affreux revers nous fûmes accablés le lendemain !

Dès cette même nuit , le Vicomte se trouva très-incommodé ; il la passa dans une agitation , qui m'inspira d'abord peu d'inquiétude ; je la crus une suite naturelle des différentes sensations que nous avions éprouvées : mais le matin , cette agitation ayant augmenté considérablement, & m'appervant même que sa tête s'embarassoit, justement épouvantée, je courus à l'appartement de mon pere & de ma mere , leur faire part de mes allarmes. Ils vinrent dans celui du Vicomte , & furent presque aussi effrayés que moi-même de l'état où ils le trouverent. Un Médecin, qu'on fit appeller sur le champ, acheva de me plonger dans le désespoir , en déclarant que cette maladie avoit tout le caractère d'une

fièvre maligne. Il ne se trompoit point ; c'en étoit bien véritablement une , qui l'a tenu dix-huit jours entre la vie & la mort. Enfin la promptitude des secours, sa jeunesse, & la bonté du Ciel , touché peut-être des vœux ardens dont je l'ai importuné sans cesse, me l'ont heureusement rendu. Depuis huit jours que j'ai commencé le récit que je viens de vous faire , il est en parfaite convalescence : nous espérons que sur la fin de Septembre il sera en état de partir pour la Bourgogne , où nous avons le plus extrême desir d'aller passer quelque tems. Adieu , mon aimable Henriette ; il manque à mon bonheur , mais il y manque essentiellement , de recevoir de vous les nouvelles que je souhaite : j'en attendois le mois dernier , & voilà celui-ci presque passé sans que j'en

aye encore reçues. Vous devez bien imaginer cependant combien la circonstance ajoute à mon impatience. J'écris par cette même poste à Monsieur Hyde , qui s'avise aussi de devenir négligent , & dont, depuis des siècles, je n'entends point parler. Je le gronde très-sérieusement de ne vous avoir pas au moins suppléée : au nom de notre amitié , ne différez pas à me répondre.



L E T T R E X V I I I .
D E L A M Ê M E ,
A U C H E V A L I E R H Y D E .

*Au Château de*** en Bourgogne , ce 2^e
Octobre.*

IL y a près de sept semaines , mon
cher Chevalier , que je vous ai
écrit , pour vous demander des nou-
velles de Ladi Henriette , dont je
n'en reçois point depuis plus de
quatre mois : elle doit être mariée du
quatre Juillet , & a dû partir pour
Londres peu de jours après , où je
lui ai adressé mes dernières lettres.
Qui l'empêche donc de me répondre ?
qui peut vous en empêcher aussi ?
Est-ce oubli de sa part , négligence
de la vôtre ? En vérité , je ne sçais
qu'imaginer ; mais je suis bien in-

quiette. Quoi qu'il puisse être arrivé, ne différez pas à m'écrire ; songez à l'amitié que j'ai pour vous, à celle que vous m'avez promise. Quels reproches l'une & l'autre ne me donnent-elles pas le droit de faire ? Mais quelque long qu'ait été votre silence, quelque affligeant qu'il soit, j'oublie tout, je pardonne tout, si je reçois promptement un mot, un seul mot, qui me rassure & me tranquillise sur mon amie.



LETTRE XIX.
DU CHEVALIER HYDE,
A MADAME DE VALMIRE.

A Londres , 28 Novembre.

JE satisfais à vos ordres, Madame. La dernière lettre dont vous m'avez honoré, m'arrive dans l'instant ; je n'en perds point à avoir l'honneur de vous répondre. Les reproches que vous daignez me faire, me touchent & m'affligent également : s'ils m'assurent de vos bontés, ils me prouvent vos doutes sur ma reconnoissance. Moi ! je suis capable de vous négliger ! ah ! sûrement vous ne le pensez pas. J'ai , il est vrai , passé un tems considérable sans vous renouveler

mes respectueux hommages ; il ne me sera , hélas ! que trop facile de justifier ce silence : quelque coupable qu'il me donne l'air d'être , je ne sçais si j'aurai encore la force de le rompre , si ce que j'ai actuellement à vous apprendre ne m'encourageoit enfin à vous instruire de ce que jusqu'à présent, j'ai cru devoir vous laisser ignorer. Vous me demandez, Madame , des nouvelles de Ladi Henriette : ce n'est que depuis deux jours seulement que je peux enfin vous en donner. Son pere , ses amis , ont été pendant quatre mois dans une ignorance parfaite de son sort , & sans la révolution qui vient de se faire dans la maison de Milord d'Herford , il y a grande apparence qu'on auroit pu l'ignorer encore long-tems : mais il faut vous développer ce mystere ; il sera ma justification ; vous jugerez si ,

connoissant tout votre attachement pour votre charmante amie , j'ai dû & pû prendre sur moi de porter à votre cœur le coup le plus sensible , & vous faire partager les mortelles inquiétudes qu'elle nous a causées.

Malgré le plus sincere regret de me séparer de Ladi Henriette dans la circonstance du départ de Milord d'Offémond , & précisément dans le tems où , par la confiance dont elle m'honore , je pouvois lui être de quelque utilité , de pressantes affaires m'appellant à Londres , je fus indispensablement forcé de m'y rendre : je quittai le Château d'Herval le premier Juin ; le seize je reçus une lettre de Ladi , qui , en m'annonçant l'embarquement du Comte , me peignoit son désespoir , & me prioit instamment de retourner auprès d'elle. Quelque desir que j'en

eusse, les raisons qui m'avoient obligé de m'éloigner étant toujours les mêmes, je ne voyois guères d'apparence à l'aller joindre de sitôt, lorsque l'enlèvement de Ladi Walmer par Milord d'Ossémond, se répandit dans Londres. Quoique je fusse bien éloigné de le croire, je ne pus résister à la curiosité d'approfondir ce qui pouvoit avoir donné lieu à cet étrange bruit; très-inquiet d'ailleurs de l'effet que je ne doutois pas qu'il ne fît sur Ladi Henriette, je ne balançai pas à tout abandonner, & Milord d'Ossémond s'étant embarqué à Plymouth, je m'y rendis en toute diligence : la fuite de Ladi Walmer avec le Comte m'y fut confirmée, avec les circonstances les plus propres à rendre Milord d'Ossémond un monstre à mes yeux : cependant j'en doutai encore. La vraie vertu a un

caractère auquel il est difficile de se méprendre : je jugeois absolument impossible que le Comte eût pu me paroître ce qu'il étoit, s'il ne l'eût pas effectivement été ; me rappelant de plus bien des confidences qu'il n'avoit faites qu'à moi , de l'embarras où le jettoient les honteuses démarches que l'amour faisoit faire sans cesse à Ladi Walmer , j'achevai de me convaincre, que, quelque coupable qu'elle fût , le Comte pouvoit fort bien être innocent. Ce fut dans le dessein de travailler à en persuader Ladi Henriette , que je me représentois accablée de la plus vive douleur , que je pris la route d'Herval , où j'arrivai précéssément la veille du jour marqué pour le mariage de votre amie , Madame , avec le Chevalier Holfold. Je ne vous dissimulerai pas que je fus surpris , &c

même chagrin , que Ladi se fût résolue aussi promptement , & avec tant de facilité , à accepter un époux ; non que mon estime pour Sir Holfold ne me le fît trouver avec raison digne du bonheur de l'être ; mais je connoissois le fond de l'ame de Ladi Henriette , & toute sa tendresse pour Milord d'Offémond , & je redoutois les éclaircissemens que le tems devoit nécessairement lui procurer sur la conduite de son amant , que j'aurois osé répondre qu'il justifieroit pleinement un jour. Cependant , comme ce n'étoit plus le tems d'en faire naître l'idée & l'espérance , je me gardai bien de rien laisser pénétrer de ce que je pensois à ce sujet.

Votre aimable amie me reçut avec ses bontés ordinaires : il me fut facile de démêler à travers la contrainte qu'elle se faisoit , combien son cœur

étoit cruellement déchiré : ses yeux se remplirent de larmes dès qu'elle m'aperçut : j'eus, je l'avoue, beaucoup de peine à retenir les miennes. Peu après mon arrivée, elle se retira dans son appartement, sous le prétexte de vous écrire, Madame : je n'osai la suivre, quoiqu'il me semblât qu'elle le souhaitoit ; je craignois ses plaintes, & plus encore les consolations que ce moment peut-être auroit pu m'entraîner à lui donner : puisqu'à l'instant de son mariage elles devenoient inutiles, elles ne pouvoient être que dangereuses.

Beaucoup de monde étant à Herval, Madame Hervins, sur le soir, proposa des parties; & Sir Holfold & moi nous trouvant nécessaires à la sienne, nous fûmes obligés de la faire.

Je n'ignore pas, Madame, com-

bien vous croyez peu à ces mouvemens intérieurs qui agitent & troublent l'ame, sans qu'on en puisse donner de raison, & que bien des gens prennent, sous le nom de pressentiment, pour le présage de quelque malheur : j'y ajoute aussi très-peu de foi : cependant Sir Holfold m'a été un exemple qu'ils ne sont point absolument une chimere : il est certain, (& j'en fus témoin,) qu'il eut un avertissement secret de son infortune ; que je ne sçais quel sentiment de tristesse s'empara de lui tout-à-coup ; qu'il parut très-agité, très-inquiet ; que tout le monde s'en apperçut ; qu'à plusieurs fois, sous différens prétextes, il tenta les moyens de sortir, & que, sans Madame Hervins, qui le força en quelque sorte à une seconde partie de jeu, il auroit peut-être été paré au plus cruel des évène-

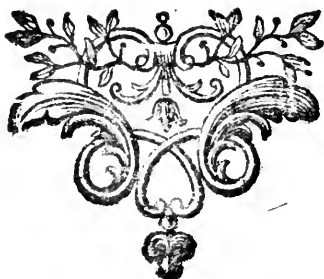
mens. Enfin , on annonça le souper servi ; & Milord d'Herford donnoit l'ordre d'en aller avertir sa fille , lorsque Jenny , une des femmes qui la servoient , entra toute échevelée , dans la salle où nous étions , & à travers mille cris & sanglots , nous apprit qu'à l'instant même , trois hommes venoient d'enlever sa maîtresse , qui se promenoit avec elle dans le parc. Vous vous figurez bien , Madame , l'effroi dont nous fûmes saisis à cette nouvelle : chacun des hommes qui se trouva présent , s'arma à la hâte de tout ce qui se rencontra sous sa main. On fit monter , sans exception , les domestiques à cheval , & nous à leur tête. Après avoir parcouru le parc , trouvant une des portes qui donnent dans la campagne, ouverte, par laquelle vraisemblablement s'étoient retirés les ravis-

seurs , nous nous dispersâmes dans les différentes routes , que nous suivîmes toute la nuit , sans rencontrer aucune trace , ni aucun vestige de ce que nous cherchions. Les jours suivans ne furent pas plus heureux : les plus exactes perquisitions ne nous procurerent aucun éclaircissement. J'abrège , Madame , sur notre excessive affliction , sur l'affreux désespoir de Sir Holfold , sur celui de Milord d'Herford , sur toutes les recherches que nous fîmes ; enfin sur les mortelles craintes dont nous fûmes tourmentés les quatre mois que nous passâmes dans l'incertitude du sort de votre charmante amie. Vous sçavez , mieux que personne , quels sentimens elle inspire ; jugez de ce que nous eûmes à souffrir , par ce que vous auriez souffert vous-même. Milord d'Herford voyant toutes les recher-

ches inutiles , & qu'il ne pouvoit rien découvrir , prit la poste , arriva à Londres , & fut porter aux pieds du Trône , sa douleur & ses plaintes , & demander justice d'un aussi sanglant affront. Le Monarque s'engagea à la lui rendre ; mais pour cela , il falloit connoître l'auteur de l'attentat ; & personne seulement n'en étoit soupçonné.

Mais le Ciel , le juste Ciel , qui ne suspend quelquefois ses vengeances que pour les faire éclater davantage , à l'instant où nous l'espérions le moins , en nous développant les plus odieux mystères , nous instruit enfin de ce que nous désirions si ardemment d'apprendre. Vous permettrez , Madame , que , dans la crainte de vous fatiguer par une trop longue lecture , je remette à demain la suite

de ce récit. La poste ne part que dans deux jours ; j'aurai tout le tems de le finir , & de vous renouveler encore les sincères protestations de mon inviolable & respectueux attachement.



LETTRE XX.

DU MÊME, A LA MÊME.

1 Décembre.

Pour dissiper au moins une partie de vos justes allarmes sur le compte de votre aimable amie, je continue, Madame, sans préambule, mon récit où je l'ai laissé hier.

J'ai eu l'honneur de vous marquer que Milord d'Herford s'étoit rendu à Londres : ce ne fut pas, comme vous imaginez bien, sans avoir pris la précaution de laisser à Herval de fidèles émissaires, chargés de continuer sans relâche les informations : Sir Holfold même voulut rester pour les poursuivre ; mais leur inutilité pendant plus d'un mois, jointe à une

maladie dangereuse dont fut attaqué Milord d'Herford , fit résoudre le Chevalier à venir le rejoindre. Il trouva son ami fort mal , & décidé , par le danger où il se croyoit, à épouser enfin Madame Hervins , qui l'avoit accompagné à Londres avec son fils : ce devoit être le lendemain de l'arrivée du Chevalier Holfold. Une crise qui survint à Milord dans la nuit , & qui le tira d'affaire , fit heureusement remettre cette union à sa convalescence. Pendant cet intervalle , un violent accès de colique , en moins de deux heures , anéantit à jamais le projet de ce ridicule mariage , en enlevant l'enfant qui l'avoit fait former. Madame Hervins , qui vit détruire sans retour, par cette mort , tout espoir du rang où elle s'étoit trouvée à l'instant de monter , fut au comble du désespoir. Mais ce

malheur, tout grand qu'il étoit pour elle, ne fut que le premier châtiment que lui réservait l'équité du Ciel. Cette sécurité dangereuse, suite ordinaire de l'impunité, qui, en faisant négliger les précautions, fait découvrir tant de coupables, donna lieu bientôt de dévoiler les plus odieux mystères ; &, par un juste retour, précipita cette femme dans le néant, d'où ses désordres l'avoient tirée.

Le crime a rarement de durables succès : la Justice divine qui le poursuit, ne semble même le laisser triompher un tems, que pour rendre, dans un autre, sa chute plus remarquable.

Trois mois cependant se sont écoulés sans qu'il ait rien transpiré de nouveau : toujours même incertitude sur le sort de Ladi Henriette ; par

conséquent mêmes soins , mêmes recherches , & même douleur de leur peu de succès.

Enfin il y a deux jours que la nourrice du prétendu fils de Milord d'Herford , qu'immédiatement après la mort de cet enfant , Madame Hervins avoit renvoyée en Province , revint à Londres. Un long entretien que ces deux femmes eurent ensemble au sujet de conventions que la nourrice prétendoit avoir été faites , dont elle demandoit & pressoit l'exécution , amena insensiblement entre elles une querelle des plus vives , qui très-imprudemment se termina , du côté de Madame Hervins , par faire ignominieusement chasser cette femme , en lui enjoignant l'ordre de repartir sur le champ , & la menaçant , en cas de délai , de la faire enfermer pour le reste de sa vie.

Cette

Cette menace , & le mauvais traitement qui l'accompagnoit, transporta de fureur celle à qui elle étoit faite : elle eut cependant l'adresse de se contraindre , & de dissimuler son ressentiment. Mais, au risque de tout ce qui pourroit en résulter , très-résolue de se venger , elle demanda en secret à un domestique , à parler à Milord d'Herford. Apprenant qu'il étoit chez le Chevalier Holfold , elle s'y fit conduire sur le champ. Elle eut avec Milord une conversation qui dura plus de deux heures. Je me trouvai par hasard dans ce moment , chez Sir Holfold. Peignez-vous , Madame , notre étonnement à l'un & à l'autre , lorsque Milord d'Herford , dans un état dont il me seroit difficile de vous donner une idée , vint, en sortant d'avec cette femme , nous rendre compte, avec toute la confian-

ce dont il nous honore , des secrets qu'elle venoit de lui découvrir. Cet enfant , dont Madame Hervins pleuroit si amèrement la perte , n'étoit point le sien ; c'étoit d'une fille dont elle étoit accouchée. Comme , dans le tems de sa grossesse , Milord d'Herford l'avoit flattée de l'espoir de l'épouser , si elle avoit un fils ; la crainte que le contraire arrivant ne détruisît cette espérance , lui avoit fait prendre toutes les précautions possibles pour la réaliser. Une Sage-Femme , gagnée à cet effet , s'obligea à échanger l'enfant , s'il étoit nécessaire ; & Madame Hervins se chargea , pour en faciliter les moyens , du soin d'éloigner les témoins , & sur-tout Milord d'Herford , des qu'elle sentiroit les atteintes des premières douleurs. Tout avoit réussi au gré de ses desirs , d'autant mieux qu'une pauvre femme

du village d'Hierval, grosse du même tems que Madame Hervins, accoucha précifément d'un fils cinq ou six jours avant que celle-ci mît au monde une fille. Ce fut sur l'enfant de cette femme qu'on jeta les yeux : les plus brillantes promesses furent faites à la mere, qui consentit avec joie à tout ce qu'on voulut, à la condition cependant qu'elle resteroit nourrice de son enfant ; ce qu'on lui accorda volontiers. Pour le fruit malheureux à qui l'ambitieufe & coupable Hervins donna le jour, il fut livré à la Sage-Femme. . . .

Souffrez, Madame, que je vous passe sous silence les affreuses conjectures qu'on a tirées à ce sujet.

La mort de l'enfant supposé ayant rendu cette imposture inutile, & Madame Hervins se trouvant alors, vis-à-vis la nourrice, engagée de pa-

role , que , ne devenant point Miladi d'Herford , il lui étoit , dans le vrai , impossible de remplir , après avoir tenté inutilement de la faire contenter d'une somme qu'elle lui offrit de lui remettre , pour assurer à l'avenir sa subsistance , voyant qu'elle persistoit à exiger en entier la récompense promise , elle crut qu'en l'intimidant elle la rendroit moins difficile ; que la crainte de ne rien avoir , lui feroit accepter ce qu'on vouloit bien lui donner ; qu'enfin elle se débarrasseroit de ses persécutions , & la forceroit de retourner dans son village.

Complice de son crime , elle étoit bien loin de penser qu'elle voulût courir le risque , en le découvrant , d'en perdre en totalité le fruit : peut-être effectivement que cette considération l'auroit engagée à le taire , si

ce mystère d'iniquité eût été le seul qu'elle eût eu à révéler ; mais elle pouvoit donner des indices certains d'un autre , dont on ignoroit qu'elle eût eu connoissance ; & elle étoit bien sûre que celui-là non-seulement lui vaudroit sa grace , mais lui procureroit au moins la valeur des offres qu'elle venoit de refuser. C'étoit de Ladi Henriette dont il s'agissoit. Plusieurs conversations de Jenni & de Madame Hervins , tenues sans méfiance & sans précaution, la nuit, dans la chambre de cette dernière , auprès de laquelle la prétendue nourrice occupoit avec son enfant un petit appartement , l'avoient amplement instruite que ces deux femmes avoient eu une grande part à l'enlèvement de Ladi, & qu'elles n'ignoroient ni le ravisseur , ni le lieu où on l'avoit conduite. Celle-ci ne put ni nommer

l'un, ni donner d'indications sur l'autre, n'en ayant jamais été fait clairement mention dans les entretiens qu'elle avoit entendus, dont au reste elle rendit le compte le plus fidele.

Milord d'Herford, outré de colère & d'indignation, vouloit au moment même livrer ces deux malheureuses à la Justice, lui remettre le soin d'en arracher l'aveu de leurs crimes, & lui abandonner celui de les punir. Sir Holfold s'y opposa : la seule idée que le sort de Ladi Henriette dépendoit peut être de Madame Hervins, le fit frémir. Il fit sentir à Milord le danger d'un éclat, avant que de s'être procuré l'éclaircissement des motifs qui avoient porté cette méchante femme à cet excès de violence ; combien il étoit important de découvrir auparavant ce que sa fille étoit devenue ; & après lui avoir fait redou-

ter l'effet du désespoir dans une ame scélérate , il se chargea de se faire assurer de Jenni , & de tirer d'elle les lumieres dont ils avoient besoin : en attendant , la nourrice , comme témoin nécessaire , fut mise sous bonne & sûre garde , dans la maison même du Chevalier , sur l'assurance cependant qui lui fut donnée , que , quoi qu'il arrivât , il ne lui seroit fait aucun mal. Les soins de Sir Holfold réussirent au-delà même de nos espérances. Jenni fut arrêtée sans bruit , & conduite chez le Chevalier , où nous étions restés Milord d'Herford & moi. Cette fille , intimidée par la présence , les menaces de Milord & la confrontation de la nourrice , ne se fit pas presser beaucoup pour tout avouer. Enfin , nous apprîmes d'elle que Ladi Henriette étoit au pouvoir de Sir Thomlay ; que c'étoit.

lui qui, par le conseil de Madame Hervins, l'avoit fait enlever ; que la difficulté de l'entreprise en avoit fait seule différer l'exécution, qu'on avoit cru d'ailleurs devoir remettre après le départ de Milord d'Offémond, dans la crainte que la tendresse de Ladi pour lui ne la rendît absolument inutile ; que, pour parer à cet inconvénient, (celui de tous que redoutoit le plus Sir Thomlay,) & brouiller à jamais les deux Amans, Madame Hervins, qui entretenoit avec Ladi Walmer un commerce très-exact, avoit, depuis l'instant qu'il avoit été question du voyage de Milord d'Offémond, mis en tête à la sœur de Miladi d'Helfeld de suivre le Comte, en lui persuadant que cette démarche l'obligeroit inmanquablement à l'épouser : que (pour en revenir à Sir Thomlay,) il s'étoit flatté

que cette apparente inconstance de son rival , en détruisant la passion de Ladi Henriette pour lui , la rendroit moins contraire à la sienne ; qu'à l'égard de son attentat contre elle , il avoit espéré le justifier par l'excès de son amour , & vû la parole de Milord d'Herford indignement retirée , après avoir été donnée solennellement. Elle ajouta , que le dessein de Sir Thomlay avoit été d'appaiser & de gagner Ladi , avant que de se déclarer auteur de son enlèvement ; mais que , n'ayant pu y réussir jusqu'à ce jour , la crainte des nouvelles qu'on pouvoit recevoir de Milord d'Osmond , & l'incertitude du succès de la démarche de Ladi Walmer , lui avoient fait prendre la résolution , si quelques efforts qu'il vouloit tenter encore étoient inutiles , de se jeter

aux pieds du Roi, de lui avouer tout ; que s'en sçachant aimé , il comptoit, par l'offre de la réparation de son outrage , engager son Souverain à porter Milord d'Herford à le lui pardonner. Jenni termina par nous jurer qu'elle ignoroit au reste le lieu où Ladi Henriette avoit été conduite ; qu'elle ne pensoit même pas que Madame Hervins en eût connoissance ; mais que Sir Thomlay n'ayant point quitté la Cour , elle présumoit , ainsi qu'elle, que ce ne pouvoit être qu'aux environs de Londres , & peut-être à Londres même ; qu'au surplus , si nous voulions de plus amples éclaircissemens , il y avoit un moyen qui pourroit nous en procurer ; que Milord n'avoit qu'à retourner chez lui ; que dans un endroit de l'appartement de Madame Hervins, qu'elle indiqua,

il y trouveroit tous les papiers ; que cette femme étant sortie , & ne devant point rentrer de la journée , il auroit tout le tems d'y chercher les lumieres dont il avoit besoin.

Ce conseil fut suivi sur le champ. Je restai commis à la garde de nos deux prisonnieres , tandis que Milord & le Chevalier furent faire leur opération. Les papiers furent trouvés & lus ; ils découvrirent à Milord toutes les horreurs de la vie la plus libertine ; des preuves non récusables de la supposition d'enfant & de l'enlèvement de sa fille ; mais rien qui indiquât l'endroit où elle étoit. Par l'avis de Sir Holfold , qui jugea important d'en être instruit , & de la tirer des mains de son ravisseur avant d'éclater , les papiers furent laissés à leur même place , rangés dans le

même ordre & fermés avec le même soin. On conclut qu'il falloit s'en tenir à placer des espions sûrs auprès de Sir Thomlay, & à le faire suivre sans relâche. A l'égard de Madame Hervins, on arrêta qu'on dissimulerait avec elle; & pour lui ôter toute espèce de soupçon, Jenni fut remise en liberté: sa grace lui fut promise, si elle sçavoit se taire; & on lui fit voir sa perte certaine, si elle oseroit parler. Enfin, voilà deux jours d'écoulés, & rien ne s'est découvert encore. Sir Thomlay a été malade, & n'est point sorti de chez lui. Milord d'Herford est d'une impatience qu'il peut contraindre à peine. La punition de la perfide qui l'a si longtemps abusé, l'occupe presque autant que le desir de retrouver sa fille. . . . Mais, Dieux! à l'instant même je re-

de deux jeunes Personnes. 181
çois un billet de Sir Holfold : il m'apprend , Madame , que Ladi Henriette vient d'être remise dans les bras de son pere , par un inconnu. Je vole chez elle : je ne tarderai pas à revenir vous rendre compte des particularités de cet heureux événement.



LETTRE XXI.

DU MÊME, A LA MÊME.

1 Janvier.

IL m'a été impossible, Madame, d'avoir l'honneur de vous écrire depuis un mois : tant d'évenemens se sont succédés, que j'ai voulu en voir la fin avant de vous envoyer mes Lettres : d'ailleurs, je n'ai presque point quitté votre charmante amie ; sa délivrance est un miracle de l'Amour. Milord d'Ossémond Mais il m'est défendu d'entrer dans aucun détail ; Ladi se réserve de vous les faire elle-même : je suis simplement chargé de vous assurer qu'elle se porte bien ; que les dernières Let-

de deux jeunes Personnes. 183

tes qu'elle a reçues de vous ont commencé son bonheur , que nous espérons que le Ciel achevera bientôt.

Il m'est , au reste , ordonné de vous terminer l'histoire de Madame Hervins. La voici en peu de mots. Toutes les mesures de Milord étant prises contr'elle , elle fut arrêtée le jour même du retour de Ladi Henriette : le moindre des crimes dont elle se trouve chargée , seroit plus que suffisant pour la conduire au dernier supplice ; mais Milord ne l'en auroit pas cru assez punie : en l'abandonnant à ses regrets & à ses remords , il s'est figuré qu'elle le seroit davantage ; d'ailleurs , par tendresse pour la jeune Carpenter , & par considération pour la famille de son mari , il se seroit toujours borné à solliciter

un exil éternel : il l'a obtenu ; & cette misérable , avec plusieurs de son espèce , a été embarquée ce matin pour une de nos Colonies. A l'égard de ses complices , la Nourrice & Jenni , Milord d'Herford , fidele à sa parole , s'est contenté , pour toute peine , d'enjoindre à l'une d'abandonner les terres où elle demeueroit ; & à l'autre , de sortir de Londres. Il reste encore , Madame , bien des choses intéressantes à vous apprendre ; Ladi Henriette a voulu seule s'en charger : elle vous en instruira incessamment , si , ainsi qu'il y a lieu de le croire , tout se termine au gré de ses desirs & des nôtres. Nous pourrons bien vous procurer , dans le courant de Mars , la plus agréable surprise..... Mais on m'a défendu de parler ; je

de deux jeunes Personnes. 185
suis un indiscret : pour ne plus cou-
rir le risque de l'être , je termine
promptement par les assurances de
tous les sentimens réunis , avec les-
quels j'ai l'honneur d'être pour ja-
mais , &c.



L E T T R E X X I I .
DE SOPHIE A HENRIETTE.

*Du Château de * * * en Bourgogne ,
22 Janvier.*

O ! Ma chere Henriette , quelle impression de douleur , de joie me font les lettres qu'on m'apporte dans l'instant du Chevalier Hyde ! ... Mais une de vous devoit les suivre. Ah ! je ne puis être vraiment , complètement heureuse , que lorsque je l'aurai reçue.

Béni soit le Ciel à jamais ! il vient donc enfin de punir le crime ; il ne lui reste plus qu'à récompenser la vertu. Puisse-t-il bientôt consommer son ouvrage ! Quelques mots échappés à notre ami m'en donnent

de deux jeunes Personnes. 187

L'espérance. Pourquoi ne m'en a-t-il pas dit davantage ? Que vous êtes cruelle de le lui avoir défendu ! . . . Quoi ! au mois de Mars il se pourroit Henriette , ma chere Henriette , je n'ose me livrer à toutes les idées qui me viennent . . . Ecrivez-moi , écrivez-moi vite. Pour vous punir de tant différer , vous ne sçavez pas , à votre tour , que nous sommes ici depuis deux mois ; que ma vie se passe dans un enchantement continuel ; que le bonheur en marque tous les instans : que cependant je sens , oui , je sens que ce bonheur , tout grand qu'il est , augmentera encore davantage en ap-
prenant le vôtre.

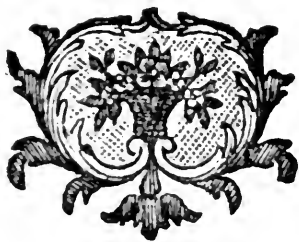


*LETTRE XXIII.**D'HENRIETTE.**A Londres, 20 Janvier.*

JE ne comptois point vous écrire ; ma chere Sophie ; je me flattois, hélas ! que je pourrois moi-même.... Mais un retard, qui ne seroit pour un autre que de trois semaines, & qui sera pour moi de trois siècles au moins, joint à votre lettre que je reçois, me détermine à vous envoyer, sans délai, l'emploi de quelques momens que j'ai trouvé moyen de consacrer à l'amitié.

Lisez, mon aimable Sophie, lisez ; partagez mes transports, comme j'ai partagé les vôtres ; & animée du sentiment qui me pénètre,

ah ! unissez-vous , unissez-vous à votre heureuse amie , pour rendre au Ciel sans cesse les justes graces qui lui sont dûes , pour tous les biens dont sa bonté la comble ; je ne vous dis rien de plus. L'histoire de mes derniers malheurs , que je joins ici , est celle de ma félicité présente. Dans un mois , oui , dans un mois, elle sera tout ce que j'ai jamais désiré qu'elle soit. La Nature, l'Amour, l'Amitié.... Mais lisez , vous sçaurez tout.



CONCLUSION

*De l'Histoire d'HENRIETTE, adressée
par elle à SOPHIE.*

ENfin je puis, ma chere Sophie, dégager la parole que M. Hyde vous a donnée, de ma part, il y a trois semaines, au sujet du récit circonstancié des suites de l'événement cruel dont il vous a rendu compte. Pardonnez - moi, mon aimable amie, de vous l'avoir tant fait attendre; mais à peine échappée du plus affreux naufrage, entourée encore des plus funestes débris, &, pour ainsi dire, entre la douleur & la joie, trop accoutumée à l'une pour pouvoir me livrer à l'autre, j'ai été tout cet espace de tems telle qu'on

est , à peu pres , lorsqu'un songe effrayant nous réveille ; il faut toute la clarté du jour pour en dissiper l'impression : ce jour enfin m'éclaire , & les horreurs qui m'environnoient commencent à se dissiper ; sans doute que bientôt elles acheveront de disparaître. Mais je passe au récit que le tendre intérêt que je suis bien sûre de vous inspirer , vous fait peut-être impatiemment souhaiter d'entendre. La veille du jour marqué pour mon mariage avec Sir Holfold , la douleur dont j'étois dévorée me rendant insupportable la contrainte que m'imposoit & la circonstance , & un nombre infini de personnes invitées par mon pere ; & cette douleur augmentant à la vue du Chevalier Hyde , qui arriva sur le soir , je prétextai d'avoir à vous écrire , ma chere Sophie , & fus m'enfermer

dans mon appartement , où je ne pus, hélas ! que vous tracer quelques lignes, interrompues sans cesse par mes sanglots & presque effacées par mes larmes. La perfide Jenni, qui étoit présente , & dont les fausses apparences de zèle avoient entièrement gagné ma confiance, parut , à son ordinaire, prendre la part la plus tendre à ma situation ; & après une infinité de discours pour me calmer , que je n'entendis seulement pas , me faisant sentir que je me mettois hors d'état de paroître, elle me pressa de descendre dans le parc , où j'avois coutume d'aller presque tous les jours me promener avec elle , prétendant que l'air effaceroit la trace des pleurs que je venois de répandre. Nous devions peu de jours après quitter Herwal ; le desir de revoir encore une fois ce lieu , que la présence de

ce que j'aimois m'avoit rendu si cher , me persuada mieux que les raisons de Jenni , de l'y accompagner : ce même desir me conduisit dans l'endroit le plus reculé , où s'étoient passées mes entrevues avec le Comte. Il étoit alors huit heures du soir , la nuit commençoit à tomber ; je le parcourois tristement ensevelie dans la rêverie la plus profonde , lorsqu'ayant gagné cette porte qui donne dans la campagne , par laquelle nous faisons entrer Milord d'Ossémond , & la voyant ouverte , je m'avançai machinalement pour la fermer. Au moment même , trois hommes parurent , dont un me saisit , me prit dans ses bras , & aidé des deux autres , me porta environ à trente pas , où ayant trouvé une chaise , ils m'y firent entrer malgré

ma résistance & mes cris : l'un d'entr'eux se plaça auprès de moi, les autres monterent à cheval, & nous nous éloignâmes avec une vitesse qu'il est impossible d'imaginer.

Quelle que fût l'inquiétude que me devoit naturellement causer une aussi singulière aventure, vous l'avoueraï-je, ma chère Sophie ? j'en fus bien moins occupée dans les premiers instans, que d'une sorte de joie dont je ne pus me défendre, en pensant qu'elle éloignoit mon mariage, & que peut-être me fourniroit-elle le moyen de le rompre. A l'égard des suites que pouvoit avoir cette violence, il ne me vint point dans l'esprit d'en craindre, quel qu'en fût le motif & l'auteur : j'étois déterminée à mourir s'il osoit entreprendre davantage ; & la résolution

que j'en formai, & qui, avec les raisons que je me trouvois d'hair la vie, me coûta peu à prendre, & me tranquillisa absolument : j'acceptai même, sans me faire beaucoup presser, quelque nourriture qui me fut offerte par celui qui m'accompagnoit. Après avoir marché environ soixante heures, sans nous arrêter que pour prendre quelques relais de chevaux, nous arrivâmes sur la fin du troisieme jour.

Je ne pus distinguer si c'étoit dans une Ville, ou un Village. La voiture où j'étois étoit exactement fermée, & ne s'ouvrit qu'au moment de m'en faire descendre : une vieille femme se trouva pour me recevoir ; elle me conduisit dans un appartement, où m'ayant enfermée avec soin, elle me laissa seule livrée à mes réflexions : elles furent, ainsi que je viens de vous le

dire , beaucoup moins tristes qu'elles ne sembloient devoir l'être ; d'ailleurs, je ne pouvois me persuader qu'il fût si difficile à mon pere de découvrir le lieu où on m'avoit conduite. Je me figurois qu'averti sur le champ par Jenni, & ne perdant pas un moment à poursuivre mes ravisseurs , on trouveroit aisément leur trace ; ce qui en effet n'auroit pû manquer d'arriver , si, ainsi que je l'ai appris par la suite , Jenni, de moitié du complot formé contre moi , n'eût laissé écouler plus de trois heures sans donner aucun avis. La circonstance , d'ailleurs , de mon mariage amenant beaucoup de monde à Herval , & un nombre infini de voitures se rencontrant sans cesse sur les chemins , aucune n'avoit été particulièrement remarquée ; raison qui avoit précisément fait attendre &

choisir ce jour-là. Mais je reviens à moi. Rassurée donc par l'espérance d'une prochaine délivrance, j'examinai avec l'attention la plus exacte la chambre que j'occupois : les fenêtres très-basses donnoient sur un jardin, & étoient garnies de gros barreaux de fer ; s'ils m'ôtoient toute possibilité de fuir, ils faisoient en même tems ma sûreté, & ce me fut un sujet d'allarmes de moins. J'examinai ensuite les portes, celle de ma chambre, & celle d'un petit cabinet qui y donnoit, je vis à l'une & à l'autre, haut & bas, de forts verroux qui se pouvoient mettre en dedans ; & certaine des précautions que je pouvois prendre pour me mettre à couvert de toute surprise, me sentant accablée de lassitude & de sommeil, la vieille étant rentrée pour m'apporter à souper, je lui or-

donnai de me préparer mon lit ; & après un léger repas , l'ayant renvoyée , & fermé exactement mes portes , je me couchai & m'endormis aussi tranquillement que s'il ne me fût rien arrivé. Je me réveillai fort tard le lendemain , & ce ne fut même qu'au bruit que fit la vieille , qui demandoit à entrer : je me levai , m'habillai , & , sur le serment qu'elle me fit qu'elle étoit seule , je lui ouvris. L'air de sécurité qu'elle me vit toute la journée , l'enhardit sur le soir à lier conversation : jusques-là aucun soupçon ne m'étoit venu sur personne ; les propos qu'elle me tint m'en firent naître.

Le crédit , le rang qu'elle me vanta de l'Amant que l'amour avoit engagé à s'assurer de ma personne , sur laquelle il prétendoit , me dit-elle , avoir d'anciens droits , me dé-

fillerent les yeux ; ils se fixerent sur Sir Thomlay : je le nommai ; elle n'avoua , ni ne nia ; ce qui me suffit & me valut une confirmation. L'effroi dès-lors s'empara de mon cœur ; je connoissois le caractère & l'ame de Sir Thomlay ; je tremblois de ce qu'il étoit capable d'oser. Cette femme , qui , à quelques propos qui m'échapperent , pénétra mes craintes , travailla à les dissiper , en me jurant que je n'avois rien à redouter ; que l'homme sous le pouvoir duquel je me trouvois , loin d'hasarder rien qui pût non-seulement m'offenser , mais même me déplaire , ne se présenteroit devant moi que lorsque je le permettrois ; qu'il espéroit que ses soins , sa tendresse , & sur-tout son respect , lui obriendroient l'oubli d'une faute , qu'il gémissoit d'avoir été contraint de

commettre , mais dont il n'avoit cependant pas la force de se repentir , puisqu'après tout , la réparation dépendoit de moi. Ensuite de cette assurance , elle m'insinua adroitement combien j'aurois tort de croire que cet homme, au reste, quel qu'il fût, pût se résoudre jamais à perdre le fruit de l'extrémité où l'avoit porté sa passion ; que toutes ces mesures , prises depuis long-tems, avoient assuré à jamais le secret de ma retraite ; qu'en un mot , aucun pouvoir humain ne me pourroit arracher de ses mains malgré lui. C'est ce que nous verrons , répondis-je. Un scélérat peut se soustraire à la justice des hommes ; mais il ne peut éviter celle du Ciel. A supposer ce crime de l'amour tout aussi grand que Ladi se le figure , reprit cette femme , le Ciel est quelquefois bien lent à pu-

nir , & votre captivité , par conséquent , pourroit être bien longue : mais , ajouta - t - elle , la réflexion vous inspirera , sans doute , des sentimens plus conformes à votre bonheur. Il ne vous reste plus qu'un parti à prendre ; le tems vous en apprendra la nécessité. En achevant ces mots elle sortit , & m'enferma comme la veille. J'usai de mon côté de la même précaution , & me couchai ; mais il s'en fallut bien que ma nuit fût aussi tranquille que l'autre. Je supprime , ma chere Sophie , tout ce que les pensées les plus affligeantes , les appréhensions les plus cruelles , me firent souffrir l'espace des trois premieres semaines : chaque jour ajoutoit à mes terreurs & à ma désolation , par l'inutile attente des secours dont je m'étois flattée. Sir Thomlay , qui eut

enfin la hardiesse de me venir voir ;
acheva de me désespérer. Je le traitai sans aucun ménagement & avec toute la fierté , le mépris & la haine qu'il m'inspiroit : je lui déclarai formellement que je préférerois , sans balancer , la mort à l'odieuse main qu'il avoit la témérité de m'offrir ; je le menaçai de me la donner en sa présence , s'il s'avisoit de m'importuner davantage ; enfin , mes transports furent si violens , & je lui parus , en effet , si déterminée à me porter contre moi-même aux dernières extrémités , que , dans les quatre mois que je restai sa prisonnière , il n'osa hasarder de me voir que cette seule fois. Je sçavois de la vieille qu'il venoit souvent s'informer de mes dispositions , qu'il ne doutoit point que l'ennui de ma prison ne parvînt , tôt ou tard , à changer. Ce vain ef-

poir m'y auroit, sans doute, fait passer le reste de ma vie, si le Ciel ne se fût mêlé de ma délivrance. Combien les moyens dont il daigna se servir pour l'opérer, n'ont-ils pas dû ajouter à ma juste reconnoissance ! Vous en allez juger, ma chere Sophie.

Le lendemain de la visite que je reçus de Sir Thomlay, j'eus la fièvre assez violemment ; à cet accès en succéderent plusieurs autres, à la suite desquels je tombai dans une langueur, qui inquiéta beaucoup ma géoliere. Sir Thomlay, à qui elle en parla, en fut aussi fort allarmé ; il crut que quelque promenade dans les jardins contribueroit à me dissiper, & par son aveu on m'en fit la proposition. La pensée qui me vint que ces promenades, peut-être, me pourroient fournir quelqu'occasion non-

prévüe de me sauver, me fit les accepter avec plaisir ; mais je trouvai les murs qui entouroient ce jardin d'une hauteur si prodigieuse , & si bien armés par-tout de pointes de fer , les portes , d'ailleurs , si exactement fermées , & la vieille un Argus si vigilant , que toute idée flatteuse de m'échapper fut bientôt détruite. Quoique nous fussions en automne , la chaleur ne laissoit pas d'être encore considérable , de sorte que les promenades , dans les commencemens , se faisoient sur le soir ; les fraîcheurs & le froid venus , elles se firent dans le haut du jour. Les deux premiers mois , ma géolière eut grande attention à faire retirer les Jardiniers ; insensiblement elle se relâcha de cette extrême sévérité ; un vieux , en qui elle avoit vraisemblablement plus de confiance qu'aux autres , eut

la liberté de continuer son travail.

Je me flattai que cette première négligence seroit suivie de quelqu'autre , & que peut-être auroit-elle une distraction. Pour être , à tout événement , à même d'en profiter , au défaut d'encre , avec du charbon , sur un morceau de lettre que je me trouvai sur moi , j'écrivis deux mots à mon pere , & lui marquai le nom de mon ravisseur : c'étoit la seule instruction que je pouvois lui donner : mais je comptois que , si j'étois assez heureuse pour faire faire ma commission , celui qui s'en chargeroit , acheveroit de l'instruire. L'adresse de Milord Herford bien indiquée sur le même morceau de papier , je le mis dans une bourse avec trente guinées , qui étoit tout l'argent que j'avois. Il ne s'agissoit plus que de remettre le tout au Jardi-

nier ; mais il falloit auparavant lui parler , pour s'assurer de lui , & ce fut la chose impossible , mon dragon de garde ne me perdant pas de vue une minute. Près d'un mois s'écoula encore à souhaiter & attendre inutilement cette occasion , & je commençois à désespérer de la trouver , lorsque je m'apperçus un jour que ce n'étoit plus le même Jardinier que j'avois coutume de voir. Tout excite la curiosité dans une situation pareille à celle où j'étois. Sans croire que cet homme pût m'être de plus de secours que l'autre , je m'assis sur un banc près de l'endroit où il travailloit , pour être plus à portée de l'examiner : je ne scâis quoi de noble , dans tout l'ensemble de sa figure , me frappa d'abord ; mais , ô Dieux ! de quel trouble je fus agitée , lorsqu'après l'avoir fixé quel-

ques momens , je dénichai avec la plus excessive surprise un rapport de traits des plus frappant avec ceux de Milord d'Ossémond ! La différence de leur âge étoit la seule qui pût empêcher de s'y méprendre : cet homme pouvoit avoir environ quarante-cinq à cinquante ans. J'ignore si ce fut mon extrême attention à le regarder , qui le fit remarquer à la vieille : mais elle se leva tout-à-coup, fut à lui , & lui demanda d'un ton brusque , par quel hasard il tenoit la place du Jardinier ordinaire. Il lui répondit qu'il étoit son frere , qu'ils demeuroient ensemble , & que l'autre étant malade , il l'avoit prié de lui suppléer. Cette femme lui fit encore plusieurs questions , auxquelles il satisfît , sans doute , de façon à la contenter ; car elle revint à sa

place, & ne parut pas s'occuper de lui davantage.

Le premier mouvement que produisit en moi l'extraordinaire ressemblance de cet homme avec le Comte, en avoit été un de tendresse; le second en fut un de dépit: honteuse de la sensibilité qu'elle me faisoit éprouver, & croyant en détruire la cause, en fuyant l'objet qui venoit de la renouveler, je me levai à mon tour, & repris précipitamment le chemin de la maison.

Ayant involontairement tourné la tête, je vis le Jardinier qui me suivoit de loin; je distinguai même clairement qu'il me faisoit quelques signes: j'aurois bien désiré alors retourner sur mes pas; mais pendant que je délibérois, nous avançons toujours chemin, & je me trouvai

rentrée & la porte fermée avant de m'être décidée. Il étoit visible que les signes de cet homme signifioient quelque chose , & qu'il avoit sûrement à me parler ; mais comment y parviendrait-il ? Sans pouvoir l'imaginer , j'attendis le lendemain avec une impatience mêlée de la plus vive inquiétude ; je tremblois que mon attention à le considérer n'eût fait naître des soupçons à mon Argus ; je tremblois de plus qu'elle n'eût , ainsi que moi , remarqué les signes qu'il m'avoit faits : si cela étoit , il ne falloit plus compter de le revoir. Tourmentée de cette crainte , sous prétexte d'un violent mal de tête , j'avançai le jour suivant l'heure ordinaire de ma promenade. Mes allarmes se dissipèrent en entrant dans le jardin , lorsque je reconnus mon même homme occupé à bêcher la terre , près du banc.

où je m'étois assise la veille , & où je fus m'asseoir encore. Le regard le plus significatif qu'il me jeta lorsque je m'approchai de lui , me confirma que je ne m'étois pas trompée , & que sûrement le changement du Jardinier renfermoit quelque mystere très-intéressant pour moi ; mais comment l'éclaircir ? J'avois beau rêver , je ne trouvois aucun expédient pour écarter mon incommode témoin ; l'adresse du prétendu Jardinier me tira d'embarras.

Tout en travaillant , il se mit à chanter un air , sans paroles ; un moment après , sur le même air , il me dit en François d'être attentive à ce qu'il alloit faire. Cet avis donné , il vint derriere le banc où nous étions , se baissa pour prendre son chapeau qui étoit dessous , me glissa en même tems quelque chose sous

les pieds, & passa ensuite de l'autre côté du jardin. Inquiette de ce que ce pouvoit être, je le ramassai en tremblant & avec précaution par-dessous ma robe : je sentis que c'étoit une lettre d'un volume assez considérable. Vous pensez bien que je ne tardai pas à rentrer, & à me défaire de mon éternelle gouvernante. Restée seule, j'ouvris avec une émotion extraordinaire cette lettre ; mais, Dieux ! ô Dieux ! que devins-je en jettant les yeux sur l'écriture ! quelle surprise ! . . . Quel saisissement d'abord ! . . . Quelle joie ! . . . quel transport ensuite ! . . . Ah ! je ne l'avois pas encore lue, que je croyois d'avance tout ce qu'elle contenoit. Lisez-la cette lettre, ma chère Sophie ; je vais la copier mot à mot.



L E T T R E

DE MILORD D'OSSÉMOND

A LADI HENRIETTE D'HERFORD.

JE suis, Ladi, depuis trois semaines en Angleterre : j'ai appris en y arrivant, & le bonheur destiné au Chevalier Holfeld, & l'attentat qui le diffère : j'ai pu survivre à la nouvelle de l'un ; j'avois à vous venger de l'autre ; vous allez l'être. Toutes les mesures sont prises : votre délivrance est assurée : la seule crainte de vous causer un nouvel effroi, l'a fait remettre jusqu'à ce que vous en fussiez prévenue. Vous serez libre le lendemain que vous aurez reçu cette lettre ; & ma juste fureur contre le traître qui vous a outragée, égalera

on supplice à son crime. Je lui laisse le jour , & il va vous perdre.

Je n'ai osé, pour la sûreté de l'entreprise, voler à vos pieds , me justifier , avant de mourir , du soupçon odieux qui m'y condamne. Du soupçon ! Quoi ! il est donc vrai que Ladi Henriette en a formé contre mon amour ! qu'il faut , pour m'en faire juger innocent , lui prouver que je le suis ! Ah ! je croyois , oui , je croyois que son cœur auroit suffi pour l'en convaincre ; qu'il auroit pris ma défense , & qu'avant de me décider coupable , il auroit au moins voulu m'entendre Moi , en aimer une autre que vous ! être ingrat , traître , parjure ! violer tous les devoirs , fouler aux pieds tous les sentimens ! Est-il possible qu'un moment un seul moment , vous l'ayez pu penser ? Es

vous m'avez aimé ! . . . Ah ! jamais , non , jamais , puisque vous ne m'estimiez pas Dans quel espoir je revenois en Angleterre , pénétré envers le Ciel de la plus juste , de la plus vive reconnoissance pour l'incalculable bien qu'il venoit de me rendre ! Que j'étois loin de prévoir que ce bonheur si doux qu'il me procureroit , feroit dans peu mon supplice ! Hélas ! sans lui , regretterois - je la vie , puisque vous ne m'aimez plus ? Ah ! Ladi , de quelle félicité me prive votre inconstance ? Vous faut-il d'autres preuves de mes sentimens , que la cruelle amertume qu'ils répandent sur mes jours ? Et dans quel tems , dans quelle circonstance ! . . . Jugez-en .

Né dans le sein de l'infortune & les horreurs de la proscription , malgré les généreux soins de l'amitié combien la connoissance du sort d

ma mere , & de celui d'un pere malheureux m'a fait ressentir de douleurs & coûté de larmes ! vous le sçavez , Ladi , & que les pleurs dont souvent je vous ai vu honorer le récit de leurs malheurs , faisoient ma seule consolation. Hé bien ! le Ciel , ce Ciel que je croyois alors si impitoyable , & contre lequel j'ai osé murmurer tant de fois , ne m'a été barbare qu'à demi. Ce Frédéric Will de la Jamaïque , cet ami de votre digne oncle , qui l'étoit , hélas ! de votre respectable mere , dont il adore toujours la mémoire , & à qui le desir d'en connoître la charmante fille , fait hazarder sa tête au milieu d'un monde d'ennemis , dont plus de vingt ans , & le bruit de sa mort , n'ont pu calmer la haine : cet homme enfin qui , sous la forme d'un Jardinier , vous a remis cette lettre , c'est Mi-

lord. Mais souffrez que son nom , ce nom chéri & sacré , reste au fond de mon cœur , dans un lieu où tout me fait frémir pour lui. Je n'ose , hélas ! je n'ose me permettre la douceur de le prononcer. Ah ! cruelle , s'il est vrai que vous m'abandonnez , s'il est décidé que vous vous donnez à un autre , le miracle qui m'a conservé , & qui me rend cet objet le seul capable de vous balancer dans mon cœur , aura été opéré en vain ; vous m'en arrachez tout le fruit. Quand il seroit possible que ma tendresse pour lui m'empêcherait d'attenter à ma vie , hé ! mon affreux désespoir ne suffiroit il pas pour en trancher le cours ? Que vous me faires regretter vivement d'être échappé à la fureur de Ladi Walmer ! Que ne m'a-t-elle entraîné dans le tombeau avec elle ? mes derniers

niers momens eussent été heureux.

Je me croyois aimé encore.

Mais c'étoit une justification, & non des reproches que je voulois vous faire. Une justification !

des reproches ! Ah ! je ne me ferai jamais à penser que l'une me soit nécessaire, & que vous méritiez les autres. Mais n'importe ; je vais enfin finir par l'éclaircissement du sort de l'infortunée sœur de Miladi d'Helfeld : c'est la preuve de mon innocence ; il faut bien me soumettre à vous la donner.

N'étant point prévenu de la singulière démarche de Ladi Walmer, il est aisé d'imaginer quelle dut être ma surprise, lorsque le quatrième jour de notre navigation, je la vis tout-à-coup paroître. Vous vous représenterez plus difficilement tout l'excès de mon chagrin. Pour vous en

donner une idée, il faudroit entrer dans des détails, que le respect dû au malheur, quelque mérite qu'il soit, m'oblige à passer sous silence.

L'incébranlable constance de mes sentimens pour vous, lui faisant clairement connoître qu'elle n'avoit rien à espérer ni à attendre du pas hardi qu'elle avoit osé franchir, après les plus fortes tentatives, elle sembla enfin prendre son parti; & avant même d'être arrivée en Amérique, elle parut déterminée à retourner en Angleterre à la première occasion qui s'en présenteroit. Dès l'instant qu'elle eut l'air d'avoir formé cette résolution, elle affecta beaucoup de tranquillité, & ne me fit paroître que la plus grande indifférence. Je connoissois son caractère & son cœur. Ce passage si subit d'une extrémité à l'autre m'étonna : je le

Jugeai peu naturel. Une femme, d'ailleurs, qui s'est essentiellement manqué, pardonne-t-elle jamais à l'objet de sa passion les fautes inutiles qu'elle lui a fait commettre ? Je soupçonnai donc du mystère dans le changement de Lady Walmer : il m'inspira une sorte d'inquiétude & de méfiance, que je me reprochois, dont il me fut impossible de me défendre, mais que notre arrivée à la Jamaïque eut bientôt le pouvoir de dissiper.

La connoissance de ce prétendu M. Will, à qui Milady d'Helfeld m'avoit adressé ; les sentimens, si nouveaux pour moi, dont il pénétra mon ame ; la douceur, le plaisir que je trouvois à le voir, à l'entendre ; enfin, la joie, la vive joie dont je fus transporté, lorsque ma tendresse surprit à la sienne l'intéressant secret

que mon cœur, dès le premier instant, avoit pressenti, & dont lui seul auroit suffi sans doute pour m'instruire, joint au regret de tant d'années passées sans le connoître, fut tout ce qui m'occupa. Combien l'amitié & la reconnoissance n'eurent-elles pas de peine à me défendre de quelque mouvement chagrin contre les cruels amis qui m'avoient si long-tems laissé ignorer mon bonheur ! Ce secret n'auroit-il pas été renfermé dans mon sein aussi sûrement que dans le leur ? Ah ! ils n'en doutoient pas ; mais ils étoient persuadés qu'en me dévoilant cet important mystère, rien ne m'arrêteroit, que je volerois à la Jamaïque ; & sans raison apparente pour m'y rendre, ils appréhendoient que mon extrême tendresse pour celui que j'y aurois été joindre, sans parler de cette parfaite ressem-

blance dont on me flatte , ne donnât lieu à de dangereux soupçons.

Mais je m'apperçois que j'oublie que je ne suis plus autems heureux où tout ce que je pensois & éprouvois de sentimens , avoit le droit de vous intéresser. Pardonnez - moi donc cette longue digression : je reviens à Ladi Walmer.

Il y avoit au plus quinze jours que nous étions débarqués, lorsqu'ayant appris qu'un vaisseau étoit prêt à mettre à la voile pour l'Angleterre , elle me déclara que son projet étoit d'en profiter.

Je m'offris de l'y conduire : j'en reçus un froid remerciement , & n'insistai pas davantage.

Nous logions ensemble chez le prétendu Négociant , qui , quoiqu'instruit par moi de tout ce qui la regardoit, ne voyant en elle que la

sœur d'une respectable & tendre amie, de Miladi d'Helfeld enfin, l'avoit reçue & traitée avec les plus grands égards.

Le matin de la veille du jour marqué pour son départ, le Capitaine du vaisseau sur lequel elle devoit s'embarquer, se trouvant avec nous, Ladi nous fit dire qu'elle étoit incommodée, & qu'elle nous prioit d'aller prendre le thé auprès d'elle. Nous nous y rendîmes sur le champ, avec le Capitaine, qui voulut nous y accompagner. Nous la trouvâmes effectivement au lit, occupée à verser le thé dans les tasses. A peine fûmes-nous entrés, qu'elle nous invita de le prendre, avec un air d'empressement qui me frappa, où je crus remarquer quelque chose de singulier, & qui me rendit mes premières craintes. Le Capitaine fut le premier

à céder à l'invitation , en goûta , & le rejetant ensuite , prétendit y trouver un goût extraordinaire. Ladi Walmer, en pâlisant, dit que cela ne pouvoit être ; que c'étoit elle-même qui venoit de le faire ; & en continuant de nous presser , but le sien , en assurant qu'il n'avoit que le goût qu'il devoit avoir. Je ne sçais quoi de sombre, de sinistre dans ses regards fortement attachés sur moi , me fit frémir. Mais tout mon sang se glaça dans mes veines , je sentis un frémissement , un effroi , une horreur , s'emparer de tous mes sens , lorsque je vis le soi-disant Monsieur Will. Milord. enfin , mon pere. porter sa tasse à sa bouche : un mouvement involontaire , une puissance supérieure me firent me précipiter sur lui , lui arracher des mains , & la répandre.

L'état affreux où tomba presque à l'instant même la malheureuse Ladi , me fit connoître tout le prix de cette inspiration : malgré l'excès de mon trouble & de mon saisissement , je me joignis à Milord pour la secourir. Mais s'adressant à moi , & me fixant : Peux - tu croire qu'il y ait quelque remède au poison qui me donne la mort , me dit-elle ? je l'avois préparé pour te la donner. En achevant ces mots , elle expira.

Cet événement funeste , de l'avis de mon pere , a occasionné mon retour en Angleterre : il a voulu m'y accompagner : j'ai tremblé des périls qu'il y pouvoit courir ; mais tout ce que j'ai pu objecter & dire contre ce voyage , n'a pu l'en détourner : je lui avois parlé de vous. La seule Miladi d'Helfeld sçait notre arrivée : c'est après avoir été me justifier à ses

pieds , & de mon malheur , & de
sien , que j'ose venir aux vôtres ,
réclamer ces droits , ces tendres
droits accordés par vous - même ,
dont ma mort seule peut vous donner
celui de disposer. Le moment de
votre délivrance sera celui où j'irai
recevoir mon arrêt. Ah ! Henriette ,
ma chere Henriette ! (passez - moi
ce nom encore) n'irois-je vous arra-
cher des mains d'un rival , que pour
vous précipiter dans les bras d'un
autre ? . . . Ciel ! ô Ciel ! Mais n'im-
porte ; je vous aurai servie. Soyez
heureuse , soyez - le toujours. Ah !
n'importe à quel prix.



JE connois trop votre ame , ma chere Sophie , pour que je croye devoir m'étendre sur l'effet que fit cette lettre sur moi : je me contente seulement de vous dire , que je ne rendis graces au Ciel de me rendre mon amant , qu'après l'avoir vivement remercié de lui avoir rendu son pere ; que je fus pénétrée , en l'apprenant , de presqu'autant de joie & de sentimens tendres , qu'il l'avoit pu être lui-même à l'instant que cet heureux secret lui avoit été révélé ; qu'à l'égard de la coupable Walmer , je n'arrêtai les yeux sur son dernier forfait , que pour y puiser de nouveaux motifs de reconnoissance envers la bonté divine , pour la visible protection qu'elle avoit daigné accorder au jeune d'Ossémond & à

son pere , dans cette affreuse circonstance.

Peignez - vous au reste tout ce que dut me faire éprouver d'impatience , & ressentir d'allarmes , l'attente de l'entreprise annoncée. Le Comte ne m'instruisoit d'aucune de ses mesures ; & quelqu'extrême que fût ma confiance en lui , l'incertitude du succès me causa une inquiétude mortelle.

Ce jour si ardemment souhaité vint m'éclairer enfin ; jamais je n'en ai passé de si long. Pour comble d'infortune , ma vieille géolierre s'étant trouvé incommodée , s'étoit jetée sur son lit , s'y étoit endormie , avoit laissé passer l'heure de ma promenade , & ne s'étoit point éveillée qu'à la nuit tombante. Je jugeai bien qu'enfermée comme je l'étois , il n'y avoit de moyen de me tirer :

de mon espece de cachot , que lorsqu'on m'en sortoit pour me mener dans le jardin. Figurez - vous donc tout ce que dut me faire souffrir l'idée que peut - être étoit-il trop tard ; que l'occasion étoit perdue , ou du moins remise. Cependant je voulus m'en éclaircir. J'eus de grandes contradictions à essuyer de la part de la vieille ; elle m'objecta l'heure , la nuit , le froid. Dix guinées la mirent enfin à la raison , & l'engagerent à cette complaisance. Que je me sçus gré d'avoir insisté ! Nous étions descendues à peine , qu'au détour d'une allée , nous nous sentîmes saisies l'une & l'autre. Quelque prévenue que je fusse , je ne pus me défendre d'un mouvement de frayeur , qu'un son de voix chéri , qui se fit sentir à mon cœur plutôt qu'entendre à mes oreilles , eut bientôt dissipé. Une

voiture attendoit à la porte du jardin : on m'y conduisit , tandis que , malgré les cris de la vieille , on la remenoit à la maison , où on l'enferma à son tour , avec autant de soin qu'elle m'avoit enfermée pendant l'espace de près de quatre mois : les clefs furent remises à un Jardinier du complot , pour la délivrer lorsque nous n'aurions plus rien à en craindre. Cela fait , mes deux libérateurs , qu'il est , je pense , inutile de vous nommer , ordonnerent de nous conduire à toutes brides à Londres , dont je conviendrai de bonne foi que j'appris avec regret que nous n'étions éloignés que d'un mille au plus.

Vous ne vous attendez pas sans doute , ma chere Sophie , que je vous rende compte de ce qui se passa alors dans mon ame ; c'est encore

une de ces situations que je charge votre cœur de vous représenter, & que lui seul est vraiment digne de vous peindre. Croyez donc tout ce qu'il vous dira ; ce sera certainement tout ce que nous sentîmes. Mettez pour beaucoup dans cette touchante scène , Milord d'Osmond pere ; il y joua un intéressant rôle. Que le trajet fut court ! qu'il nous le parut ! L'un & l'autre des d'Osmond ne pouvant paroître chez mon pere , pour prolonger le plaisir d'être avec eux , autant que pour me procurer celui d'embrasser Miladi d'Helfeld , chez laquelle ils demeuroient , je consentis à les y accompagner , quoiqu'un homme sûr , appartenant au pere de mon amant , & par conséquent inconnu à Londres , se fût , par ordre de son maître , au moment que nous y arri-

vions , trouvé sur notre passage , avec une autre voiture , pour me mener chez Milord d'Herford : nous dûmes donc à cet homme de suivre ; & nous ordonnâmes de nous conduire chez Miladi. Jusqu'à ce moment , nous ne nous étions occupés , le jeune Comte & moi , que de la douceur de nous jurer que nous nous aimerions éternellement : il ne nous étoit pas seulement venu dans l'esprit de nous assurer que nous nous étions aimés toujours : nous le crûmes dès que nous nous vîmes , & cela nous suffit. Dans le trajet pour nous rendre chez Miladi , nous commençâmes à entrer en explication : nous évitâmes cependant de parler & de Ladi Walmer , & même du Chevalier Holfold ; il ne fut question que de mon enlèvement. Je lui en racontai toutes les particularités ; & lui , de

son côté , m'instruisit des moyens qu'il avoit employés pour me découvrir. Il ne pouvoit imaginer comment il étoit possible que nos soupçons ne fussent pas d'abord tombés sur Sir Thomlay ; que pour lui c'étoit la premiere pensée qui lui étoit venue ; qu'en conséquence , il avoit mis tant d'espions en campagne , & fait si exactement suivre tout ce qui entroit & sortoit de chez lui , que dès le huitieme jour il avoit été informé de tout ; que le surplus du tems depuis son retour , avoit été employé à gagner les Jardiniers, & une espece de portier , seul domestique qui fût dans la maison ; qu'étant allé deux ou trois fois chez Sir Thomlay avec mon pere , dans le tems qu'ils se voyoient , & le hazard lui ayant fait voir la vieille , qu'il sçavoit placée auprès de moi , & qu'on lui avoit

assuré être incorruptible , la crainte d'en être reconnu lui avoit fait contraindre son impatience , & céder à son pere le bonheur de me voir le premier.

Ce détail me conduisit jusques chez Miladi, qui parut enchantée de mon attention , & qui m'accabla de caresses. Je la trouvai prodigieusement changée : l'aventure de sa sœur lui a porté le coup le plus sensible : elle ignore cependant , & ignorera toujours, les funestes circonstances de sa mort , qu'on lui a persuadé avoir été naturelle.

Quelque plaisir que je goûtassee chez Miladi, il fallut enfin m'en arracher : nous ne pûmes prendre, le Comte & moi , d'arrangement pour nous voir, Charlotte & son mari étant en Province; mais nous convinmes de nous écrire par le Chevalier Hyde, qui ignoroit

encore le retour de Milord d'Ossemond , dont on résolut sur le champ de l'instruire ; ensuite nous décidâmes que je paroîtrois chez mon pere ne pas connoître les auteurs de ma délivrance : il n'y avoit point à redouter qu'on pût les découvrir , n'étant même pas connus des gens qu'ils avoient employés. Ces choses arrêtées , je partis avec l'homme de confiance de Milord d'Ossemond pere , qui vint me descendre à la porte de Milord d'Herford.

Ma subite apparition chez lui , où je le trouvai avec le Chevalier Holfold , les saisit l'un & l'autre , au point qu'ils s'en trouverent mal. Je courus me jeter dans les bras de mon pere : mes embrassemens le firent revenir : il me donna les preuves du plus grand attendrissement. J'embrassai aussi Sir Holfold avec l'air de l'amitié ; & ces

air - là fut sincere. J'avois retrouvé mon a mant ; il redevenoit mon ami. Après nos premiers transports , il fallut rendre compte de ma captivité & de ma délivrance. Je fus exacte sur le premier point , & n'omis que quelques circonstances du second. Mon pere parut très-vivement touché de ne pouvoir connoître à qui il avoit une si grande & si essentielle obligation : il en parloit d'un ton si pénétré , que moi , qui faisois sans doute intérieurement l'application de sa reconnoissance , je pris un air si animé , & une joie si tendre se peignit sur mon visage , que le Chevalier Holfold , qui m'examinoit , en fut frappé : elle fut pour lui un trait de lumiere , à ce que j'appris peu après.

Milord d'Herford ensuite s'occuppa des moyens à prendre pour se

venger de Sir Thomlay, & se déterminâ d'en demander authentiquement justice au Roi : il vouloit y aller dès l'instant même ; mais il étoit tard , & Sir Holfold l'engagea à remettre au lendemain.

Je sçais, ma chere Sophie , que M. Hyde vous a instruite de tout ce qui concerne Madame Hervins : je suis bien aise de n'avoir rien à vous en dire ; elle est malheureuse, punie ; je ne la hais plus ; & son sort même, quelque mérité qu'il soit, me fait une sorte de peine. Je ne tardai pas cependant à m'appercevoir sensiblement de son absence. Mon pere m'accabloit de marques touchantes de tendresse ; la sensibilité qu'elles m'inspiroient, me faisoit même quelquefois une sensation douloureuse : il sembloit qu'il cherchoit à me dédommager du passé , & mon cœur se trouvoit essen-

tiellement blessé de l'idée qu'il pouvoit croire que j'en conservois du souvenir. Mais je reviens à l'effet que produisit sa démarche à la Cour, & aux suites funestes qu'elle eut. Malgré l'apparente bonté avec laquelle il fut reçu du Monarque, il s'apperçut facilement qu'il étoit prévenu : on lui fit entendre que la satisfaction qui lui pouvoit convenir le mieux, & que la raison lui conseil-
leroit de préférer à toute autre, étoit un mariage arrêté d'abord, rompu ensuite, unique cause de l'extrémité où l'amour au désespoir avoit porté Sir Thomlay. On insista fortement sur le premier tort de ce manque de parole : on ajouta ensuite des exhortations de le réparer ; mais tout ce qu'on put dire fut inutile. Mon pere écouta avec respect, répondit de même, persista à exiger la satis-

faction de l'outrage reçu , & fit entendre, avec les ménagemens convenables , qu'inébranlable dans ce qu'il avoit résolu , & rejettant absolument l'alliance de Sir Thomlay , il réclamerait, pour le punir, devant la Nation entière , l'appui , la protection , la justice des Loix. Cela dit , il se retira , très - décidé de prendre d'autres mesures. Mais le Ciel y a pourvu , & se chargea de notre vengeance. Charlotte , à qui j'avois écrit en Province le jour même de mon retour chez mon pere , ne put résister au desir de venir me voir : elle arriva donc à Londres avec son mari, il y a environ un mois. Malgré l'aventure de sa mere , dont, quelques précautions qu'on eût prises , on n'avoit pu entierement dérober la connoissance au Public , Madame Carpenter , mere de son mari , la reçut

avec beaucoup de tendresse ; & quoiqu'elle eût un logement chez mon pere , elle la retint chez elle. J'y fus priée à souper le lendemain de son arrivée. Mon pere, occupé de ses poursuites contre Sir Thomlay , ayant des Mémoires à faire à ce sujet , ne voulut point y aller , & m'y envoya avec une de mes femmes pour m'y accompagner. J'en sortis fort tard. Les Comtes d'Ollémond , que j'en avois fait avertir , s'y rendirent secrètement après l'heure du coucher de Madame Carpenter la mere , & nous causâmes long-tems dans l'appartement de sa belle-fille.

Ce fut dans cette conversation que nous prîmes enfin les dernières mesures pour assurer notre bonheur , que le sincere retour des bontés de mon pere pour moi ne me faisoit plus juger impossible. Après avoir

long - tems rêvé aux moyens qu'il falloit employer , je n'en vis point de plus sûrs , ni de plus prompts , que ceux que nous pouvoit procurer Sir Holfold. Il avoit sur l'esprit de Milord d'Herford plus de pouvoir que jamais ; & , quoiqu'il me conservât toujours les mêmes sentimens , j'étois certaine que l'entiere connoissance des miens en obtiendrait , sans balancer , le sacrifice. Nous conclûmes donc que dès le lendemain j'aurois avec lui une dernière explication , où , sans aucune reserve , je lui révelerois tous nos secrets. J'étois assurée de l'effet que produiroit cette preuve de notre entiere confiance. Ce fut donc avec les espérances les plus flatteuses , que je me séparai de mon amant. Il s'en falloit bien que je prévissse l'affreux danger qui nous menaçoit l'un & l'autre :
mais

mais cette bonté du Ciel, déjà éprouvée tant de fois, sçut encore nous en garantir : le crime seul y trouva son juste châtiment.

Les Comtes d'Ossémond , pour être moins remarqués, étoient venus à pied , suivis d'un seul domestique. Ils se retirèrent un instant avant moi. Montée en carrosse avec ma femme de chambre, en sortant de la cour de Madame Carpenter , j'entendis deux coups de fusil, tirés coup sur coup; une minute après, un troisième. C'étoit précisément du côté où avoient dû passer mon amant & son pere. Un tremblement universel me prit : mon sang se glaça dans mon cœur : une sueur froide me couvrit tout le corps. Je voulus dire d'arrêter; la voix expira sur mes levres. Ma femme de chambre, à la lueur d'un flambeau que portoient mes

gens, me voyant palir, & jugeant que je me trouvois mal, s'avança pour baïsser une glace; c'étoit au détour d'une rue. A l'instant même, un homme saute à la portiere, lâche dans le carrosse un coup de pistoler, que la malheureuse femme qui m'accompagnoit reçut au milieu du front : elle tombe sur moi, sans vie, m'inonde de son sang, & je perds connoissance. Cet assassinat fut si promptement exécuté, & le scélérat qui venoit de le commettre, favorisé par le détour de la rue, prit si diligemment la fuite, qu'aucuns de mes gens ne l'apperçurent : ils entendirent seulement le coup; mais aucuns crus n'ayant été jettés, ils n'eurent pas le moindre soupçon de ce funeste accident. Figurez - vous donc de quelle horreur ils furent saisis, lorsqu'arrivés chez Milord d'Herford,

ils ouvrirent la portiere pour m'en faire descendre. J'étois toujours évanouie. Les cris les plus horribles & les plus effrayans firent alors retentir toute la maison, & parvinrent bientôt jusqu'à l'appartement de mon pere. Il étoit au lit. Après avoir inutilement sonné, personne ne lui répondant, il se leve à la hâte, & accourt dans une salle basse, où on m'avoit portée en sortant de carrosse. Le premier objet qui frappe ses regards en y entrant, est la malheureuse qui vient d'être assassinée. Il me voit ensuite couverte de sang, sans mouvement : il croit que je ne vis plus, n'ose faire de questions, s'approche en frémissant, & tombe sans sentiment, à mes pieds. Ce fut dans ce moment que je repris connoissance. L'état où je vis mon pere, plus que tous les secours, acheva de

me faire entièrement revenir. Je m'empressai de lui donner ceux dont il avoit besoin. On le reporta dans son lit : il revint à lui enfin : ma présence le rassura. Il me combla des marques les plus tendres de la plus excessive joie. Je lui racontai ma funeste aventure : nous ne doutâmes point que le traître Thomlay n'en fût l'auteur. Mon pere se promit bien d'en tirer une vengeance éclatante ; & après avoir rendu ensemble au Ciel les plus vives actions de grâces du péril dont il venoit de me préserver, pour laisser à mon pere prendre quelque repos , je me retirai dans mon appartement : ce ne fut pas pour m'y livrer au sommeil ; j'étois trop cruellement inquiète des Comtes d'Osémond. Ce qui venoit de m'arriver , m'avoit débrouillé toutes les idées sinistres que ces coups de fusil

entendus avoient confusément fait naître dans mon esprit. Il me fut impossible de remettre à m'éclaircir : je voulus l'être sur le champ. J'écrivis donc un mot à Miladi d'Helfeld : je lui marquai les craintes qui déchiroient mon cœur ; & en lui apprenant le danger que je venois de courir , je la conjurois de m'instruire si mes allarmes étoient fondées ou non : je chargeai de ce billet le bonhomme Henri ; je l'accompagnai de quatre guinées , pour l'engager à faire diligence. Après environ deux heures , il m'apporta enfin la réponse ; elle étoit du jeune d'Ollémond : il me marquoit qu'effectivement ils avoient été attaqués ; que les deux premiers coups que j'avois entendus s'étoient adressés à eux ; qu'un n'avoit eu aucun effet ; que l'autre avoit percé la manche de l'habit de son

pere , sans lui faire le moindre mal ; qu'à l'égard du troisieme , c'étoit le valet de chambre qui les accompagnoit , qui , à tout événement , portant toujours , quand il les suivoit , des pistolets sur lui , appercevant plusieurs hommes prêts à fondre sur ses Maîtres , avoit tiré à tout hazard , mais avec tant de bonheur , qu'il en avoit renversé un par terre ; que les autres , en le voyant tomber , avoient sur le champ pris la fuite ; qu'au reste , l'obscurité les avoit empêchés de distinguer personne. Cet éclaircissement dissipa bien mes frayeurs présentes ; mais il m'en inspira de bien vives sur l'avenir. Si , comme je n'en doutois pas , Sir Thomlay avoit part à cet événement , il falloit donc que le Comte eût été reconnu , qu'il sçût son retour en Angleterre , & , peut-être , qu'il sçût que c'étoit lui

qui m'avoit retirée de ses mains. Si cela étoit, à quels attentats nouveaux mon amant n'alloit-il pas se trouver exposé ? Auroit-il le bonheur d'y échapper toujours ? Ces tristes réflexions me tourmenterent le reste de la nuit : je ne pus fermer les yeux un seul instant. Enfin , le matin fort tard , je commençois cependant à m'assoupir , lorsque le Chevalier Hyde demanda pressamment à me parler. Quelle nouvelle il vint m'annoncer ! Sir Thomlay, le jour commençant à paroître , avoit été rapporté mort chez lui , d'un coup de feu dans la poitrine. L'endroit où il avoit été trouvé nous fut une preuve que c'étoit le coup de pistolet du valet de chambre du pere de mon amant , qui lui avoit ôté la vie. Cette mort fit dans Londres le bruit le plus prodigieux , donna lieu à bien des

commentaires , dont aucun n'approchoit de la vérité. Miladi d'Helfeld faisoit avec ardeur la circonstance , pour presser de nouveau la décision du procès de Milord d'Osmond pere , dont le crédit de Sir Thomlay depuis tant d'années différoit le jugement. Cette grande affaire est au point d'être terminée , & le fera sûrement au gré de mes desirs. Mais il me reste à vous apprendre la conclusion d'une , à laquelle je me flatte, ma chere Sophie , que vous prenez quelque intérêt.

Suivant le projet que nous avions formé , je parlai à Sir Holfold. Par la façon dont il reçut ma confiance , il auroit ajouté encore à ma tendre estime pour lui , s'il avoit été possible qu'elle eût pu augmenter. Il m'avoua que, dès le premier jour de mon retour chez mon pere , il avoit

soupçonné , à mon air de satisfaction , une partie des choses que je venois de lui avouer. Que, des cet instant, il avoit définitivement pris son parti , & prévenu la priere que je daignai lui faire , en employant le crédit que je lui supposois auprès de Milord d'Herford , pour le porter à consentir à ce que je pouvois désirer ; qu'il auroit peu de mérite à réussir dans cette négociation , mon pere ne lui ayant opposé qu'une très-foible résistance , qu'il n'attribuoit même qu'à quelque honte de paroître trop promptement se démentir de ses premiers sentimens ; qu'au reste , il alloit renouveler ses sollicitations , & le préparer à apprendre l'existence de Milord d'Oslémond pere ; mais qu'il croyoit pouvoir me répondre que la décision de son procès , qui le déclareroit innocent

du crime dont il avoit été chargé , leveroit toute espece de difficulté. Ce fut trois jours après la mort de Sir Thomlay que nous eûmes cette conversation : nous en fûmes huit sans nous parler en particulier. Durant ce tems, Milord d'Herford parut redoubler de bonté pour moi ; j'en tirai un heureux augure , & je ne me trompai point.

Il y a trois semaines que mon pere me proposa l'après-midi , ainsi qu'à Sir Holfold qui étoit présent, de venir faire avec lui une visite : nous l'acceptâmes. En montant en carrosse , il donna l'ordre pour chez Miladi d'Herfeld. Mon cœur tressaillit ; je devins pâle , & fixai Sir Holfold : je le vis sourire. Cependant je ne fus point rassurée. Pendant le trajet , je fus d'une émotion extrême. Mon pere feignit de n'y

pas prendre garde. Arrivés chez Miladi, ce fut lui qui me présenta la main : mes jambes trembloient & me supportoient à peine. Enfin, on nous annonça : les deux battans s'ouvrirent ; mais je n'eus pas apperçu mon amant & son pere auprès de Miladi, que mes forces m'abandonnant tout-à-fait, je serois inmanquablement tombée, si le jeune d'Ossémond, me voyant pâlir & chanceler, ne fût volé à moi, & ne m'eût retenue dans ses bras. Je vous la livre, lui dit mon pere en riant. c'est, je crois, le plus prompt & le plus efficace secours qu'on puisse lui donner. Tout en prononçant ces mots, il fut saluer Miladi. Mais Dieux ! ô Dieux ! pourquoi n'est-il point d'expressions qui puissent rendre ce qui se passa dans mon cœur, quand je le vis embrasser Milord

d'Ossémond pere ? Ce coup de surprise avoit été ménagé à mon amant aussi-bien qu'à moi. Nous ignorions que nos peres s'étoient déjà vus secrètement plusieurs fois. Il n'est point de miracle sur les esprits & sur les cœurs , que Sir Holfold ne puisse promptement opérer. Le jeune d'Ossémond donc aussi étonné d'abord , aussi ravi , aussi transporté ensuite que je pouvois l'être , tout en me tenant embrassée , vint avec moi tomber aux pieds de mon pere.... Non , je suis à comprendre , comment ce que nous éprouvâmes dans ce moment ne nous coûta pas la vie. Ah ! c'est que cet embrassement de nos peres venoit , sans doute , de nous la donner une seconde fois. Pour mettre le comble à notre joie , nous apprîmes que toutes les mesures étoient prises , &

que, dès le lendemain, un nœud sacré nous uniroit à jamais : il y a trois semaines qu'il est formé. Mon pere, pour prouver à celui de mon époux qu'il ne conservoit aucun doute sur son innocence, n'a pas voulu attendre le jugement qui la doit confirmer. Tout Londres ignore encore que Milord d'Ossémont pere voit le jour. Le mariage de son fils s'est fait sans aucun appareil. L'amour, la Nature, l'amitié, tous les sentimens réunis enfin, ont suppléé aux vains plaisirs des fêtes, imaginés peut-être, pour les suppléer eux-mêmes. Notre digne, notre tendre, notre respectable ami le Chevalier Holfold paroît satisfait & content. Peut-il manquer de l'être ? il a fait des heureux.

Tant d'évenemens coup sur coup, & l'habitude du chagrin n'ayant

laissé un fonds de mélancolie, que je m'étudie en vain de cacher, nous avons obtenu de nos peres la permission de venir en France passer quelques mois. Aussi-tôt que le jugement du procès de mon beau-pere sera rendu, nous partirons. J'aurai donc bientôt, mon aimable Sophie, le plaisir de vous voir, de vous embrasser : je ne m'arrêterai pas un instant à Paris : je vole vous joindre & compléter mon bonheur. Nous passerons six mois avec vous. Nos peres viendront nous reprendre. Nous vous menerons le Chevalier Hyde. En vérité, il est presque aussi heureux que nous. Le jeune Carpenter & sa femme, sont aussi du voyage. Ils ont un grand desir de vous connoître. Vous les aimerez : ce sont des cœurs dignes du vôtre. Adieu, ma charmante amie : voilà

une narration bien longue : ayez-m'en un peu d'obligation : je l'ai commencée le lendemain de mon mariage : il y a bien , je pense , quelques mérites à avoir trouvé le tems de la finir. Adieu encore.

L E T T R E X X I V .

DE LA MÊME.

A Londres , 10 Mars.

Procès gagné ; biens , honneurs rendus à la maison des d'Ollémond ; départ de votre amie fixé à demain ; oui , demain ; & le procès est gagné d'hier. Je ne perds pas de tems , comme vous voyez , ma chere Sophie. Oh ! qu'il y a loin d'ici à Douvres ! loin de Douvres à Calais ! loin enfin de Calais où vous êtes ! Plus l'instant approche , plus mon impatience redouble. Adieu , adieu : je suivrai de pres ma lettre.

L E T T R E X X V.

De la même , au Chevalier Holfold.

En Bourgogne , 22 Mars.

Nous arrivons à l'instant , mon cher Chevalier. J'ai embrassé Sophie , son époux , son enfant. Je suis donc heureuse , parfaitement heureuse. Je vous compterai tout cela en détail une autre fois : pour aujourd'hui , vous sçavez seulement que nous nous portons bien ; que nous avons couru nuit & jour ; que nous sommes las à mourir ; qu'il est onze heures , que nous allons nous mettre au lit ; que nous vous aimons. Mais sur ce chapitre là , vous avez beau sçavoir : oh ! sûrement , vous ne sçavez jamais tout. Mon mari écrit un mot à nos peres ; mille choses pour moi à Miladi.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.







UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

